



LES MURGUR

(Nord Cameroun)

Christian SEIGNOBOS

**LES MURGÜR, ou
L'IDENTIFICATION ETHNIQUE
PAR LA FORGE (Nord-Cameroun)**

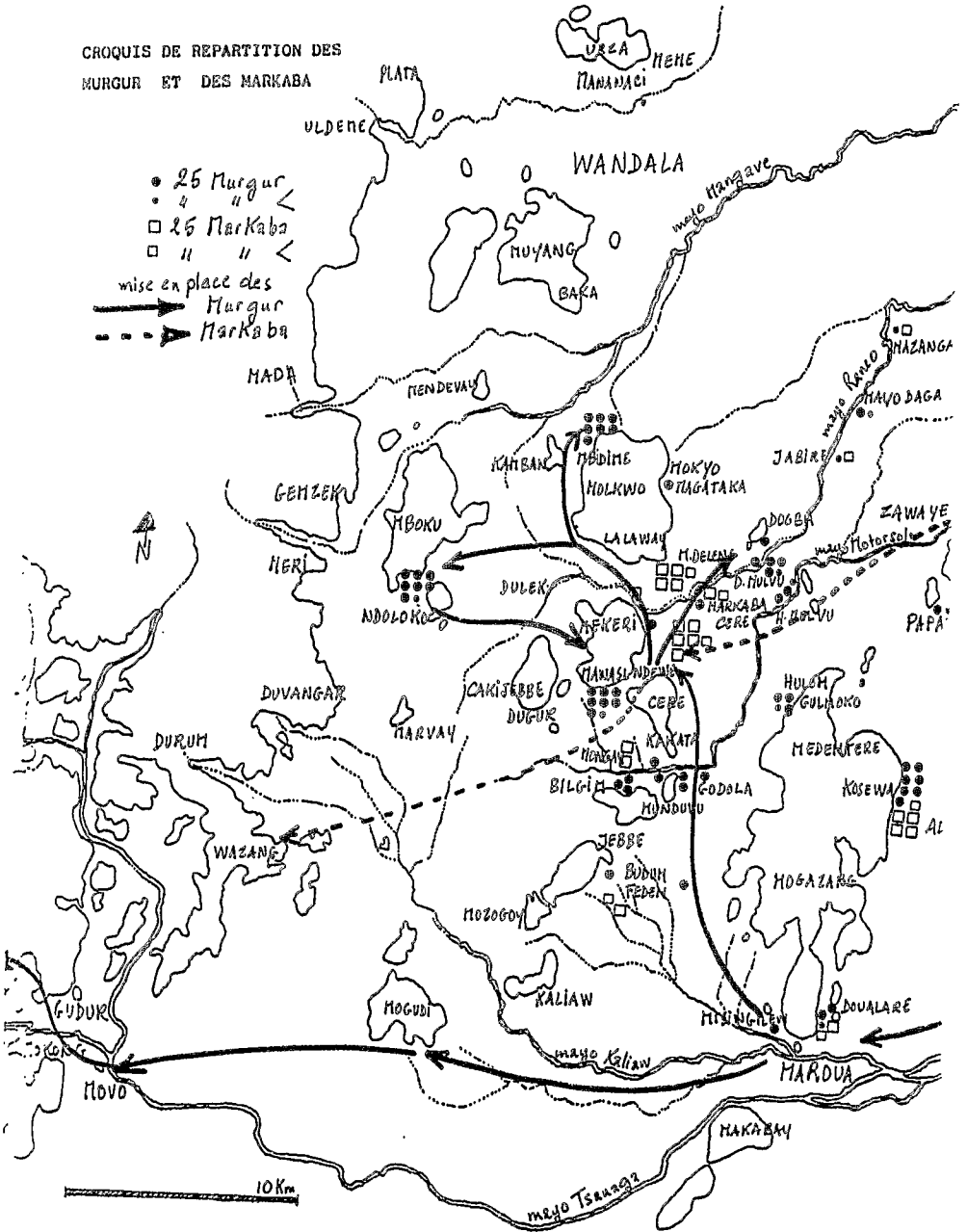
**Christian SEIGNOBOS
Géographe CNRS/ORSTOM**

Les Murgur, appelés aussi Mulgor ou Molgwor, peuplent aujourd'hui les piémonts des massifs-îles au nord de Maroua. Leurs points de peuplement les plus importants sont, par ordre décroissant, Mawasl, Molkwo (Mbidime), Mboku (Ndokolo), Kosewa, Dogba Mulvu, Munduvu, Bilgim, Hulum Gulmoko, Hulum Mulvu et Papata. Chacun de ces quartiers compte de 55 à 190 personnes. Les autres sont dispersés en petite unités de 1 à 7 familles, à l'exception du quartier de Doualaré à Maroua. Leur recensement, compte tenu des familles ayant quitté la région ces dix dernières années, donne 1853 personnes. Si l'on devait y adjoindre les Murgur "entrés" chez les Giziga ou selon leur degré d'islamisation chez les Fulbe, la communauté murgur ne dépasserait guère les 2000 personnes.

Les Murgur constituent un petit groupe, dont les différents éléments parlent la langue des gens auprès de qui ils se sont établis : mofu mekeri, mbuko, malokwo, miziga et, bien entendu fulfulde.

CROQUIS DE REPARTITION DES
MURGUR ET DES MARKABA

- 25 Murgur
 - 4 " "
 - 25 Markaba
 - " "
- mise en place des
 → Murgur
 - - - → Markaba



Ils ont conservé toutefois une forte cohésion et le sentiment très vif d'avoir partagé le même passé et celui d'une origine commune. A la différence de leurs voisins, qui énoncent en priorité leur massif d'origine, les Murgur s'affirment Murgur¹. Cette communauté, éclatée sur plusieurs massifs, aurait depuis longtemps disparu sans le travail de fer, la réduction et la forge, dont elle avait le plus souvent le monopole. En 1985, ils animaient encore quelques trente-deux forges. Les Murgur se présentent comme "les grands forgerons" surpassant par l'ancienneté de leur art les autres groupes forgerons. Héritiers des plus grands, ils se perçoivent comme les aristocrates du fer. Cette prééminence dans le travail du fer et jadis dans sa fabrication, est un fait reconnu dans la région au nord de Maroua. Ce travail du fer, qui les a socialement préservés et leur a permis d'affirmer leur cohésion, les a, en retour, toujours rendus suspects dans leurs massifs d'accueil. Ils furent ainsi souvent l'objet de rejet de la part de leur voisins.

L'intérêt de ces petits groupes résiduels refoulés comme les Murgur est patent pour les reconstitutions historiques. Généralement plus anciens, ils véhiculent souvent des traditions moins altérées que celles des conquérants qui, pour asseoir leur pouvoir, pratiquent en même

¹Nous avons pu constater, lors d'enquêtes ethniques effectuées à Maroua dans le cadre de l'Atlas Régional de la Province de l'Extrême Nord, que les Murgur se présentaient comme "Murgur", sans préciser leur massif d'origine. Les chefs de quartier les désignaient également comme tels (Digirwo I, Doualaré et Misingilew II).

temps l'almagame de peuplement et la manipulation historique. Ils demeurent généralement le contrepoint indispensable à toute étude historique qui intéresse les grandes entités politiques ou ethniques. L'histoire ethnique est un exercice difficile à cause de l'échelle où elle doit être abordée, celui des lignages ou pseudo-lignages, des fractions ou des sous-fractions. Toujours très atomisée, elle semble fuir à peine entrevue.

Le suivi des composantes du peuplement impose la présence d'un fil conducteur. Il transparaît généralement dans le trait socio-économique qui focalise la société. Pour les Murgur, on recense la forge et, secondairement, le poney ; pour d'autres, ce sera le bovin ou encore un ou plusieurs sorghos particuliers... Il aidera à la compréhension sur le terrain des sites préférentiels, du mode de contrôle de l'espace, parfois de la sélection arborée. Il sera nécessaire pour aborder les structures d'autorité. En bref, il sera le décodeur indispensable à la perception du contenu des traditions orales.

L'intérêt des Murgur est d'avoir, plus que d'autres, préservé leur passé. Il permet le suivi de séquences migratoires parmi l'écheveau embrouillé de la mise en place des populations du Nord-Cameroun. Les séquences migratoires enregistrées prennent naissance à l'Est, plus précisément sur la berge orientale du Logone pour arriver sur les butées de migrations qu'ont été les massifs-îles en avant des monts Mandara. Elles suivent donc le couloir maître de migration amorcé autour du Fitri et au nord du Baguirmi, pour aboutir aux Monts Mandara en passant par

les sites géographiques de restructuration obligatoires que constituent les fleuves Chari, Logone et Gerlew les recoupant. Les Murgur ne représentent que les derniers avatars d'un vaste flux migratoire qui a porté la forge avec lui, mais s'en est parfois dessaisi pour mieux embrasser le pouvoir sur les hommes après sa dissociation avec le travail du fer. Seuls les minoritaires - en fait les vaincus -, les actuels Murgur ont conservé la forge comme moyen pour se maintenir et appuyer leur différence. Ce qui explique cette mise en avant de la forge ou, au contraire, son absence par le biais de séries de mythes et récits étiologiques. La forge est brandie comme enseigne ethnique, comme bien civilisateur offert aux autochtones ou, au contraire, occultée comme trait différentiel au moment-clef des rencontres.

Les Murgur illustrent ces groupes contraints de refluer vers l'Ouest, se repoussant les uns les autres sous les pressions lointaines ou directes d'états centralisés comme le Kanem, les royaumes bulala et le Baguirmi. Le Logone passé, ils subissent une deuxième pression de composante Nord-Sud : celle du Bornou-Wandala. Ces deux royaumes musulmans, dont les zones d'investigation s'infléchiront de plus en plus vers le Sud, feront de la plaine septentrionale du Diamaré, aux XVIIème et XVIIIème siècle, une zone de passage au peuplement très instable. L'occupation peule, après le choc de la conquête à la fin du XVIIIème et à l'aube du XIXème siècle, contribuera, en revanche, à stabiliser relativement les populations. La cohésion murgur rend possible, mieux que chez d'autres groupes, le suivi de ces mouvements

migratoires atomisés. Le maintien de la forge permet de transcender certaines mutations ethniques, d'avoir une meilleure profondeur chronologique pour ces unités de peuplement construites sur le mode de la cohabitation, mais vivant dans la fiction de pseudo-lignages ou de clans. Les pérégrinations murgur laissent découvrir divers mécanismes de prise de possession de la terre, de partage du pouvoir, de son éviction, de mutations importantes liées au changement de milieu : abandon du fleuve (Logone), des terres inondables, les *yayre*, des plaines ouvertes du Diamaré et, enfin, la "mofuisation" avec la montée sur les massifs des monts Mandara.

Le petit nombre des Murgur rend possible la collecte du corpus de la presque totalité des traditions orales. Nous avons recueilli systématiquement leurs dires et tenté de relever leurs traces depuis le Logone jusqu'aux monts Mandara. Nous avons moins cherché à mettre en évidence des datations qu'à déceler les antériorités. Essayer de saisir ce qui fut pour eux de véritables mutations et les mécanismes socio-économiques qui les ont conduits à leur situation actuelle nous a semblé plus essentiel.

Les différentes traditions murgur présentent toutes une séquence en plaine et une autre sur les massifs. L'origine, le point de départ est situé à Muskun, cité sur la rive droite du Logone, ou bien le pays muzuk, de fait moins l'actuel pays muzuk (région de Kay Kay-Burkumanji) qu'une région légèrement plus au nord, prise entre le Logone et Girvidik. Parfois même c'est Girvidik qui est

expressément désigné. Quelques versions mentionnent le pays showa, au nord du Baguirmi, ou le Baguirmi lui-même. Les mythes suivent plusieurs schémas. Les Murgur remettent ainsi plusieurs séquences de mythes "classiques", plus largement répandus. La haine des frères poursuivant un fils riche et qui perd son héritage est connue sur les rives du Logone. La référence quasi constante aux poneys les relie aux peuples cavaliers. La querelle à propos des courges est, en revanche, une figure de mythe qui leur est propre. Cet élément décepteur, qui peut faire intervenir diverses variétés de cucurbitacées, intéresse plusieurs peuples forgerons partis du Logone. C'est la variété *waygoore* (fulfulde) (pl. *baygooje*), *mult* en giziga, *avay* en mofu, qui marque une désignation plus fine de l'identité murgur par rapport aux autres groupes fondeurs-forgerons. Ils contribueront en effet à la diffusion de cet élément de leur agrosystème de départ, inconnu chez les populations qu'ils traversent et où ils s'installent. Ces traditions laissent apparaître que les mouvements du peuplement murgur ont été complexes et tout autant le fruit de divisions que de refontes et d'amalgames en cours de route.

1. ORIGINES ET MIGRATIONS EN PLAINE

Les Murgur se décrivent tantôt comme des peuples forgerons rejetés, tantôt comme des bandes à la recherche d'une chefferie et parfois même comme les deux à la fois. La forge apparaît souvent comme l'interface de ces "quêteurs" de

chefferie. Elle est alors mise en avant après leur échec. Ce mouvement de refoulement par paliers, du Logone jusque sur les piémonts des Mandara, les rattache au même grand groupe de plaine actuel : les Munjuk ou Musgum, et plus précisément la fraction muzuk méridionale. Ils représentent ainsi une strate archaïque de peuplement du Logone, ayant maintenu les activités du fer, rejetés des plaines du Logone, sur les massifs des Mandara.

1.1. Les séquences de la plaine à travers les mythes.

Nous présentons les récits murgur en deux parties : l'une exprime leurs origines et leurs passages en plaine, l'autre est explicative de leur situation en montagne. Le deuxième volet, dispersion et montée sur les massifs, sera abordé ultérieurement.

La version de Jamnay Dumbule, de Mokyo, qui est assez complète, s'apparente à la première série :

Les Murgur sont sortis de Muskun. Un père aveugle vivait à l'intérieur d'une muraille. Il avait six fils et deux filles. Il demande à ses enfants d'aller chercher de l'herbe pour les chevaux. Seul le benjamin prend sa faucille et satisfait au désir du père en amassant l'herbe aquatique fraîche pour les chevaux. Les autres fils sont partis pour cultiver le karal. Là, ils complotent pour mettre à mort le benjamin. Un serviteur entend leurs propos et s'en va trouver le père. Il lui dévoile le projet de ses fils. Le père fait alors appeler le benjamin : "Je vais te donner un conseil. Ne te rends pas sur le champ auprès de tes frères, mais éloigne-toi d'eux. Prends le *gabaljidi* (fulfulde), sac de cuir à deux poches, et réunis du fer. Voilà un *gaddal* (*Cissus*

quadrangularis), remède du mariage, il charmera les femmes et les rendra fécondes ; un deuxième *gaddal* pour que le mil soit abondant dans tes greniers et un troisième pour faire vivre les enfants." Le fils met la longe à son poney et prend la brousse. De retour des champs, ses frères le cherchent. L'aîné prend le tambour pour rameuter leurs gens et ils sautent sur leurs montures. Ils partent à sa poursuite à Balda, mais le benjamin n'est plus là, il est parti plus à l'ouest, à Papata. Ses frères poussent jusque-là : "un étranger est-il venu chez vous ?" questionnent-ils ; "oui, mais il déjà reparti." Ils s'en retournent... Le benjamin se rend alors à Marva, qui n'est qu'un village. Il défriche d'épais fourrés à l'écart, vers Kossel Bey. Les Giziga Bi Marva n'ont pas encore la chefferie et des Fulbe Bamle - qui vivent auprès des païens - sont établis à Mogazang. Les Murgur seront chassés de Marva par les guerres (certaines versions précisent même par les Bi Marva). Le Murgur qui fuit Marva est désigné comme Endewe. Ils se réfugient sur le piémont de Mekerî, dans les *koraje* (*Acacia ataxacantha*) qui forment d'énormes buissonnements. Ils sont pour eux "comme une case". Endewe vécut là et prit femme à Mekerî, Meri et Duvangar. Il engendra beaucoup de fils et, grâce à ses chevaux, il fit de nombreuses razzias, chassant beaucoup de gens sur les massifs. Son fils Kapla lui succéda. Le chef de Mekerî sur sa montagne craint que ces Murgur devenus trop nombreux ne montent les déloger. Il envoie les panthères pour les tuer. En un mois, quarante enfants sont déchirés par la panthère. Kapla tend un piège et dispose la nuit deux enfants comme appât. Avec sa lance, il tue la panthère et monte voir le chef de Mekerî : "N'est-ce pas ta panthère ? Reprends ton bien, je pars d'ici." Il alla alors s'installer à Dogba, au pied de la colline. Les autres Murgur se dispersèrent à Mawasl, Mbidime, Mboku et Mogazang. Endewe se fera enterrer à Mekerî, sous les *koraje* où il s'était établi : "N'est-ce pas de là que je suis sorti ? Qu'on m'enterre avec mes *maslay* (*Cissus quadrangularis*), je ne peux vous laisser avec." Actuellement encore les *Cissus quadrangularis* qui poussent là ne peuvent être prélevés car ils sont chargés de trop de puissance.

Kapla son fils, mourut à Dogba, mais il se fera enterrer auprès de son père. Tous les Murgur notables de la forge, mourant à un âge avancé, feront apporter là leurs dépouilles et seront ensevelis dans cette aire dite *zive Endewe* (le tombeau d'Endewe).

Apeshe Tazahay, de Mawasl, détient une autre version :

A Muzuk les Murgur préparaient un plat de courge. Endewe est seul invité par son père, Mariya, à le manger. Mariya est aveugle et Endewe est son fils préféré. C'est à lui qu'il a confié ses chevaux. Ses deux frères éprouvent de la jalousie. Ceux-ci disent à Endewe : "Prenons nos chevaux et allons faire des captifs." Le père, mis au courant des manigances de ses fils, fait appeler Endewe et lui recommande : "Ne sors pas avec tes frères, prends ta femme et fuis avec mes chevaux." Endewe trouve ses frères prêts, chevaux harnachés, et leur dit : "Je prends un peu de nourriture et je vous rejoins à la grande mare." Mais de fait, il suivit les instructions de son père. Les dernières paroles de Mariya furent : "Tu vivras, mais partout tu seras chassé et la chefferie t'échappera, tu te nourriras de ta forge." Endewe gagne Girvidik. Dès leur retour, ses frères le recherchent et partent à sa poursuite. A Girvidik, un ami prévient Endewe et lui conseille de partir. Endewe se dirige alors vers Bogo, plus précisément à Madaka où il est accueilli chez un autre ami. Mais ce dernier le presse également de partir pour éviter ses frères. Endewe parvient enfin à Mekerî, où le chef lui dit : "D'où viens-tu ? Monte auprès de moi sur la montagne." Endewe lui répond : "Au pays d'où je viens il n'y a pas de rochers, les seules pierres que j'ai vues sont mon enclume et mes marteaux. Je resterai en plaine, car comment pourrais-je monter avec mes chevaux ?" Endewe resta alors dans le lieu qui, d'ailleurs, porte son nom. Là, il engendra

Kapla qui se multiplia. Trop nombreux, les Murgur se dispersèrent à Mawasl, Mboku, Molkwo, et Dogba¹.

Zigla Bi Teveng, de Dogba, relate que dans leur cité de Muskun, le chef très âgé avait deux fils issus de la même femme et une fille née de mère différente. Il dit à son premier fils : "Tu n'hériteras pas de moi, car la guerre vient sur nous et notre héritage est menacé. Il faut traverser le fleuve et fuir sur l'autre rive." Il part et est rejoint en cours de route par son frère - ou ses frères. Ils conduisent les chevaux jusqu'au pied des montagnes de Marva et de Mekeri. À Mekeri, le frère aîné reçoit sa sœur qui lui annonce la mort de leur père survenu après leur départ. Elle présente à son frère la tête décollée du cadavre selon les volontés du chef de famille. Elle était placée dans le kotomo (giziga), calebasse de bois, recouvert d'un van (pulay). Une autre version indique que la sœur apporta la tête de son père tué au cours d'une guerre en pays muzuk. La tête est enterrée dans le lieu appelé Ndewe (= Endewe), sur le piémont de Mekeri. C'est de là que les Murgur se dispersèrent.

Décodage et commentaires :

Les protagonistes

Le père âgé et aveugle des premiers récits fait référence à un mythe courant dans les pays du Logone et développé chez les Massa Walya dans le mythe de Geme et Ali Gose (cf. H. TOURNEUX et Ch. SEIGNOBOS 1986). Ici, c'est le benjamin qui est

¹Certaines versions sont beaucoup plus laconiques : "Ils quittèrent le pays muzuk après une dispute au sujet de courges". Sur une vingtaine de versions de cette famille de mythes, une seule fait état d'une dispute au sujet de bétail, de la dot que le père refuse de donner. C'est une cause de rupture père/fils actuellement en pays muzuk.

béni ; là, c'est l'esclave. L'un comme l'autre ne sont pas des ayant-droit.

Le nombre de frères et sœurs n'est qu'un élément du mythe devenu obsolète. Il servait à expliquer les rapports entretenus par les Murgur avec des groupes, parents ou alliés. Il se réduit à des ramifications mortes du mythe. La sœur sera mariée au chef de Marva ou à celui de Mekeru, expliquant des alliances dénoncées par la suite.

Le nom du père, Mariya ou Blama, est parfois un point de départ revendiqué par d'autres groupes forgerons, qui divergèrent ensuite des Murgur. Celui qui conduit la migration est Endewe, plus rarement Kapla. La dispersion murgur est située sous le règne de Kapla ou celui de son fils Zwegel. Zwegel sera la référence lors de l'adoption du mode de vie mofu par les Murgur montés sur les massifs.

Parmi les éléments devenus annexes, la figure de mythe de la tête de l'ascendant rapportée des bords du Logone pour être ensevelie sur le piémont se trouve difficilement interprétable. Elle renvoie à d'autres traditions orales, comme celles de Kaliaw. Les Digidim, premier clan installé à Kaliaw, dit aussi venir de l'Est, mais via Coffi, vers Gawel, en suivant la tête d'un homme. Dans une autre version, le groupe dit avoir été poursuivi par une tête d'homme qui roule de Coffi à Gabaga (Kaliaw). On enterre la tête là et on plante par-dessus des bois (ffde : *badaadi*) de *Commiphora africana*. Ce lieu deviendra le grand sacrifice de Kaliaw.

Le mythe du vieux père que l'on abandonne comme otage d'étrangers conquérants et dont on

va recueillir les restes ou les regalia, avait cours sur la rive orientale du Chari, à une certaine latitude (jonction Chari/Barh Ergig). Il signe presque une époque, celle de la prise de cette partie du Chari par le Baguirmi (deuxième partie du XVIe et début du XVIIe siècles).

Origine et migration

L'origine des Murgur fait référence à des cités emmurillées des rives du Logone : les ngulmung. Il s'agit notamment de celle de Muskun, cité prestigieuse sur la berge orientale du Logone. Elle renvoie aussi au pays muzuk. Le terme de "muskun" réserve une ambiguïté à lever. Pour les informateurs murgur, "muskun" et "muzuk" sont le plus souvent synonymes. Or "Muzuk" sert actuellement à désigner des groupes musgum situés sur le Gerlew. L'aboutissement, le piémont du massif de Mekeru, est également point de départ de la dispersion sur les montagnes. Cet aboutissement ultime est un peu suspect. Les Murgur ont pu conjointement ou progressivement coloniser les piémonts d'autres massifs, comme Dogba et Molkwo.

Les différents relais des migrations murgur laissent entrevoir plusieurs parcours : Muskun-Balda-Papate et Mekeru; ou : Muzuk-Girvidik-Bodo-Balda-Mekeru; ou encore : région de Pouss-Balda-Marva-Mekeru. Il se peut qu'elles se soient faites non pas linéairement, mais avec des retours sur les sites de départ, comme l'ont fait récemment d'autres groupes issus du Logone : les Musgum Kaday. Parmi les étapes, celle de Marva semble la plus importante, mais concernait-elle

tous les groupes murgur ? Certaines traditions la mentionnent, certaines la soulignent, d'autres enfin l'escamotent. Il semble y avoir eu deux groupes murgur, ceux venus du Logone ou du pays muzuk par Balda et Papata, et ceux qui ont longtemps stationné à Marva.

Les mécanismes

Le vieux chef laisse un héritage à ses enfants ou un puîné. Ils doivent fuir, chassés par la guerre ou à la suite d'une dispute entre frères qui dégénère en conflit. La poursuite suggère un passage rapide en plaine. C'est la guerre, toujours avec des "frères", qui les chasse; ce qui approche d'assez près la réalité des différentes vagues de peuplement musgum, dont les Murgur peuvent apparaître comme les précurseurs.

Les éléments d'habillement des mythes

Le rejet du benjamin par ses frères, dicté par la jalousie, a pour cause profonde leurs activités respectives. Le père favorise le benjamin car son activité est en accord avec un code de vie qu'il agrée, alors que celles de ses frères n'ont pas son assentiment. Chez les Murgur, le benjamin s'occupe des chevaux¹ ou de la forge ; les frères s'adonnent à la culture. Dans le mythe de Geme (Masa Walya), le serviteur s'occupe du bétail, très

¹Couper "l'herbe des chevaux" peut aussi prendre un double sens chez les Musgum. Cette herbe aquatique (*Vossia sp.*) est l'élément sacrificiel important pour les jumeaux. Elle est disposée dans les tombes des chefs et des grands guerriers. Cette "activité" du benjamin pouvait signifier aussi une recherche du pouvoir.

valorisé, alors que les fils pêchent. Ce passage du mythe signale un changement de société, les déviants étant les vainqueurs avec l'assentiment du "père" ou contre lui - c'est le cas des Murgur. Ces récits exposent, en fait, une rupture dans l'économie, le genre de vie et le mode d'encadrement.

Le passage en plaine des Murgur souligne le rapport étroit qu'ils entretiennent avec le cheval - en l'occurrence un poney. Celui-ci est presque toujours mentionné au début du mythe et souvent aussi à leur arrivée aux pieds des massifs. Il ne fait toutefois pas l'objet d'un mythe et il n'en occupe pas le centre comme pour certains groupes venus de Jagara qui enterrent le poney au moment de leur installation ; ou certains Musgum comme les Ndandalam qui se dispersent après la mort d'un poney ou d'une guerre provenant de la garde partagée d'un poney et se termine par la mort de l'animal. Les Murgur, devenus Mofu, disent : "Nous mangeons maintenant le cheval après l'avoir adoré."

La mention du *karal* doit être perçue comme le substitut d'une culture qui a disparu vers les années 40 de la rive gauche du Logone. Les sorghos repiqués de type *muskwari* - appelé aussi *karal* du nom des sols vertiques où il est cultivé - sont arrivés bien ultérieurement aux migrations murgur. Les Musgum cultivaient dans les yayre un sorgho particulier, le *wulaga* (*sorghum durra*), qui était leur production de base. Semé en poquets dans de petits entonnoirs durant la saison sèche, il était récolté en pirogue au début du mois d'août, lors de l'inondation.

Quant à la courge, il s'agit d'*aluwa* (musgum) ou *waygoore* (ffde), curcurbitacée verte, légèrement allongée, qui pousse en champs et près des cases, et dont la chair est sucrée. Les courges constituaient un élément important de l'agrosystème des cités emmurillées du Logone. Elles appuyaient une économie aux terroirs exigus. On peut encore observer une abondance de courges à Tekele, Murla, où des paniers spéciaux sont partout accrochés à la base des toits et aident à supporter les fruits. Les Musgum cultivent une douzaine de variétés de courges et sont désignés comme des mangeurs de courges par leurs voisins Masa. La curcurbitacée fut aussi un élément de différenciation par rapport aux économies de l'intérieur des terres et des montagnes. La courge est également attestée dans d'autres mythes comme celui de la cité rivale de Muskun, Malla, toujours sur la berge orientale du Logone et qui est une des cités les plus anciennes sur ce bief du Logone. Les Baguirmiens, lors d'une famine, vinrent quémander des courges à Malla qui arrivait à survivre grâce à une grosse production de curcurbitacées. Malla refusa et renvoya les émissaires de Massenya. Les Baguirmiens revinrent en force l'année suivante et rasèrent la place. Enfin, la courge entre dans certains sacrifices. Les forgerons de Bogo font leur *sadaka* (sacrifice) pour la pluie avec elle¹.

¹Certains groupes, ni Murgur, ni forgerons, mais qui ont néanmoins suivi un parcours migratoire proche, comme les Cumak de Molkwo, ont emprunté la courge (*mabasl*) aux Murgur pour certains de leurs sacrifices (jumeaux, pluie et épidémies).

L'allusion à la "maison" de *koraje* (*Acacia ataxacantha*) fait référence à un camp retranché. Ici les différentes versions des mythes s'éclairent les unes les autres. Le camp retranché entre Cere et Mekeru est entouré d'un halo inextricable de *koraje* semés, technique de défense répandue sur tous les piémonts et dont nous aurons à reparler (Ch. SEIGNOBOS, 1980).

La mention de la panthère est très explicite, elle symbolise la chefferie ; le chef s'identifie à la panthère. A Mekeru, elle apparaît dans certaines manifestations : on tient assis sur une peau fraîche de panthère les fils du chef au moment de leur naissance, on renouvelle éventuellement l'opération sur la peau d'une panthère qui vient d'être tuée. Le chef doit recevoir toutes les peaux de panthères tuées dans la limite où s'exerce son autorité. Il remet au chef une peau de panthère lui déléguant ainsi de son pouvoir. Celui-ci la portera pendant toute la durée du conflit. Comme dans tous les massifs, on enterre la tête de la panthère sous le *jiddere* (ffde, poubelle-autel) à proximité de la concession du chef. C'est également l'arme occulte du chef, qu'il envoie sur ses ennemis et qui le fait craindre sur le massif. Lorsque les Giziga Bi Marva chassés de Marva durent se réfugier de piémont en piémont, le chef Bi Biri qui quitta Mogazang pour Cere se plaignit en ces termes : "Les Fulbe ont massacré mes gens et la panthère de Cere tue maintenant mes notables." Il décida alors de pousser plus loin.

La panthère est un attribut de la chefferie non seulement chez les Mofu (J.F. VINCENT, 1985) ou les Giziga, mais aussi chez les Musgum et les

Muzuk. Dans la région de Barkaya, la peau allait obligatoirement au chef. Le foie était séché et réduit en poudre et on le donnait ainsi aux nouveaux-nés du chef.

1.2. L'association Markaba-Murgur

Les massifs-îles au nord de Maroua et leurs abords sont assez peu connus, mais on leur sait une particularité malaisée à cerner et basée sur une imbrication de Mofu et de Giziga. La situation est encore compliquée par la présence de Giziga mofuisés et de Mofu devenus Giziga. Les Fulbe de Maroua parlent couramment de Mofu Giziga pour les gens de la région de Dogba et de Godola. L'ensemble des massifs intéressés, Mboku, Dugur, Meker-Mawasl et Cere, sont classés parmi les Mofu Nord, alors que le massif de Molkwo et celui de Muyang perdent généralement l'appellation de Mofu. Les petits massifs de Jebbe, Kakata, Dogba et l'ensemble collinaire de Mogazang sont ceux réputés giziga. Plaines et piémonts sont - hormis au nord de Molkwe - dominés par les Fulbe Sawa, très minoritaires, et dont le pouvoir est de plus en plus contesté. L'interaction peuplement de montagne et peuplement de plaine y est extrême et rend compte partiellement du passé de la plaine. Il s'y manifeste des traits d'archaïsme à travers le reliquat de groupes issus de plaine qui n'ont pas fondu en vastes ensembles ethniques. Ils représentent les séquelles de populations ayant fait mouvement du Logone vers les monts Mandara. Ce sont des groupes organisés sur la base de petites unités mobiles, jalouses de leur

indépendance. Elles manifestent à la fois une grande propension à se scinder et aussi à s'allier à d'autres. Ils sont nés de la mise en marche, en direction des monts Mandara, de "quartiers" de ces cités musgum et pré-masa, elles-mêmes issues de cités pré-barguirmiennes de la rive droite du Chari.

Ce mode d'organisation a disparu des plaines ouvertes du Diamaré et pratiquement des rives du Logone sous la double pression des hégémonies musulmanes du Bornou et du Wandala, et celle de courants de peuplement très unificateurs venus du Sud, descendant le Logone et évoluant aussi sur la longitude Lere-Mijiving-Maroua. Les royaumes musulmans purent facilement venir à bout de ces organisations atomisées. Quand aux courants méridionaux qui aboutirent à mettre en place de vastes ensembles ethniques, Masa, Tupuri, Mundang et Giziga, ils furent d'une certaine façon une réponse à ces hégémonies.

Les Murgur constituent un exemple de ces petits groupes issus de la plaine. Toutefois, les Murgur n'ont pas émigré seuls du Logone, mais en s'associant avec un autre groupe partenaire : les Markaba. Après un certain nombre de pérégrinations accomplies ensemble ou séparément, ils se sont retrouvés au pied du massif de Mekerri. Les Murgur sont ensuite "entrés" chez les Mofu alors que les Markaba restés sur les piémonts "entraient" chez les Giziga. Ils continueront néanmoins à demeurer à côté les uns des autres, en particulier dans la région de Mekerri-Molkwo. Si le couple Markaba-Murgur n'est pas toujours mentionné dans les traditions murgur, il l'est

systematiquement chez les Markaba qui s'y réfèrent longuement.

D'après Rabeh Kaygala Gurfoy, de Dogba, *et al.*, les Murgur sont venus de l'est de Pouss. Ils rencontrèrent les Markaba qui vivaient ainsi sur l'eau, dans les yayre. Un Murgur forgeron épousa une Markaba. Un jour, il alla rendre visite à son beau-père qui, au milieu de l'eau sur une termitière, allumait sa pipe avec le *zinadiire* (ffde), fer en U, ou, selon une autre version, qui faisait ses sacrifices sur un tesson de poterie avec des poissons. Le Markaba lui dit : "N'approche pas, l'eau est profonde." Courageusement, le Murgur se jette à l'eau, mais les marteaux qu'il porte dans son sac l'entraînent. Le Markaba le sauve et lui dit : "Partons ensemble." Ils allèrent à Balda où ils se séparèrent. Les Murgur choisissent Marva tandis que les Markaba "faisaient leur chefferie à Zawaye". Tous deux furent chassés par la guerre. Les Murgur se réfugièrent à Ndewe, entre les montagnes de Mekeru et de Cere, où ils construisirent un grand camp retranché. Ils opéraient des razzias dans tous les massifs et sacrifiaient sur le rocher de Ndewe avant chaque raid. Ils furent rejoints par les Markaba, qui s'établirent un peu en avant en plaine. Refusant de payer tribut aux Bi-Marva, ces derniers firent appel au Wandala. Pressés par le Wandala, les Murgur, faisant valoir leur talent de forgerons, trouvèrent des places sur les massifs alors que les Markaba demeurèrent sur les piémonts.

D'après nos informateurs : Buba Dalba, Aji Bi Mus et Ajaray Almakay, les Markaba sont issus du Bagirmi. Leur mode de progression ou de dispersion depuis le Bagirmi est codifié par la querelle de deux frères. Le premier fils perd sa mère ; le second, avec l'appui de la sienne, fait pression sur le père pour écarter l'aîné du pouvoir. Le père décide de disperser ses fils, l'aîné étant

Markaba¹. Ils rencontrèrent les Murgur sur le Mayo Boori (le Logone) lors d'une inondation. A ce niveau, il existe plusieurs versions dont une qui reprend le développement précédent de Rabeh Kaygala. L'autre s'énonce ainsi :

C'était la famine et chacun cachait le peu de nourriture qu'il possédait. Seuls les Murgur veulent partager leur boule. Elle est petite et les gens sont nombreux. Les Murgur avisent une petite mare et y jettent leur boule en disant : "Nous boirons tous cette eau !" Les Markaba, frappés par leur geste, décidèrent de s'associer à eux. Ils leur dirent : "nous ne sommes pas de la même race, ainsi nous échangerons nos filles. Nous sommes chasseurs et vous forgerons, nous échangerons le gibier et le mil contre des couteaux de jet et des hoes. Il ne sera pas question entre nous de prêt à intérêt, mais nous ferons le jugement séparément et chacun gardera ses sacrifices propres."

De fait, les villages murgur et markaba, quoiqu'établis à proximité, furent toujours strictement séparés. Dans le couplage des ensembles de clans murgur et markaba, les informateurs s'appliquent à dire que l'association était égalitaire, chacun élisait son chef même s'il y avait prééminence des Markaba sur les Murgur. Il n'y aurait donc pas eu partage du pouvoir - ce qui semble surprenant - mais seulement répartition des tâches économiques afin de mieux servir un même genre de vie basé sur la chasse et la rapine. Il se pourrait qu'il y ait eu, comme cela fut fréquent dans l'espace de migration murgur, deux collèges, l'un électeur, l'autre éligible, permettant

¹C'est en fait un thème que l'on trouve plutôt chez les groupes issus du Wandala, mais qui a été récupéré par les Markaba.

ainsi de pérenniser les alliances et de rendre l'association viable, sinon efficace. Les principes de leur charte de cohabitation datant d'une époque antérieure, vécue depuis le Logone jusqu'à Balda, ont sans doute été oubliés.

Markaba et Murgur partirent donc s'installer à Balda, où il y avait une grande concentration de gens autour de ce premier massif-île avancé en plaine sur les bords des yayre. La guerre, les razzia du Bornou ou les luttes entre populations accumulées au sortir des grands yayre, les chassent¹. Murgur et Markaba décidèrent de se séparer. Les Murgur partent à Marva et les Markaba à Zawaye "où ils seront chefs", accompagnés d'une poignée de forgerons murgur. Les Markaba ne sont jamais passés par Marva. Le Wandala leur fit une guerre impitoyable, les obligeant à quitter une place pourtant bien fortifiée. Une partie gagna le massif mofu de Wazang où ils confisquèrent la chefferie à leur profit ; d'autres continuèrent vers Mokong. Sous le nom d'Erkece, ils s'installèrent dans les quartiers de Koley et Meftek à Wazang². A leur arrivée sur ce massif, ils prètent aux Siler en place la même absence de "civilisation" que les Markaba-Murgur aux Mekeru : ils cultivaient avec des tessons de poterie. Les Markaba-Erkece vinrent pourtant sans les Murgur, leurs forgerons seront les Dengise, issus du massif de Dugur et les Maryam,

¹Un très grand nombre de traditions orales mentionnent les guerres de Balda.

²Notes prises à Wazang, où nous avons avec nous notre informateur markaba, Buba Dalba.

"sortis" des Movo... Ils séduiront les autochtones avec le sel kongoros, selon le mythe de rencontre en usage dans la région de Zidim, Mokong et Gudur. Si Markaba et Erkece ne se marient pas et conservent le souvenir de leur parenté, bien peu de choses les relient encore. Ils ont perdu le nom de louange markaba et ne font plus de sacrifice avec les silures. Ils n'enterrent plus leurs morts avec du sorgho. Chez les Erkece, on dispose non dans la tombe, mais sur le cadavre, du sorgho sous plusieurs formes : en herbe, en panicule, en grain, en farine, selon la saison. Le sacrifice du daman, en particulier pour chasser le "madama"¹, présenté comme commun est en fait un pratique répandue dans la région. Le seul lien qui restait était le sacrifice de Vanglan (Mofu), Munjuvu (Markaba). Les Erkece allaient jurer de leur innocence sur l'autel Munjuvu des Markaba considéré comme "frère aîné" de celui de Wazang. Le dernier Erkece, détenteur du sacrifice qui assurait la liaison entre

¹Le "madama" est un rite de purification pour les massifs, effectué une fois l'an et qui suit un cycle de quartier à quartier et se déplace généralement d'est en ouest. Cette pratique est fort répandue, elle existe en plaine chez les Musey. On va jeter les restes de la mangeoire du cheval à la limite du terroir, alors que les femmes, pendant le même temps, vident détritris et braises de la concession à la sortie du village, toujours dans la même direction. Chez les Murgur du massif de Mawasl, on chasse le madama vers l'ouest. Un homme porte sur la tête une mâchoire de bœuf de maray et des fragments de boule, le tout attaché dans un secco. Il est accompagné de tous les gens du massif, baguettes de mil en main et qui seront lancées enflammées à la frontière du massif. Mawasl est suivi de Dugur, puis de Cakijebbe avant que Duvangar ne prenne le relais.

Wazang et Markaba, fut un certain Sataway qui officiait encore dans les années cinquante.

Une autre partie des Markaba quitta Zawaye pour se replier à Dogba Deleng, puis ils se réfugièrent au creux d'un chaos de rochers en avant de Mekeri, à Markaba Bael. A proximité, leur allié murgur s'était déjà barricadé derrière leur *cukkol* (ffde : fossé) à Ndewe. Là ils tentèrent de refaire une force commune, mais toujours bicéphale. Ils amenèrent leurs poneys dans le creux des rochers, les protégeant d'un *dalbada* (= *walde* en fulfulde) de *koraje*. Ils construisirent là le sare de leur chef et désignèrent un endroit, Erdesl, pour enterrer leurs "grands". Ils durent ensuite, au cours des guerres peules, abandonner la place pour trouver temporairement refuge sur les massifs. Ils quémandèrent au chef de Mekeri une portion de pente du massif, qui regarde vers le mayo Raneo, à Sali Maslay, et une autre partie alla chez les Ftak, à Lalaway (massif de Molkwo).

Nous disposons du récit, en une seule version, d'une vieille femme de Cere : Awa Mekeri. Elle est Markaba, mais elle évoque sous le terme de "Murgur" les Markaba et les Murgur dans le sens des gens venus du pays muzuk, "sortis des yayre" comme elle le dit.

Les Murgur sont issus des Kotoko et des "Muskun". Les "Muskun" quittèrent leur pays car le fleuve (Mayo Boori) s'était asséché et qu'il fallait trouver un bief encore en eau. Ils descendirent le fleuve et s'installèrent dans une cité de la rive droite - que notre informatrice situe dans la région de Mazera -. Là les "Muskun" prirent la chefferie. La famille vaincue dit : "Nous ne pouvons accepter d'être dépossédés, de plus il n'y a plus de poisson et la pêche était notre travail, passons le fleuve et entrons dans le yayre." Peu de

temps après, des "Muskun" quittèrent à leur tour la cité pour les rejoindre. Les premiers partis sont les ancêtres de Godongoro (les Markaba) et ceux qui suivirent, les ancêtres d'Endewe (les Murgur). Ils trouvèrent une mare appelée Gurvun et s'établirent là, puis ils y subirent une famine. Godongoro, leur chef, prit de la farine de sorgho rouge et Endewe rajouta des tiges et des feuilles de *waygoore* sèches, ils les mélangèrent dans unealebasse. Godongoro dit : "Vous pleurez car vous avez faim, maintenant buvez l'eau de la mare et vous serez rassasiés", et il jeta dans l'eau le contenu de laalebasse. Ils quittèrent ce lieu, puis un autre et encore un autre. Ils séjournèrent enfin à Zawaye, d'où ils furent chassés par la guerre et atteignirent Mekeri. Ils campèrent entre le massif et le mayo Raneo. Ils demeurèrent là deux semaines sans être inquiétés. Les Mekeri qui les surveillaient de leurs rochers, disaient : "Qui sont ces gens ? Ne viennent-ils pas manger le pays ?" Ils rallièrent les Molkwo voisins, également inquiets. Ils enjoignirent Godongoro de trouver une autre place. Celui-ci leur répondit : "D'où je viens, partout j'ai été chassé, nous ne pouvons aller plus loin, car nous devons rester près de l'eau. Si c'est la guerre, nous l'acceptons." La guerre éclata, il y eut des morts, puis une trêve. Godongoro prit des graines et des feuilles de *waygoore* et il fit dire au chef de Mekeri : "Avant de reprendre les hostilités, goûte d'abord ça !" Il en donna également aux gens de Molkwo, Mboku et Dugur. Le chef de Mekeri trouva que c'était bon. Il dit : "Ce sont de bonnes choses, pourquoi chasser ces gens ? Ils en ont peut-être d'autres encore. Avec les pluies, ils nous montreront comment les cultiver. Ils ont aussi des forgerons et nous avons besoin de houes." Godongoro envoya un messenger au chef de Mekeri : "Il y a trop de sang entre nous, nous ne pouvons pas rester ainsi, je veux quelque chose en échange. - Que veux-tu ?" lui demanda le chef de Mekeri. "Il faut un homme que l'on coupe en deux vivant, sa tête sera détachée et placée dans un *lehal* (alebasse de bois à trois supports) que l'on enterrera"¹. Mekeri et Murgur allèrent ensemble

¹ Dans un autre exposé de son même récit, notre

capturer un Molkwo et firent ainsi, sa tête fut enterrée par Godongoro à un carrefour et il dit : "C'est maintenant fini entre nous." A quoi les Molkwo furieux répondirent : "Entre vous la chose est effacée, mais elle commence entre vous et nous." C'est pourquoi entre Mekeri et Molkwo la guerre ne peut pas finir. Le chef de Mekeri dit : "Echangeons nos filles. Il prit celle de Godongoro, qui enfanta une fille, qui fut elle-même donnée au chef de massif de Mboku, elle-même eut également une fille qui fut destinée au chef de Durgur. Ainsi peu à peu, les Murgur créèrent un lien entre ces massifs, seul Molkwo refusa.

L'assimilation des Markaba aux Kotoko, telle qu'elle est faite par la narratrice, renvoie à des gens de la cité, vivant sur la berge droite du Logone et issus du Bagirmi. Pour notre informatrice, "Muskun" et "Muzuk" sont également synonymes.

La descente de population conquérantes le long du Logone fait allusion à des phases historiques bien connues dans ces régions, mais ce récit souligne que l'association Markaba-Murgur a lieu non sur la rive du Logone, mais dans les *ayre*. On relève toutefois des dissemblances avec les autres versions. Ces dernières insistent souvent sur la façon dont le Murgur allant à la rencontre du Markaba se jette à l'eau : "tout en ne sachant pas nager...", opposant bien les Markaba, gens de l'eau, aux Murgur. Or, dans le récit d'Awa Mekeri, il semble que l'on ait également affaire à des populations de bord de fleuve.

Le thème de la courge est également présent, mais de façon originale, seulement avec les

informatrice parle de *cindal* (croisillon de bois), toujours en *fulfulde*.

feuilles, tiges sèches et graines, qui sont en effet consommées dans les sauces. Pour les Murgur, la courge, le fruit, est à l'origine de conflits qui entraînent leur refoulement ou leur dispersion. Chez les Markaba, feuilles et graines sont matière de séduction et de ralliement.

L'homme rompu en son milieu exprime le paroxysme d'un rituel de réconciliation entre groupes ennemis, qu'il est plus fréquent de trouver avec le chien comme animal propitiatoire.

Le développement de la dernière partie est une réaffirmation des alliances. Elle sert manifestement l'actualité des massifs, puisqu'un état de guerre s'est établi entre Mekeru et Mboku d'un côté et Molkwo de l'autre depuis août 1987. Ce récit signale, par le biais d'une velléité passée des Murgur à contrôler la région, l'union de trois massifs : Durgur, Mboku et Mekeru (Cere faisant toujours bande à part) contre l'hégémonie du plus puissant : Molkwo.

A Zawaye, les Markaba étaient divisés en trois fractions, les Markaba proprement dits, qui donnaient les chefs ; les Dengere et les Mongay. Les Dengere sont maintenant à Godola Hosere et les Mongay à Cere. Ils font les mêmes *kuley*, dont le point de ralliement est l'utilisation du silure. Lors des sacrifices et des échanges de viande, les Markaba reçoivent la patte avant ; les Dengere, celle arrière ; les Mongoy (la fraction puînée), de la viande sans os, comme "leurs voisins", c'est-à-dire les Murgur. Les interdits alimentaires des Markaba les classent comme un lignage de chef. Ils ne consomment pas, bien entendu, la panthère car les "panthères sont comme leurs chiens et ils

leur donnent à boire la nuit." On ne saurait tuer un crocodile en leur présence car les Marka "sortent de l'eau" et le crocodile est le pendant de la panthère pour le fleuve. Ils ne mangent également ni cheval, ni héron garde-bœuf (*nialle*, ffde), toujours associé au cheval et non consommé par les peuples cavaliers de la région du Logone. Les Markaba, comme les Murgur, aiment à se présenter comme des cavaliers. Ils possédaient des poneys et utilisaient le mors de corde ou de cuir (*lonyoko* en ffde, *lejeng* en giziga) ou une muselière (*urure* en fflde, *abodon* en giziga). Ils disposaient de boucliers de Phragmites et de couteaux de jet. Le couteau de jet, devenu objet sacrificiel, existe encore chez le ritualiste markaba de Mekeri, suspendu à son grenier-cyclope. Sorti pour les grandes fêtes, il sert à faire griller la viande des sacrifices.

Les Markaba se veulent avant tout des gens de l'eau et ce depuis le Bagirmi. Leur nom de louange le souligne :

Jimke (1) mekepel (2) azara (3) bulay (4) mokofo kayam (5) mogirtsa (6) neveng (7) papalam (8) kilif (9)

1 : nom d'ancêtre. 2 : mayo. 3 : fils. 4 inondation. 5 : émulsion de substances organiques blanchâtres qui flottent sur l'eau en début d'inondation. 6 : fermer. 7 : la porte. 8 : lit-planche ou pirogue. 9 : poisson.

Jimke apparaît toujours chez les Markaba comme l'ancêtre qui conduisit la dernière migration alors que Godongoro ne figure que un seul récit. J. F. VINCENT (1981:286) désigne les Markaba du nom de Jimke. Il semble qu'il y ait eu plusieurs niveaux d'interprétation du nom de

louange, que nous n'avons pas reconstitué de façon satisfaisante. Les paroles mises bout à bout ont un sens logique, mais elles sont aussi des noms d'ancêtres ou des têtes de lignages parfois disparus. *Mekepel* signifierait "mayo" et un nom d'ancêtre, il est de même pour *blay* = inondation et un nom d'ancêtre.

Leur grand sacrifice, au début de la saison des pluies, s'effectue avec des silures. Ils sont les seuls de la région à employer ces ingrédients sacrificiels. Ils sont également maîtres du fleuve sur le mayo Raneo qui, sur cette partie de son cours, s'appelle mayo Markaba.

Les rapports que Markaba et Giziga Bi Marva entretenaient ne sont pas bien définis pas nos informateurs. Tantôt ils affirment leur indépendance et font valoir les guerres faites contre les Bi Marva, tantôt ils disent fournir un notable aux Bi Marva qui les commandaient. Leur chef aurait assisté Bi Marva lors de la fête *Arasl* (oseille de Guinée) et qu'il fournissait même les graines pré-germées qui devaient, de la veille au lendemain, avoir poussé. Ils étaient là aussi lors de la grande Fête du Moguldum et, enfin, lorsqu'on "criait" la nomination du chef Bi Marva.

L'alliance des Markaba avec les Murgur, qui se perpétue, n'empêche pas les protagonistes d'envisager et de commenter les différences qui les séparent aujourd'hui : "Les Markaba se sont faits Giziga et les Murgur ont pris les coutumes des Mofu Mekeru."

Les Markaba, à la différence des Murgur, ne s'intègrent pas dans les cycles de *maray*. Ils égorgent et ne "piquent" pas les animaux sacrifiés.

L'autel des Markaba repose sur du sable prélevé dans le lit des mayo. On place par-dessus deux pierres-ancêtres et un tesson de poterie qui recevra les silures, la boule de sorgho rouge, et sur lesquels on tuera chèvres et poulets.

Les rites funéraires sont différents. Les Markaba se rattachent pour cela aux Musgum. Ils creusent une tombe circulaire de 0,50 m. de profondeur et d'un diamètre équivalent à celui d'une case. On danse à l'intérieur en tournant afin de damer le fond, en jetant un pied vers l'intérieur. On répand de temps en temps du sorgho généralement rouge prélevé dans le silo du *masay*. Les femmes dansent tout autour, avec un homme qui, selon la coutume *giziga*, frappe avec un caillou un fer de houe usé. On chante des propos particuliers qui mettent en scène des animaux et ressuscitent leur passé de chasseurs-pêcheurs. On creuse parfois à l'intérieur une tranchée, où l'on placera le mort qui sera recouvert de bois de *Ficus gnaphalocarpa* et d'un secco de paille *wajalo* (ffde). Les Murgur, en revanche, sont enterrés comme les Mofu, en silence, sur le lieu d'inhumation. Les danses, avec flûtiaux, ont lieu lors de l'exposition du cadavre devant son habitation.

On pourrait également continuer la comparaison au niveau des parures et de la culture matérielle en général.

Ils s'invitent encore pour les fêtes, mais avec une relative parcimonie. Les Murgur viennent consommer de la bière chez les Markaba, mais ils ne peuvent toucher à la nourriture sacrificielle. Les Markaba, pour leur part, ne peuvent pas - ou

ne veulent pas - assister au *maray* murgur. Ils abattent des bovins à la même époque, non par mimétisme et proximité des *maray*, mais "pour que leurs enfants n'aillent pas mendier une viande sacrificielle chez leurs oncles maternels", celle-ci étant jugée dangereuse pour eux...

Les Markaba se veulent un groupe homogène. Pourtant, aujourd'hui et en dépit de leur petit nombre, apparaît un clivage et la création de deux pôles sacrificiels. Ils recouvrent d'une part les Markaba de Mekerri derrière Ajaray Almakay et les Markaba "Susey" (ffde), les "vrais", derrière Buba Dalba, et vivant à Markaba Cere. Les premiers cohabitent avec les Mofu Mekerri, sur le piémont, et rien ne les distingue des Mekerri, ni dans l'architecture, ni la langue, ni les gestes du quotidien. Les seconds sont établis quelques kilomètres plus loin, près du mayo, ici également rien ne les différencie des Giziga voisins. A travers les fêtes que j'ai pu observer, gestes et ingrédients sacrificiels demeurent identiques, les seules différences porteraient sur la situation des autels dans des concessions très dissemblables. Il en est ainsi pour le grand sacrifice Mujuvun, où les Markaba et autres viennent jurer de leur innocence pour des accusations de vols. Celui de Dalba est le plus puissant. Il est matérialisé par un bois cannelé, fiché en terre et peint en ocre, sur lequel est placé un deuxième bois coudé, attaché avec la paille *wajalo* (ffde). A côté, sèche, dressée, une gerbe de graminée *si kiyak* (giziga), prélevée près du mayo. Pour les fêtes, on y accrochait également des couteaux de jet. Cette disposition renvoie aux autels d'autres peuples cavaliers comme celui de

Jebbe et celui à proximité de la concession du chef de Cakijebbe. Les Murgur affirment avoir jadis possédé en plaine des autels identiques et afférant aux même sacrifices.

L'association Markaba-Murgur continue à se perpétuer en dépit de leurs différentes acculturations, mais à travers une mémoire qui a traversé les siècles. Le creuset de la plaine giziga s'est révélé plus intégrateur et les Markaba *stricto sensu* sont actuellement moins nombreux que les Murgur. D'après notre recensement, ils seraient 595, établis principalement à Markaba Mekeru, Markaba Lalaway et Adiya. Markaba et Murgur n'en continuent pas moins à se considérer comme groupes échangeurs de femmes privilégiés, s'appelant respectivement "oncles maternels". Chez les Markaba, 26,7 % des femmes sont encore Murgur, dans un milieu pourtant très babélisé, où les possibilités d'échanges sont multiples : Giziga Dogba, Bi Marva (Hulum, Medemtere, Kakata...), Mofu Cere, Mekeru, Mawasl, Mokyo et Molkwo. Tout en restant différenciés, ils continuent à entretenir des relations d'alliance, recherchant la proximité de l'autre.

L'exemple du petit "massif" de Kakata, excroissance de celui de Cere, illustrera la complexité du peuplement de cette région et les rapports que Murgur et Markaba entretiennent entre plaine et montagne. Le clan des Lungum de Kakata fait partie de cet ensemble de populations qui quitta Jagara (au nord du massif de Mijiving) et que l'on retrouve à Hulum et à Jebbe dont ils

partagent le nom de louange¹. Toutefois, ils se disent également parents avec les Markaba. Après Jagara, ils firent étape à Mindif, puis à Balda où aurait eu lieu la rencontre avec les Markaba. Ils restèrent avec eux jusqu'à Papata, au sud de Zawaye. De là, ils se séparèrent ; "parce que les Markaba persistèrent dans leur refus de monter sur les montagnes et d'abandonner leur nom de Mekepel Zara, le mayo en crue et fils de l'eau". Toutefois, ils avaient échangé des femmes avec les Markaba avec une telle intensité qu'ils décidèrent de se considérer comme parents et ils instaurèrent entre eux un interdit de mariage. Leur installation à Kakata, "deux ans avant l'occupation du massif de Cere", est ainsi décrite par Gidan Badire :

Galavas partit de Papata et prit une fille de forgeron murgur dont il eut des jumeaux. Le premier qui sortit avait des dents, il mourut ; la femme mit encore au monde des jumeaux, le premier fut semblable au précédent et mourut également. La troisième fois, Galavas monta l'aîné des jumeaux, appelé Kakata, sur la montagne, à Kakata Bargal, en disant : "En plaine, vous, les aînés des jumeaux, vous mourez tous, sur la montagne tu vivras et tu seras *masay* (chef de terre)"².

¹ lungum	mojuda	mowa	tedeleng	mu	kadam	gos
tapepere	mazawal					
1	2	3	4	5	6	7
9						8

1 : ancêtre éponyme (clan chefferie de Jebbe). 2 : monter.
3 : montagne. 4 : ongles. 5/6 : celui qui frappe. 7 : femme.
8 : gigot. 9 : chèvre. Ce nom de louange en giziga exprime la richesse des descendants de Lungum.

²A Mundur, colline en face de Kakata, Lungum et Markaba entretiennent en commun le sacrifice de la pluie au lieu-dit Mekrigang (près du pont de Godola). Ici a également été enterré un enfant anormal. Ce sont les

Les gens de Kakata, comme les Markaba, conservent des échanges préférentiels de femmes avec les Murgur, et restèrent dans une obéissance religieuse de type *giziga*. Ils ne font pas partie d'un cycle de *maray*. Kakata, avec Hulum et Caki-jebbe, participèrent à la même confédération centrée sur Jebbe. Ils envoyaient également leurs morts afin qu'ils soient jetés dans un trou *gablam* "qui avait la forme d'un grenier", mais celui se ferma lorsqu'ils apportèrent un cadavre qui avait été préalablement pelé, à la manière *mofu*. Que faire alors de leurs morts ? Les Murgur leur dirent : "Avec les fers que nous fabriquons (pieu droit armé d'un puissant fer), vous pourrez creuser le rocher lui-même et y placer vos morts". Ils suivirent cet avis et "se tournèrent vers les Murgur qui voulaient réorganiser la région". En fait, la confédération de Jebbe fut détruite et démembrée, mais au profit des Bi Marva qui se partagèrent le pays. Les Bi Marva Kaliaw prenaient Momigu, Budugu, Sambala, Bilgim, Balewa et Jebbe alors que les Bi Marva possédaient Makabay, Hulum, Mambang, Medemtere et Kakata.

On retrouve souvent dans les récits murgur ou markaba le désir de ces peuples venus du Logone de "réorganiser" à leur profit la région des massifs-îles. Nous verrons qu'ils tentèrent de prendre, en ordre dispersé, les chefferies de massifs, mais que trop divisés, ils ne réussirent pas, sauf exception. Ils ne surent pas, non plus,

Markaba Mongay (de Bilgim) qui officient et les Lungum qui offrent les ingrédients sacrificiels.

unir leurs forces pour tenir les piémonts. Ecartelés entre les massifs et la plaine, menacés sur leurs arrières par le Wandala, puis par les Fulbe, ils ne purent finalement s'imposer ni en plaine, ni sur les reliefs. Les Markaba devinrent une composante du peuplement giziga - et pour une partie mofu. L'échec des Murgur sur les massifs les conduisit à renforcer leur spécialité de fondeurs-forgerons.

1.3. Les Murgur "quêteurs de chefferie", notables à Marva

Les Murgur doivent être compris comme un ramassis de groupes. Leurs traditions orales concernent des fractions de lignages, ce qui donne parfois l'impression, au niveau des écheveaux migratoires, d'une certaine confusion. Mais il put y avoir des retours en arrière et des échanges entre communautés murgur jamais très éloignées les unes des autres. La circulation en plaine, avant l'hégémonie du Wandala et surtout de l'émergence peule, devait être relativement aisée. Ces groupes qui furent en contact avec bien d'autres et pas seulement les Markaba, ont également pu emprunter des récits étiologiques à d'autres. Il nous a fallu écarter ces traditions par trop exotiques. Les récits murgur présentent un groupe monolithique alors qu'il ne le fut jamais, aussi arrive-t-on difficilement à appréhender les "entrées" et les différentes boutures opérées en cours de route. Toutefois la branche murgur passée par Marva leur donne un rôle différent de ceux évoqués par leur départ du Logone, leur

rencontre avec les Markaba et, enfin, leur montée sur les massifs.

A Maroua, l'ancienne Marva des Giziga, prise par les Fulbe vers 1795 (E. MOHAMMADOU, 1972 : 185, 458), on retrouve les traces des Murgur, sans toutefois que se dégage clairement leur participation à l'histoire de Marva. Les traditions des Giziga Bi Marva sont difficiles à exhumer car il s'agit aujourd'hui de petits groupes dispersés, éclatés, aux pieds de la constellation des massifs-îles au nord-ouest de Maroua. Les vaincus de la conquête peule subirent une longue errance sur les piémonts des massifs, plus ou moins protégés par le Wandala, mais tenus en suspicion par les montagnards. Cet ancien pouvoir n'en finit plus de se déliter et de se dissoudre, et les avatars politiques de ses derniers descendants ne cessent de fasciner ses voisins¹. L'histoire même des Giziga

¹Leta chassé de Marva, part à Mopadak (Jebbe) et à Bilgim, puis il se réfugie à Mogazang. Ses pérégrinations durent huit ans. A Mogazang Magreng, "un prince Bi Marva" lance des coups de main sur Maroua et réussit à faire assassiner des chefs peuls. Succédant à la tête des Bi Marva, Bi Biri (Bibre), fils de Jonkoy (ou Jumkoy), doit fuir Mogazang devant les attaques peules. Il va à Cere où il essaie de se fortifier et y reste trois ans. Pris entre les attaques combinées des Fulbe et des montagnards, les Bi Marva fidèles décident de se réfugier au Mandara. Ils s'installent à Magdeme, au pied du massif Muyang où ils essaient de reconstituer leur chefferie et d'inféoder les montagnards. Ils resteront là, disent certains informateurs, plus de vingt-cinq ans. Bi Biri mourra à Magdeme, Jamakiya lui succèdera, mais Bilwa, son fils, sera chassé par les Mandara "car ils étaient un élément de trouble dans la région". Les Bi Marva s'installent alors à Cakijebbe - à ce niveau on note un trou dans le décompte du temps -, Bilwa sera enterré à Askam et Jumkoy lui

Bi Marva n'a pas été recueillie, aussi est-il malaisé de dégager les traits concernant un groupe qui ne fut qu'une composante de leur peuplement. Les rapports actuels entre Bi Marva et Murgur renseignent peu sur la nature de leurs relations passées. Certains participent encore aux sacrifices des Bi Marva, échangent des nouvelles, apportent des rouleaux de *gabak* (bandelettes de tissus) pour les deuils de leurs chefs respectifs, mais toutes ces pratiques sont également en vigueur pour bien d'autres groupes comme les Markaba, les Cumak de Molkwo par exemple.

Pour J. MOUCHET (1947:104), les Murgur "appartenaient à une branche Mulgor des Marva (autre nom des Guiziga)". Les Murgur interviendraient dans les cycles de pouvoir, comme semblent le suggérer les traditions peules dont se fait l'écho G. PRESTAT (1953). Celui-ci se réfère à plusieurs couches de peuplement, celle pour les Saw, suivie par celle des paléo-Musgum dominés par les Masafaya (qui donneront l'ancien nom à la ville : Mosfeia). Ces deux strates de peuplement disparaissent, réduites par les épidémies,

succèdera. Oumate, fils de Bilwa règnera douze ans et y sera enterré. Usmana, son frère, qui lui succèdera, occupera Moguleng et y demeurera trente-cinq ans. Bi Durum, fils d'Usmana, restera "à la chefferie" treize ans. Son frère, Bi Ngataran, repoussera le village un peu plus loin en plaine et sera chef seize ans. Lawan Juulde Saali, son remplaçant, demeura en place huit ans, avant d'être écarté par l'administration. Les Bi Marva, dispersés, ont perdu leur dernier représentant en 1985. Celui qui remplacera le Bi Marva à Moguleng, mis en place par le chef de canton, Dayru, de Cere, est un Murgur islamisé commerçant de tôles à Maroua. Il a acheté la chefferie...

expression de mythe pour des pouvoirs révolus que personne ne revendique. Après la période intermédiaire des paléo-Mofu, qui partiront sur les massifs, vient enfin l'aire giziga Bi Marva.

Les Murgur affirment qu'à Marva ils étaient proches du pouvoir et fournissaient des notables majeurs (sous les Dugoy) et des ritualistes (sous les Bi Marva). A Marva, ils vivaient à Kosel Bey, près des Dugoy. Les Murgur auraient fourni alors le *girpala* ou *gidpolo*, sorte de *sarki faada* (chef des notables). Avec le *masay* et le *maslay* appartenant à des clans anciennement implantés à l'ouest des Marva, ils nommaient le chef. Ils se présentent aussi comme les Mala Mofko, chefs des couteaux de jet sacrés, autrement dit responsables des sacrifices des Dugoy¹ et des Bi Marva. Les informateurs ajoutent que les femmes murgur étaient les pourvoyeuses des grandes jarres à bière (*gla*) pour enterrer le chef bi marva. Ces deux grandes jarres, abouchées, étaient placées verticalement selon un mode de sépulture à la saw, qui s'est perpétuée jusqu'à la période peule pour les chefs des plaines du Diamaré. Les femmes murgur de Mawasl (quartier de Gidpolo) ont continué à fournir les urnes funéraires jusqu'aux derniers Bi Marva réfugiés sur les piémonts.

Les Murgur issus de Marva et frottés à la chefferie minimisent leur activité de forgerons qui devenait, dans ce cadre, un obstacle pour accéder au pouvoir sur les hommes. Son maintien n'en fait que des ritualistes stricts, intronisateurs ou

¹Il ne s'agit pas de sacrifices de la terre ou du fleuve, mais de ceux réservés à la seule chefferie.

fossoyeurs de chefs dans un deuxième temps de leur évolution. Le chef forgeron n'était pas recruté chez eux, Marva ayant déjà un passé forgeron. Les "grands forgerons" sont à Zokok, et ce sont les *bi kuley*, les chefs de sacrifices, et à ce niveau ils se superposent même au *masay*, chef de terre. Le chef forgeron Momomoy, du massif voisin de Mogudi, rejoignait à Zokok Ladewo, un autre chef forgeron pour venir toucher le cadavre du chef avec des pinces de fer. Le chef, porté par une trentaine de maîtres de forge, était ensuite inhumé sur un lit de charbon de bois. La nomination des chefs de Marva, selon Sheu Haman¹ de Meskin, incluait de nombreux rituels jadis attestés sur les rives du Chari. On enfermait le nouveau chef dans un auvent clos, pendant un mois, et seul le *maslay* assurait la liaison entre lui et l'extérieur. Les forgerons frappaient tout autour sur leurs enclumes pendant trois jours (on tapait également sur l'enclume lors de la retraite du mbang du Bagirmi à sa nomination, selon V. PAQUES 1967 : 189). Il était assis sur une peau de lion. Dans sa main gauche il tenait un fer - comme ceux des grelots - contenant de la terre de Marva et des semences. Sa main était maintenue fermée par un *gabak* qui lui prenait tout l'avant-bras. A sa sortie, le *maslay* le faisait s'immerger dans une mare appelée Kata Bwi qui se trouvait en face de l'actuel bureau de poste, entourée de *koraje* et qui constituait la mare primordiale près de laquelle on

¹Sheu Aman, de Meskin, est un Bi Marva. Il fut notable du lamido Sajo de Maroua.

enterrait les chefs. Après quoi, il était porté en une sorte de tipoye autour de Marva.

Un autre rituel intervenait également. Le chef, placé devant sa porte, recevait les forgerons qui venaient proférer des menaces violentes : "Nous faisons des houes, nous fabriquons des armes. Ne nous humilie pas, sinon nous te retirerons notre confiance !" Les forgerons entraînaient alors le nouveau chef en brousse où il devait aider à forger un couteau et un fer de houe "car nos parents ont fait ça, il est bon que tu le fasses à ton tour, ta chefferie est née sur la forge."

Nos informateurs se sont montrés incapables de situer chronologiquement ces différentes phases du rituel. Sans doute ne se réalisaient-elles pas de façon suivie, mais s'échelonnaient-elles dans le temps et sous différentes lignées. Parmi les groupes forgerons qui gravitèrent autour des chefferies pré-Bi Marva et Bi Marva, les Murgur ont dû, à un moment, partager la responsabilité de ces rituels.

Dans l'indigence où nous sommes de nos connaissances sur Marva, tous les récits construits sont susceptibles de fournir certains indices. L'installation du pouvoir à Marva par les Bi Marva suit un canevas sans doute utilisé antérieurement à leur arrivée. J.F. VINCENT (1981) relate la prise de la chefferie en place à Marva, dirigée par Bi Dugoy. C'est le thème du chasseur généreux qui donne du gibier aux femmes venues puiser de l'eau. Il donne, se distinguant en cela du chef en

place¹. Il se double également d'un autre thème, celui du choix de la population, thème répandu sur les rives du Chari pré-baguirmien. Le chasseur est alors invité par la population qui juge et opère un choix entre lui et l'ancien chef. Ce choix renforcera la légitimité du nouveau chef, mais en fera d'une certaine façon l'obligé de ceux qui ont fait appel à lui. Nous avons, pour notre part, relevé deux versions de ce mythe, assez proches, la première auprès de Bitang Azum Biiko à Kaliaw :

A Marva, un *gaw* (chasseur) *mbana* donne des quartiers de viande aux femmes venues puiser de l'eau, simplement en échange d'eau. Les chasseurs campent en marge dans des quartiers de Marva. Les gens, séduits par leur générosité - toujours sous forme de présents de venaison - et impressionnés par leur force, veulent leur donner la chefferie. Mais comment alors l'enlever à Bi Dugoy ? Les *saraki'en* (notables) de Dugoy, les Gwoyang (Zeleng), chefs de terre, les Mede, les Mirjin..., animés par les Gilbada, complotent. Ils se réunissent sous un vaste hangar-véranda, sur lequel réside le chef qui mange sans être vu un plat de *waygoore* (courage). Quelques gouttes s'écoulent à travers les vanneries du *danki* et tombent sur l'épaule du notable gilbada. "Qu'est ce qui ressemble à de l'huile et qui est sucré de la sorte ? Ainsi, notre chef ne partage pas, rejetons-le !" Tous, unanimes, le déposent : "Tu ne seras plus que le chef de quartier de Dugoy."

D'après les Bi Marva de Hulum, Barama Andamle *et al.* :

Un *gaw* chassé de Mijivin vint dans la région de Marva et s'installa près du mayo Kaliaw. A Marva, régnait le chef Bi Durum. Il était dur et égoïste. Les notables gilbada - présentés dans toutes les traditions de la région comme de perpétuels comploteurs - font la

¹ On trouve un mythe semblable pour la chefferie mundang de Lere.

"politique" contre le chef. Parallèlement, ils poussent le chef à vivre à l'écart et montent la population contre lui. Ils entrent en contact avec le Mijivin, car leurs familles se connaissent. Ils proposent au chef de construire un vaste *danki* pour qu'il s'installe dessus, loin des gens bruyants. Les notables s'assoient sous cet abri pour un jugement. Le chef s'est fait apporter des courges préparées dans un *gonoru* (ffde), plat en bois. Des gouttes tombent sur les notables, cela rappelle l'huile. Le Gilbada s'écrie : "Qu'est-ce qui coule sur moi ? Ici on ne mange rien de sucré ! - Alors, le chef, là-haut, ne veut rien partager... nous n'en voulons plus ! - Mais qu'allons-nous devenir sans chef ?" répliquent les autres notables. Bi Durum partit pour plusieurs jours avec ses cavaliers faire une grande chasse pour leur fête. Pendant ce temps, les Gilbada vinrent chercher le Mijivin et l'établirent comme chef. Au retour, voyant que la situation avait changé en sa défaveur, Bi Durum prit ses gens et partit sur la montagne.

Une histoire mettant en cause Cere et Marva, énoncée par Sheu Hamam, pourrait se placer en exergue de la précédente. Elle prouve l'interaction des différents groupes voisins à l'époque et relativise peut-être l'importance de Marva :

Les Bi Durum furent les premiers à défricher les environs de Marva. Mais leur commandement était dur, et un jour, les gens de Marva se soulevèrent contre leur chef. "Tu ne partages pas les viandes que tu reçois, tu ne fais jamais de cadeaux." Se sentant menacé, Bi Durum fit appel à son allié Agumlay, de Cere. Celui-ci rassemble les gens qui vivent aux pieds des massifs de Cere et de Mekeru, et vint avec ses chevaux. "Que se passe-t-il ? - Mes gens veulent me renvoyer. - Je suis là", dit Agumlay, "et personne ne pourra te toucher." Il fit encercler Marva. Les *talaka'en*, gens du commun, voyant cela, "lâchèrent l'affaire". Agumlay repartit à

Cere¹. A sa mort, Bi Durum fut enfin chassé par les habitants de la ville qui lui préférèrent Bi Marva, venu de Mijivin.

Les récits remembrent des éléments de mythes vus ailleurs. La chasse collective, pendant

¹Le rapport entre Cere et Marva semble avoir été d'ordre religieux. Il s'agit moins du massif de Cere lui-même que de son prolongement de Kakata, dont une partie du peuplement ira habiter à Marva, donnant le nom du quartier Kakatare. Les Lungum issus de Jagara semblent avoir été les héritiers d'un vieux culte répandu dans le bassin du lac Tchad, celui du cavalier englouti. On le retrouve donc jusqu'au pied des massifs, jusque dans les parties amonts des mayo issus des montagnes. Les Masahay de Mundur (Giziga Lungum) évoquent la possession de leur culte de Yam Bi (l'eau du chef) : "Parti de Hulum à la recherche d'un taureau égaré, Gagama le retrouve à Yam Bi. Il y fait son sacrifice. Peu après Bi Marva attaqua Dugur et Cakijebbe. Il traversa Yam Bi à cheval, mais il fut englouti par l'eau et la boue du lieu. On prévint alors Marva : "le chef a disparu dans l'eau". Le masahay Gagama demanda à Marva une offrande de natron, de lait, de vache, bélier et coqs blancs, de pois de terre et de sésame blancs, afin de ressusciter Bi Marva ou de retrouver son corps". Depuis, chaque année, pour le muguldum, Bi Marva envoyait un bélier et un boubou blancs, et cela jusque sous le masahay Idigir (grand-père de l'actuel chef de terre). Ce sacrifice, qui relance le cycle de fécondité de la terre et des eaux, a été, semble-t-il détourné au profit de la chefferie Bi Marva et est aujourd'hui réduit à un simple culte de fécondité. Le chef Bi Marva ne pouvait approcher ce lieu, ni en consommer les poissons, "car si l'eau voyait le chèche rouge du chef, il serait inexorablement entraîné par là et englouti avec sa monture", de même que jadis, toute personne vêtue de *gabak*. Le sacrifice sur ce point d'eau pérenne, dans une sorte de petit bras mort, s'effectuait en couvrant la surface de l'eau de boubous de *gabak*. Ce type de sacrifice était également attesté sur la mare sacrificielle des Gilbada de Mindif. Lorsqu'un nouveau chef des Bi Marva - alors réfugiés au Wandala - allait chercher l'investiture à Mijivin et revenait avec un cheval donné par les Bi Mijivin, il s'écartait de Yam Bi et passait par Jebbe. Aujourd'hui, le masahay se contente de pratiques divinatoires lors des crues, sur le matériel en flottaison qui passe devant Yam Bi. Il répond aux demandes de femmes stériles ou possédées, qui doivent offrir du natron, des pois de terre blancs et un coq également blanc, sous le tamarinier proche de Yam Bi : "La femme boit l'eau de Yam Bi et formule sa demande, cette eau est interdite à toute personne en dehors des sacrifices".

laquelle on remplace le chef et on investit la place, se retrouve avec la prise de Dulo par les Sankre (Mandara) et le rejet du chef maya. A Joffa, il existe une tradition semblable. Deux traits mineurs retiennent pourtant l'attention, d'abord la courge, *casus belli* invoqué, est justement *waygoore*¹. On ne partage pas la courge. Cette figure de mythe, venue du Logone, est, rappelons-le, propre aux Murgur. Ensuite, c'est le fameux hangar-véranda, trait architectural connu à l'époque à Girvidik, Joffa, Bogo, Balda et Marva, sur la même voie de peuplement². La prise de Bogo par les Fulbe de Lawan Sambo fait état de raids nocturnes dans les groupements païens, où les hommes sont abattus sur leurs vastes vérandas, soutenues par de lourds piliers et qu'ils ont aménagées pour y prendre leur repas et y dormir. Les Fulbe enfonçaient par dessous, entre les bois, des sagaies empoisonnées. Les Murgur n'apparaissent pas, mais ce sont les Gilbada qui tiennent la vedette. Le gros du peuplement gilbada était à Mindif, ainsi s'explique qu'ils aient pu faire appel à un Mijivin "connu", étant donné la relative proximité de Mindif et de Mijivin. Toutefois, le commentaire des informateurs Giziga Kaliaw et Bi Marva présente un grand intérêt. En fait, il ne convient pas de débattre des lignées de chefferies antérieures aux Bi Marva, Durum ou Dugoy, car il s'agit de récits stéréotypés applicables à chaque changement de pouvoir à

¹Dans la version de J.F. VINCENT, c'est d'unealebasse de viande et de graisse qu'il s'agit.

²Actuellement ce trait architectural a disparu.

Marva¹. Mais les informateurs soulignent qu'avec les Dugoy, non seulement le chef fut chassé, mais également ses partisans et les forgerons qui "l'adoraient". De quels forgerons s'agissait-il ? Les forgerons de Zorok disent avoir dû fuir le périmètre de Maroua, car les Bi Marva les jugeaient trop nombreux et s'inquiétaient de leur force.

Les mouvements issus de l'épicentre de Lere ont complètement écarté la forge du pouvoir. Ils avaient une autre façon de structurer l'espace et de régenter les hommes. Les survivances du pouvoir forgeron ne pouvaient qu'être rejetées par les Bi Marva, mais n'ont pu aussi que renforcer un mouvement déjà bien amorcé sur la composante migratoire est/ouest. La capitale du Wandala, Dulo, fait aussi état d'un rejet des forgerons, qui fuirent à Bogo (Ch. SEIGNOBOS, 1986). On peut imaginer plusieurs rejets en séries des forgerons de Marva, et les Murgur ont pu alors en faire les frais. Le départ des Murgur fut-il la conséquence d'un rejet de forgerons ou l'échec d'une tentative de prise de pouvoir ? Ou une action conjointe ? Le tandem Markaba/Murgur laisse à penser qu'ils ont tenté

¹Dans les récits de mythe, il faut signifier l'arrivée des Bi Marva qui seront les derniers chefs païens avant la conquête peule. La chronologie antérieure n'a pas d'importance, même si les Bi Dugoy, originaires de la région de Girvidik, sont plus anciens que les Bi Durum. La chefferie mofu de Durum confirme elle-même son origine de Marva et sous Bi Jumkoy (avant l'arrivée peule); un de ses fils, Fonate, s'occupait du massif, y résidant par périodes. La mise en vedette des Gibalda, en revanche, n'a de nos jours plus d'objet car ce groupe a quasiment disparu. Dans la région, très peu s'avouent Gibada, ils se présentent comme Bi Marva.

d'établir leur propre chefferie et de se tailler un domaine entre les massifs-îles, à partir de Mekerî.

Les Murgur se laissent donc identifier comme participants d'un ancien courant forgeron issu du Chari, passé par le Logone et avec, ensuite deux relais : Balda et Marva. Mais aussi, ils constitueraient des éléments avancés du peuplement musgum actuel. Ce sont des proto-Musgum dont l'originalité est la conservation de la forge. Les Murgur semblent avoir été à la charnière entre les anciens fonds de peuplement, très fractionnés et individualisés, et les nouvelles entités ethniques que nous connaissons aujourd'hui : Musgum, Giziga et Mofu. Toutefois, ces ethnies sont elles-mêmes en grande partie issues d'une refonte des anciens stocks de peuplement antérieurs.

1.4. Les Murgur proto-Musgum

Afin de mieux appréhender les mouvements musgum, dont les Murgur représentent les éléments avancés, nous reprendrons les étapes de la migration murgur, en revenant sur la base de départ : le Logone, puis sur le grand centre de dispersion : Buraw, sur le mayo Gerlew.

1.4.1. Les rives du Logone et les ancêtres des Murgur

On ne trouve pas de traces des Murgur en tant que tels sur les rives du Logone. Leur origine s'extrait sans doute de plusieurs établissements même si seule la cité de Muskun est mise en avant. Les traditions ne mentionnent que

rarement ceux qui sont partis, excepté dans la mesure où les alliances sont maintenues entre les centres de départ et leurs colonies et où les échanges s'opèrent régulièrement. Les traditions sont essentiellement des chartes de cohabitations et elles intéressent les populations restées sur place. Elles expliquent les relations que ces différents groupes entretiennent et elles signalent leurs prérogatives ou leurs absences de pouvoir.

Un résumé de la mise en place du peuplement musgum s'impose¹. Les premiers de ces mouvements croisés, qui tissèrent la trame du peuplement musgum, viennent du Chari (du XIV^{ème} au XVII^{ème} siècles) et sont orientés nord-est/sud-ouest. Ils furent recoupés par des mouvements méridionaux issus d'un lointain épicode, Pili sur le Logone, au sud de Laï ; mais surtout de deux centres de redistribution de peuplement plus proches, l'un dans la région de Yagoua, l'autre plus au nord, à Buraw (XVII^{ème} siècle). Ces mouvements, d'origine méridionale, remirent en marche des populations qui avaient, dans un premier temps, glissé du Chari et transité par l'interfluve Chari-Logone, modifiant très sensiblement leurs comportements économiques et surtout leur mode d'encadrement. La façon de privilégier la cohabitation, la fusion lignagère, de peupler de plus grands espaces et non plus de petites unités souvent associées à un *ngulmung* (fortin de terre) sont devenues de règle. La strate de peuplement la plus ancienne et maintenant

¹ *Quelques données historiques sur les Musgum, in Rapport Semry II, Ch. SEIGNOBOS, 1987.*

disparue, fait référence aux prolongements ultimes du monde saw. On la désigne nommément à Jafga et Malia sur le Logone, et aussi sur les buttes de Mawo, dernière cité saw à résister; à Waja et Gwen, dans la région de Girvidik.

Les Musgum des bords du Logone sont probablement affiliés avec une strate de peuplement qui n'est plus représentée auprès d'eux ou dont la présence est niée : le fonds forgeron, refoulé vers les monts Mandara et qui témoigne globalement en faveur de groupes comme les Murgur. L'histoire "officielle" voudrait que les ressortissants des plus anciens clans actuels aient trouvé sur place des murailles abandonnées, avec des manchons de cases, des restes de poissons, et des scories de fer. Ces groupes, appelés Mohotay (*hutay* = forge), Motay (sing. : Moti) ou Motokay ou encore Mohotokay, avaient des activités fortement dominées par la forge. Ils auraient fui vers l'ouest sans que l'on précise la motivation de la fuite ; de fait, ils furent chassés par les nouveaux arrivants. Cette strate de peuplement apparaît entièrement issue de l'est. On en retrouve la trace à Gozom - où l'emplacement est appelé Hutay - et à Da Kidi (Ngulmung). Les Makawa, qui demeuraient dans leur *z laga* (muraille) étaient des Motokay. A Kasia, près de Mahuda, les Makway permirent d'identifier les prédécesseurs, toujours forgerons. A Palya, à Zavda, les premiers en place dans les murailles auraient été encore des Motokay. On pourrait multiplier les exemples. Les Motokay actuels ne seraient pas des descendants des premiers. Ils sont perçus comme arrivés avec les nouveaux

venus du sud. Ils participent ainsi à un autre cycle de civilisation. Cette affirmation, souvent réitérée, n'en demeure pas moins suspecte. Elle témoigne de leur volonté de faire table rase de la période antérieure. Néanmoins, elle reflète une réalité : le refoulement massif sur le Gerlew de ces peuplements vieux forgerons et leur remontée, incorporés à des éléments issus d'un courant plus méridional.

Une tradition, recueillie chez les Murgur à la fois à Bilgim et à Maroua, pourrait faire état du mouvement depuis le Logone jusqu'au mayo Gerlew (affluent/défluent du Logone) :

Blama, l'ancêtre des Murgur, partit d'une ville qui avait été inondée, la muraille et les maisons s'étaient effondrées. Il quitta la ville avec son fils, en pirogue, puis il remonta une rivière appelée Mek Re (en beege, *re* = fleuve ; en muzuk : *reda*). Ils accostèrent en pays muzuk où ils défrichèrent pour cultiver.

Ensuite intervient un litige avec pour objet la sempiternelle courge, qui les pousse à fuir vers l'ouest. Il pourrait s'agir de l'inondation d'une cité emmurillée de la rive droite du Logone et pourquoi pas de Muskun qui, dans ses propres traditions, signale un ennoyage de la région ayant entraîné l'écroulement des murs. Quant au fleuve remonté pour arriver au pays muzuk actuel, il peut s'agir du mayo Gerlew. Ce récit rejoint celui concernant l'association Markaba-Murgur, où le Markaba est "posé" sur l'eau, mais il s'inscrit dans un mouvement plus général de populations quittant la proximité du Logone pour cultiver les terres exondées à l'intérieur des terres. Ils défrichèrent de la même façon que les Darkan,

groupe forgeron "premier défricheur de la région de Kay Kay", c'est-à-dire en face de Buraw. Ce mouvement de départ du Logone s'illustre dans une expression mythique, par le fait que les "gens ne pouvant finir la tête d'une carpe grillée, ils se sont déplacés pour aller cultiver". Autrement dit, le mil était si peu abondant que la "boule" était très petite et ne leur permettait pas de manger un poisson entier, en particulier la tête de la carpe qui passe pour un mets de choix. C'est une faim de mil, une volonté de changer de système économique avec le rejet du fleuve, de la pêche associée à la cueillette sur les *ayre*. Cette "parole" concerne en effet une grande partie des gens venus de Buraw.

1.4.2. La grande dispersion de Buraw, ou les Murgur en pays muzuk

Buraw est situé au sud de Pouss, en amont de la retenue d'eau de Maga. C'est là que finissent les grands *ayre* de la rive gauche du Logone. Cette zone protégée entre deux fleuves, Gerlew et Logone, fut dans un premier temps une sorte de cul-de-sac migratoire où se sont entassés des gens venant du nord-est et rejetés du Logone. Elle servit ensuite de grande plaque de redistribution de populations. Le site de Buraw lui-même est à l'intersection du mayo Gerlew et d'un petit affluent, en face de Kaykay Burkumanji. La signification de *buraw* est "action de diviser, partager, comme la viande que l'on coupe en petits morceaux". De là sont issus la plupart des lignages *muzuk* et *musgum*, ainsi que certains éléments de

peuplement des plaines du Diamaré. Muzuk est l'appellation actuelle des populations riveraines du mayo Gerlew recouvrant au nord les Pokom jusqu'à Buktan, où un no man's land les sépare des Muzuk méridionaux distribués en groupes plus fortement individualisés.

L'émergence des Murgur ou Mogulna dans les strates de peuplement sorties de Buraw les situerait dans les premiers partis. Nous reprendrons la stratigraphie exposée par Umaru Aramda, de Barkaya, et de son entourage (lignage Medogo). Les plus anciens, dont les descendants peuvent encore se manifester, sont les forgerons darkan ou medarkan, originaires du nord-est. Ils passent pour avoir été de grands défricheurs et de grands fondeurs de fer. Darkan a défriché l'ouest du Gerlew tandis que son "fils" Mohotay, de Kalak, défrichait l'est. Darkan eut sept fils, tous forgerons : Derken, Kapta, Boray, Vekele, Hotay, Bangal ou Mbazal, et Goby. On y rajoute parfois Moskot. Actuellement, les descendants de Kapta, Vekele et Goby ont abandonné la forge alors que Boray, Mbazal et Moskot l'ont conservée. Les Boray ont fondé Boray à proximité de Bogo, d'où ils se sont dispersés. Les Mbazal sont partis à Girvidik et se sont dirigés vers les monts Mandara. Les Mokapta ont peuplé Gumlay, vers Kaya, et les Vekele ont gagné Yagoua et Mulfuday avec les Mohotay¹. Les Mogoby ont émigré vers Duwang, Mindif, Doyang et Modomyo.

¹Les Maslakam, branche aînée des Mohotay, apparaît souvent individualisée.

Une deuxième vague, celle des Modugo ou Medogo, chassera une partie des forgerons et en récupèrera une autre. Elle réorganisera le pays après cette première dispersion. Appartiennent à cette branche de peuplement les Mazaka, Barkaya, Kelew, Dledeke, Lugoy, Buktang et aussi KaDey. Une vague très prolifique suivra, les Buley, représentée par les Kakala, Gabarey, Madalam et Barya. La dernière, bien que ne se revendiquant que partiellement de Buraw, sera composé des Musgum Kalang.

Pour les informateurs de Barkaya et de Burkumanji, les Murgur ou Mogulna seraient à relier aux Boray et Mbazal. Ils auraient pris leur nom du pays Molgor à Girvidik. Mais les informateurs insistent pour dire que les Motokay partis vers le sud étaient les frères des Mogulna.

A Joffa ¹, les scories de la butte Jo Yaraw sont imputées aux Motokay sortis d'une grosse courge-calebasse. Cette cucurbitacée apparaît avec des mouvements de peuplement, en plaine comme en montagne, légèrement antérieurs aux Murgur. La courge, toujours *waygoore*, intervient dans le refoulement des Mogulna par le biais d'une suite de récits gigognes.

Les Mogulna cultivent dans la région de Kaykay, en limite avec les Bulay (ou les Medogo). Ils plantent une courge, qui pousse et se développe sur le champ de Bulay et produit. Un jour, la courge a disparu. Qui l'a prise ? Une guerre éclata entre Mogulna et Bulay. Les Mogulna durent quitter leur terre et fuir dans la région de Girvidik.

¹La succession de peuplements de cette petite chefferie fut : Gerleng, Motokay, Barkaya, KaDey, Musgum Mazagay.

A Merew, au nord de Girvidik, le même récit se reproduit avec comme protagonistes, Mogulna et KaDey. Les KaDey chassent les Mogulna. Le mythe intervient ici dans ce que l'on pourrait appeler la "période historique" puisqu'il s'agirait de la fin du XVIIIème siècle. Les Mogulna ou Murgur s'intègrent comme précurseurs dans l'ensemble des vagues musgum qui se refoulent les unes les autres vers l'intérieur des terres.

1.4.3. Les Murgur restés en plaine ou les Mogulna

Les groupes forgerons furent donc les premiers à quitter la région de Buraw, avant que n'ait lieu la grande dispersion qui revendiquera son nom. Ils partent essentiellement dans deux directions. La première, au sud, alimentant un courant motokay, prendra le nom de Jorok chez les Masa ou de Tongoyna et Wiina du nom des groupes méridionaux (Tupuri et Wiina) et, enfin, Monguri chez les Tupuri. La seconde, à l'ouest, où s'inscrivent les Murgur, empruntera une voie franchement occidentale, par Girvidik, Balda, Maroua. Mogulna et Boray partent à l'intérieur des terres, chassés par les Medogo et les premiers Bulay. Installés à l'ouest de Kay Kay, ils contrôlent un temps, grâce à leur cavalerie, une région assez vaste, de Jo Lowenji près de Mangha jusque vers Madalam à la frontière du pays masa. Ils seront refoulés de là par les Musgum KaDey qui à leur tour pressés par les Musgum Kalang, leur laisseront la terre qui prendra le nom de Kalang.

Les KaDey viennent de Vulum, plus précisément d'Algiyam, sur la berge orientale du

Logone. Ils séjournent à Buraw, puis à Macakay. Les Mogulna se replient à Barya où ils sont rejoints par les KaDey. Les Mogulna sont vaincus et perdent la chefferie, mais ils refusent de s'associer aux KaDey et gagnent la région de Girvidik. A Merew, près de Girvidik, ils s'inféodent fortement au Wandala et deviennent leur principal relais. E. MOHAMMADOU (1975:189-190) s'en fait partiellement l'écho :

Tout le pays était pratiquement placé sous le contrôle de Wandala, de Girvidik à Pouss. Cette hégémonie était périodiquement remise en cause par les incursions du Bagirmi sur la rive gauche du fleuve, mais il n'en demeure pas moins que cette région fut d'abord tributrice du Wandala. En effet, le chef de Pouss était l'un des vassaux de royaume et occupait à la cour du Wandala le titre de *lawan-a-Mugulna*, le "gouverneur des Mousgoum", et comptait parmi les dignitaires galipaha. Par son intermédiaire le Tlikse contrôlait l'ensemble du pays mousgoum. Mais au cours du XVIIIème siècle, au fur et à mesure de l'extension de la concurrence du Bagirmi sur cette zone, l'influence du Wandala sera réduite en partie. Pouss passant sous le contrôle direct du Mbang vers 1750, la résidence du *lawan-a-Mugulna* sera transférée à Girvidik, en pays Kade. Mais une trentaine d'années plus tard, les Foulbé Ferobé, Torobé et Yillaga, nombreux dans la région depuis le début du siècle, entreprennent une série d'actions qui vont se multiplier et bouleverser totalement l'équilibre local. Au début du XIXème siècle, Bogo est virtuellement créé et les Ferobé installés dans la région (...). De Girvidik, le *lawan-a-Mugulna* doit transférer son siège plus avant à Mogonye.

Pouss n'a jamais payé tribut au Wandala, en revanche il a toujours entretenu des liens avec le Bagirmi d'où leur chefferie est issue. Les clans Marbuna, Suran et Mballa viennent de Mokrom (Mogrum) sur la rive gauche du Chari. Le Wandala

s'appuyait donc sur le groupe mogulna (issu du pays muzuk) qui occupa un site récupéré ensuite par les KaDey, qui lui laissèrent leur nom. Ce groupe de fondeurs-forgerons refoulé du Logone, puis du Gerlew, leur servait de relais de traite, rendant compte des mêmes phénomènes qui se reproduisaient sur la rive droite du Logone. Le Bagirmi avait les mêmes relations avec des groupes forgerons refoulés eux aussi des bords du Logone par les Masa : Mbara, Kargu et Budugur qui avaient leurs établissements sur le Ba Illi.

Les Mogulna devaient entretenir des rapports avec les chefs locaux pour préparer des razzia de plus ou moins grande envergure par le Wandala, seul ou associé à des bandes bornouannes et qui se déroulaient pendant la saison sèche. Ils les recevaient sur place et leur servaient de guides et auxiliaires. Leur rôle allait également jusqu'à prélever un tribut auprès des quelques petits établissements musgum qui s'y soumettaient épisodiquement et entraient de fait dans une sorte d'alliance patronnée par les Mogulna pour le compte du Wandala. Il s'agit donc moins de "province" que de base de razzia liée à un groupe très mobile.

Les KaDey poussés par les Kalang se réfugient sur des terres revendiquées par Joffa au sud de Gudum Gudum, à KaDey. KaDey est dévasté par une razzia bornouanne ou baguirmienne. De là, de plus en plus menacés par les Kalang, ils choisissent de s'inféoder au Bornou. Ils amorcent une remontée vers le nord, à Far Hulu, et servent, eux, de relais au Bornou. Mogulna et KaDey ne s'entendent pas. Les premiers paient tribut à Dulo,

les seconds à Kukawa. Ils subissent ou reflètent la concurrence que se font, sur la rive occidentale du Logone, Bornou et Wandala.

Les KaDey essaient de mobiliser sous leur direction des micro-fractions musgum antérieures à l'arrivée des Kalang, et les proto-Musgum. Aujourd'hui encore, ils présentent comme KaDey ¹ les KaDey Avut (ou Aydu) du lignage des chefs Mayni Azanga, les KaDey Aswalay ou Makawa, les K. Ebereke, K. Tekere et les KaDey Komo en position mineure et perçus comme des *rimaybe* (serviteurs en fflde). Ils ont incorporé le clan forgeron mbangalay ou mbazalay, les lignages couplés des Mborokay et de leur clan mineur, les Manakay, issus de Borey, et bien sûr des Mogulna ayant abandonné la forge. Les KaDey Aydu essaient d'organiser à leur profit la chefferie. Les Mogulna ralliés sont des *balam* (devins) du chef. Par exemple, lorsque le nouveau chef fait retraite (pendant sept jours), après sa nomination par les Komo, les Aswalay et les Mogulna, les forgerons mbazalay sont disposés autour de sa case et l'empêchent de dormir en frappant sur des enclumes. Ce chef tient dans la main de la terre de KaDey et toutes les graines du pays. Lorsqu'on détachera sa main pour recueillir le contenu dans un tesson de poterie, c'est le Mogulna qui en tirera augure. Toutefois les Mogulna, dont la réputation de guerriers est bien assise grâce au rôle qu'ils jouent pour le Wandala et en dépit de leur

¹Les KaDey sont parfois désignés comme Macakay du nom d'un de leurs anciens emplacements. On les trouve sous cette appellation à Darwala, près de Gingley, et à Jiddel.

dispersion, n'en continuent pas moins de suivre leur chefferie. Ils refusent de se soumettre au même laBa (initiation) que les KaDey, n'utilisent pas la même langue et ne se rassemblent pas sur le même lieu¹. Ils prenaient l'initiation de Muzuk, alors que les KaDey l'auraient empruntée chez les Mpasay (Pouss). Leur dernière chefferie sera à Mogonye ou Mogoye et à Jiddere Waka au sud de Kosa, sous le chef Hoyum. C'est lawan Zigla Greng, son frère, qui se fit remarquer par sa bravoure au cours des guerres et de coups de mains, en particulier contre les Fulbe à la fin du XIXème siècle. Il fit l'objet de nombreux *mbooku*, sorte de poèmes épiques (P. K. EGUCHI, 1978).

Les rapports entretenus par les Murgur, les Mogulna et les KaDey peuvent s'éclairer par un récit de Waziri Aji Luntangay (ou Aji Luna), oncle de Lawan Mati, chef de Kosa :

Les KaDey et les Mogulna sont frappés par la famine dans les yayre et meurent en grand nombre. Ils disent : "Nous voici ici sans *Balanites*, sans tamarinier, sans jujubier, sans *jajije* (*Capparis Corymbosa*). Les *kumkumje* et les *mbulumji* (tubercules sauvages) sont rares et le *paguri* (graminées sauvages) a même séché. Les Mogulna proposent d'aller rejoindre leurs frères près des zones boisées des piémonts des monts

¹Le laBa, parti de Muzuk installés dans la région de Gisey, se trouve ici à sa limite septentrionale et occidentale. Il est confronté à un autre type d'initiation, celui des Mundang et des Giziga. La limite passe à Balda, qui refusa le laBa. Les Musgum raillent les Baldamu (Baldankokay) car ils auraient mal compris le laBa. Ils auraient enfermé les enfants dans leurs silos sans leur donner à manger et ceux-ci seraient morts. De fait, ce silo fait référence au silo-autel de leur massif, haut-lieu sacrificiel que les responsables jugèrent incompatible avec la pratique du laBa qui fut alors rejeté.

Mandara. Avelenji, de Joffa, vint trouver le chef KaDey, Eregelme, à Macakay, dans les yayre et lui dit : "Fuyons la famine, partons au Wandala. Là-bas, le *paguri* est abondant. Il faut donner dix chevaux à Dulo qui nous cèdera une place." Eregelme répondit : "Ici je commande, mais à Dulo, que serais-je ? Cette place, je ne la quémanderai pas aux Mandara". Eregelme pouvait mobiliser plus d'un millier de cavaliers et près de quatre mille boucliers. Ils se dirigèrent alors vers Meme et s'établirent à Mavane, au pied de la montagne de Urza où ils élevèrent un camp retranché. Ils demeurèrent là quatorze ans. Bi Berlepi prit ensuite la tête des KaDey à Mavane alors que le Mogulna Sentapi commandait les Mogulna de Hayre (au nord de Urza toujours). De là, ils opéraient des *razzia* vers le sud et même sur les piémonts, versant un tribut de bétail directement au Bornou. Dulo s'inquiète de cette situation. Même les Mogulna ne donnent plus rien à leur suzerain. Les notables de may Bukar Ajeme (1789-1845, E. MOHAMMADOU, 1975) le poussent à agir. Le may de Dulo fait rassembler des Arabes Showa, des Kirdi, mais surtout des Gamergu, afin de réduire les gens d'Eregelme. Il dispose son armée de Kingiru jusqu'à Junde pour les encercler. Bi Berlepi est averti par un *zake* (notable) mandara, du nom de Abdako (ou par Zake Aldoko : chef des eunuques) : "la guerre arrive sur toi". Bi Belerpi rassemble ses gens : "Il nous faut retrouver notre chemin pour rentrer, nous sommes encerclés." Le fils de Sentapi, Amerimatay, descendant des premières colonies mogulna et mbangal en place, et promu chef de guerre, dit : "Nous sommes ici depuis longtemps et nous connaissons le pays, suivez-nous". Ils se rassemblèrent et partirent à Magdeme, mais les Mandara les pourchassent. Ils se dirigent vers Tokombere et à Makalingay. Les Mandara les pressent toujours. Ils se réfugient alors à Dogba et décident de résister auprès de leurs frères mogulna (= Murgur) de Dogba, alors qu'une partie fuit encore le sud. La bataille eut lieu là. Ils firent rouler des pierres sur les Mandara, qui ne purent prendre la colline de Dogba et durent finalement lever le siège. Ils restèrent un an et dix mois à Dogba. Trop nombreux, manquant d'eau, ils

décidèrent de retourner dans les yayre sous la direction d'Abduleni, fils de Bi Berlepi mort en cours de route. Ils passèrent par Mayel Fawru (affluent du mayo Mangave) "où ils burent toute l'eau du mayo", puis à Mogose, à la mare d'Aldawaru "qu'ils asséchèrent", à Amayri, à la grande mare d'Am Kwoye, qu'ils appelèrent du nom de Golong Abay ; enfin à Bula Motoko, dans la région de Girvidik. Revenus chez eux, ils se dispersèrent à nouveau de Kalang à Girvidik, à Merew et Mongosi, dans les yayre. Toutefois, certains Mogulna restèrent à Dogba.

Aussi lors de leur passage pour se rendre à Maroua au moment des fêtes du 14 juillet pendant la période coloniale, les Musgum de Kosa (KaDey et Mogulna) firent-ils halte avec leurs chevaux une journée à Slala Maliya, près de la colline de Dogba, chez leurs "parents murgur". Les Murgur disent aussi être sollicités par leurs "parents" mogulna et KaDey qui viennent chercher les *matay* (médicaments) des ancêtres, qu'ils ont perdus en plaine.

Dans la lutte et le refoulement vers l'ouest des différentes vagues de peuplements musgum (les Mogulna sont refoulés par les KaDey, les KaDey par les Kalang, les Kalang par des groupes mpassay), la lutte KaDey/Kalang fut la plus violente. Les Kalang sont également venus du Bagirmi. Leur ancêtre Mangala leur fait traverser le Logone. Ils remontent ensuite les yayre à Hura au nord-est de Girvidik, ils repoussent les Mbazal et fondent Gagray en noyant les Bisim sur place avant de tenter de déborder les KaDey, mais les KaDey leur barrent la route de l'ouest. KaDey et Kadang s'allient dans un premier temps pour chasser de Girvidik les forgerons mbazal, inassimilables. Les

Mogulna sont déjà plus à l'ouest. Ensemble, ils mènent des raids en profondeur chez les Masa et jusque sur les marges du Bornou, à Balge. Les Kalang affluent toujours plus nombreux jusqu'à ce que les KaDey se sentent menacés. Reprenant la place des Mogulna et des Mbazal, les KaDey s'installent à Merew, au nord de Girvidik, sur la route Girvidik-Jiddere Saujo, et assurent la réception des bandes bornouannes et des notables de Kukawa.

H. BARTH (1861) décrit une campagne du Bornou en pays musgum, qui se déroule en 1852, alors que les armées du Bornou évitent Kade, résidence d'Adishen, le chef kaDey (Abay Eshen) de peur qu'elle ne soit razzée :

Le même jour, 23 décembre, nous vîmes également apparaître Adishen, prince du Mousgou, qui avait trahi la cause de ses compatriotes en se soumettant au Bornou. Il était accompagné d'une troupe de cavaliers montant à cru des chevaux pour la plupart fort petits.

BARTH poursuit en décrivant le pillage par les "Kanori", de mil, de cabris, jusqu'aux bottes de fourrage des chevaux, sur les terres mêmes de leur allié kaDey. Les Kalang vont faire les frais de cette soumission, des KaDey les razzient, "mettent la corde à la place du labret des femmes kalang et au cou des hommes, et convoient les colonnes d'esclaves jusqu'à Kukawa". Les Kalang essaient de doubler les KaDey auprès des Bornouans et d'acheter l'alliance du Bornou, mais au cours de la rencontre, les Kalang, qui ne parlaient pas le kanuri, sont trompés par les KaDey. Ils font égorger la douzaine de chefs de guerre kalang venus rencontrer les notables du Bornou. Les

Kalang ainsi décapités, refluent alors vers le Logone. Une partie même se réfugie au Bagirmi, dont ils sollicitent l'appui. Ils s'allient aux Fulbe qui font leur apparition en force dans la région et qu'ils vont préférer au lointain Bagirmi.

La guerre fait rage. Wali Abdulay et lawan Sambo, le grand homme de guerre des Fulbe vont alors aider les Kalang à chasser les KaDey. Dans la même série de combats, le chef KaDey Walna Eregelme et Wali Abdulay sont tués, ce dernier par les Mogulna. Walna Eregelme est tué par Adamaku, père de Muktar, kuku de Bogo Dumo rallié aux Fulbe. La guerre sans merci que se livrent Wandala et Fulbe entraîne la radicalisation dans le camp musgum. A Merew, le chef kaDey Eshen (Adishen), fils d'Eregelme, dut, devant la coalition Peuls/Kalang, se déplacer à Delehe. De Delehe, et grâce au soutien du Wandala, dont il protège aussi le flanc du royaume - ses limites refluant au nord de Balda -, ils mènent une guerre de harcèlement sous les ordres des deux frères d'Eshen : Agini et Mayni Asanga. Mogulna, avec lawan Zigla, et KaDey, avec Damaka, reviennent en force à Merew et chassent à leur tour les Kalang. Aana et Agurda rassemblent leurs forces à Boko, auprès de lawan Muktar. Ils achètent avec des esclaves et du bétail le concours des Fulbe de Bogo et de Maroua. Ils chassèrent définitivement les KaDey de Givirdik, momentanément privé de l'aide des Mogulna. Agurda, leur chef, s'installe alors. Les KaDey se replient plus au nord encore, à Waja (Waza). De là ils vont quémander l'aide du Bornou.

Ils restent à Brumda au Bornou, puis à Jabu (près de Waza)¹. La rivalité Wandala/Bornou se poursuivant, les Mandara prennent en otage le fils de Mayni Azanga. Mayni Azanga voulut revenir à Merew et en fit la demande auprès du lamido de Bogo. A peine installé, il fut tué par les Kalang. Les KaDey sont aujourd'hui dans la région de Kosa, où il sont à la tête du canton. Les Mogulna, qui restèrent à Mogonye, entre Pette et Kosa, demeurèrent les alliés les plus fidèles du Wandala. Ils se sont maintenant dissous dans la région².

Les zones de départ et d'arrivée des courants murgur sont bien établies, mais les mouvements en plaine, qui suivent plusieurs itinéraires, sans être jamais contradictoires, ont du mal à être clairement identifiés. Les différentes origines des Murgur, énoncées par les traditions, Muskun, pays muzuk, Girvidik... signalent plutôt les étapes d'un même mouvement. La cité de Muskun sur la berge orientale du Logone, renvoie à une origine encore plus ancienne, au Bagirmi, dans la zone septentrionale du Barh Ergig. Le pays muzuk évoque les

¹Les archives en font également état dans le rapport de tournée dans le lamidat de Bogo, DU PLESSIS, 1938 : "Ils (les KaDey) occupèrent successivement Kadaï (Mindiff) et Guirvidik où ils commandaient lors de l'arrivée de lawan Sambo. Ceui-ci les chassa au Mandara, puis les laissa revenir, mais son successeur Lamido Bohary Baka s'étant mis de nouveau contre eux, ils émigrèrent à l'exception de quelques-uns d'entre eux vers le Mandara où se trouve encore le chef de leur famille".

²Les Musgum KaDey vivent dans un environnement bornouan, coiffure, habillement des femmes sont bornouans ; habitation également, jusqu'à la langue qui s'impose peu à peu...

premiers départs du grand centre de dispersion de Buraw. L'accrochage murgur et musgum mogulna se révèle peu clair dans les faits, même s'il est mentionné par les intéressés. On peut avancer une hypothèse. La branche mogulna quitte le Logone pour plonger vers le sud, vers le Gerlew et la région de Kay Kay Burkumanji. Sur la pression de groupes méridionaux, ils amorcent une remontée vers Girvidik avant même la dispersion proprement dite de Buraw. Ils rejoignirent des groupes apparentés qui seraient restés sur la trajectoire Logone-Balda.

Les Mogulna ne participèrent pas à l'association Markaba-Murgu; se situeraient-ils légèrement en amont dans le temps ? Toutefois, ils resteraient, par proximité géographique relative, en contact avec les Murgur qui avancent vers les monts Mandara. Cela pourrait venir en explication du fait qu'ils cherchèrent à se réfugier temporairement chez leurs "parents" murgur à Dogba, les liens avec ces "parents" ne cessant pas de s'effilocher en particulier avec l'abandon par les Mogulna de la forge.

Les traditions orales présentent généralement plusieurs migrations sur un seul parcours. Leurs séquences sont mises bout à bout dans l'ordre le plus logique. La parenté et les alliances dans l'espace priment sur la chronologie des étapes. Ce qui explique la difficulté à démêler cet écheveau, car si tous les courants vont bien du Logone aux monts Mandara, deux lignes principales se dégagent du corpus de toutes les traditions recueillies. La première, celle des "quêteurs de chefferie" passe par Girvidik, Balda, Marva pour

échouer à Mekeru avec un avatar sur le massif mboku. La seconde, celle des "serviteurs de la forge", se présente comme un ensemble de courants qui s'infléchissent plus vers le nord de Girvidik, par Balda, Zawaye, Dogba et/ou Mekeru. Toutefois, cette concomitance des deux mouvements, ou plus vraisemblablement l'ancienneté du premier sur le second, ne sont pas incompatibles. Une percolation entre les deux courants a pu exister. La "mémoire de la forge" limite l'oubli pour des groupes dont l'importance numérique était plus grande que celle des Murgur actuels. Mekeru s'offre comme le point d'aboutissement de ces deux courants, ou dans un besoin de refonte du groupe murgur, Mekeru serait revendiqué comme un lieu de départ plus ou moins mythique. Seuls les Murgur de Molkwo et certains informateurs de Dogba n'y souscrivent pas.

L'effacement des Bi Marva, qui ne permet plus de se référer à eux, tout comme la foubéisation de certains centres en plaine (Bogo, Balda Zawaye) vont faire que les Murgur devenus Mofu et demeurés forgerons vont avoir tendance à simplifier leur charte de cohabitation et leurs origines. L'étape de Marva, pourtant prestigieuse, n'est plus nécessaire pour comprendre leur situation présente. Elle aura tendance à être occultée et ne sera conservé qu'un point de départ : le pays muzuk.

2. LA MONTEE DES MURGUR SUR LES MASSIFS ET LEUR "MOFOUISATION"

Lorsque les Murgur, l'épée dans le dos, poussés par le Wandala, se trouvèrent acculés à monter dans les rochers des massifs-îles au nord de Maroua, ou qu'ils jugèrent de l'opportunité de le faire, préférant les massifs à la plaine, ce perchement se traduisit par une véritable mutation ethnique.

2.1. Les massifs-îles au nord de Maroua

Le passage sur les montagnes, c'est d'abord un changement radical de milieu, partant d'agro-système. C'est l'adoption de nouveaux sorghos, l'abandon du poney pour le boeuf et plus particulièrement le "boeuf de case". C'est aussi le changement, pour une grande partie, des pratiques socio-culturelles, dans le mode d'habiter, d'ensevelissement et enfin de la langue. Les Murgur utilisèrent également de nouvelles techniques de réduction du fer. Les Murgur l'expriment ainsi eux-mêmes : "Nous sommes alors devenus Mofu", du nom générique des groupes montagnards de la région.

Le changement de milieu

Les massifs-îles s'offraient comme des places fortes inexpugnables pour tout conquérant arrivant de la plaine. Les populations en place, en revanche, durent souvent composer avec des nouveaux venus, résolus, réclamant une intégration dans les rochers. Chercher à habiter ces

massifs semble avoir été le voeu de nombre de groupes qui fuyaient les plaines trop ouvertes, du XVIIème jusqu'au début du XIXème siècle. Il y eut une véritable course aux massifs, avec des stations d'attente sur les piémonts, sur de mini-reliefs, en prévision du moment favorable pour une admission ou une prise du pouvoir. Cette situation peut être également celle de gens des massifs chassés de chez eux. Le pouvoir sur les massifs appartient à un lignage ou à un faisceau de lignages apparentés, les "gens du chef". Ils peuvent perdre leur statut par renversement d'alliance et devenir des gens du commun, les *mbildew*. Les autres quartiers, ou lignages-quartiers, peuvent se rallier à la cause de nouveaux venus qui présentent des éléments "civilisateurs" et séduisent avec un sacrifice protecteur différent ou une nouveauté économique. Les lignages vaincus au cours d'une compétition pour la chefferie ou pour la terre partent alors en quête d'une autre portion de montagne. Les Murgur furent un de ces groupes, candidats à la recherche d'une place sur les massifs.

Ces énormes chaos de blocs que sont les massifs au nord-ouest de Maroua, culminent à 1060 m pour la montagne Muyang, à 1043 m pour Molkwo, 926 m pour Dugur, 841 m à Mekerri, 858 m à Cere. Les dénivelés sont de l'ordre de 350 à 550 mètres. En dépit de leurs aspects répulsifs, ils ont été perçus à certaines époques comme de véritables terres d'élection. Ils sont réputés comme toujours fournis en eau avec un grand nombre de trous entre les blocs, aménagés en

séanes¹, puits entonnoirs jamais très profonds. De plus, le manque de points d'eau sur certains versants pouvait être pallié par une infinité de grosses jarres largement ouvertes, placées au bord de plaques rocheuses inclinées pour recueillir l'eau de pluie².

L'intérêt allait également aux cultures. Les groupes des plaines découvraient de nouveaux sorghos, des types *Short Kora*, vraisemblablement diffusés à partir de l'ouest, du plateau Bauchi. Ces sorghos des lithosols, particulièrement bien adaptés, véritables écotypes, permirent des densités étonnamment élevées sur les massifs de la chaîne des Mandara comme sur les massifs-îles. La culture de ces sorghos se pratique entre les blocs de rochers, sur des terrasses minuscules, parfois sur de véritables lopins de terre rapportée. Aussi ces blocs de rochers, secs et gris pendant la saison sèche, apparaissent-ils comme d'immenses champs de sorghos verdoyants durant la saison des pluies.

Les informateurs disent leur attirance pour ces massifs où le mil produit mieux, ce qui rejoint les assertions recueillies par J. BOUTRAIS (1973 : 114). Lorsqu'on parcourt ces massifs, il s'en dégage une impression de grande humanisation

¹Actuellement encore on voit localement des femmes aller chercher de l'eau en partant du piémont. Nous avons pu l'observer dans certains massifs, notamment Mada. L'argument tendant à faire descendre les montagnards à cause du manque d'eau ne saurait être généralisé.

²Comme cela est encore généralisé chez les Breme.

passée et d'une colonisation parfois intégrale¹. Actuellement, ils sont vides, à l'exception de certains quartiers de Molkwo. Après une première pression administrative (en 1936/37), c'est en 1963 que la population fut contrainte de descendre de manière autoritaire.

Comme sur la chaîne des Mandara, il apparaît que ces peuplements commencèrent par les crêtes et les sommets, ce que signalent d'autres auteurs, comme J.F. VINCENT pour les Mofu (1973:284)². Les massifs ressemblent parfois à d'immenses cimetières car les voies d'accès - toujours aménagées - des piémonts au sommet, se font par de véritables escaliers de tombes (Dugur). Sur certains massifs, ces tombes tournent à l'obsession³. La sépulture dans les blocs de rochers qui permet d'économiser une terre rare renforce

¹On relève même des traces d'occupation ancienne de peuplement avec la présence d'objets lithiques sur éclats de roche verte de Mogazang (sommet de Mawasl par exemple).

²"... un fait paraît établi, c'est que les autochtones, tout comme les premiers arrivants dans un massif vide, étaient installés au sommet des massifs... tandis que les immigrants, eux, étaient en zone de piémont, avant de se décider à escalader petit à petit les montagnes, jusqu'à leur habitat actuel."

³Sur la tombe, un élément circulaire est construit en plaques de pierre, avec parfois de petites terrasses concentriques. Une jarre à eau est cassée sur la tombe des femmes, une poterie à bière ou à sauce sur celle des hommes, ainsi qu'un manche (*zugoy*) de houe à fer épais (*dlamba*) qui sert à creuser le roc. Creuser le rocher est long et il faut du petit bétail pour payer les fossoyeurs (1 chèvre par journée ; pour ceux qui sont placés assis et non couchés, cinq à sept jours sont nécessaires).

l'identité que les gens entretiennent avec leur massif et qui fait réellement d'eux, selon leur propre expression, des "gens du rocher". Les ruines près des sommets, sur les différents ressauts, et les petites vallées intérieures sont très nombreuses : enclos de pierres à l'arrière des *ay*, cases surcreusées pour le bétail, koral, meules... En 1936, au cours d'un rapport de tournée effectuée dans les régions kirdi du nord-ouest de la subdivision de Maroua, l'administrateur FOURNEAU décrit ainsi ces petits massifs :

Le passage est d'un âpre pittoresque. De la plaine, on aperçoit les cases fortifiées, nichées parfois très haut dans la montagne sur des escarpements. Aucun village n'est facilement accessible. Les promesses plusieurs fois renouvelées par les indigènes de s'installer dans les vallées sont demeurées à l'état de velléités et le mouvement de descente collective en plaine n'est encore qu'à peine ébauché. Les Mofou, depuis plusieurs générations, vivent retranchés au sommet de leurs rochers.

La végétation est très peu "naturelle". Ici encore, elle est la conséquence d'une sélection passée qui a été peut-être plus poussée qu'ailleurs avec la propriété éminente de certaines essences par les chefs de massif, des groupes de fondeurs. Les arbres de famine ou à brèdes, comme certains *Ficus spp.*, dont *ruembesl* (*Ficus abutifolia*), *mindek* (*Ficus dicranostyla*), *mewet* (*Ficus wallis choudae*), sont abondants, tout comme les essences susceptibles de fournir un bon charbon de bois pour la réduction et la forge : *seshem* (*Terminalia Brownii*), *ewer* (*Diospiros mespiliformis*), qui auraient même été semés à cette fin.

Dans ces massifs, le tamarinier est présent, mais on remarque le peu de caïlcédrat. L'huile vestimentaire qu'il fournissait était ici remplacée par la graisse animale. On note également la rareté d'*Acacia albida* et de *Ziziphus mauritiana*, à la différence des massifs de la chaîne. *Commiphora africana* (*dedek*) est abondant. Il permettait de bouturer rapidement des limes de piémont pouvant entourer partiellement les massifs.

Ces systèmes existaient bien avant la conquête peule, sans doute ont-ils été généralisés et confortés avec les attaques du Wandala qui disposait de bases d'opérations au pied même de certains massifs, comme à Uduvu, derrière le massif de Mogudi. Le plus souvent ils sont constitués d'une première enceinte de *dedek*, bouturés en tétraèdres ; d'une deuxième d'*Euphorbia unispina* bouturées serrées (variété candélabre dite *mambalam* par opposition à *mongu*) ; et enfin d'une ultime ligne à l'avant, formée d'*Acacia ataxacantha* (*iriya*) semés, reposant sur une ligne de *dedek* placés en supports. Des ruines de ce système se retrouvent autour de Jebbe, Mogudi, Bilgim. Il en existait jadis à Makabay et même à Marva. Sur les massifs mofu, à la différence des collines giziga, les défenses étaient présentes, mais de façon plus localisée et moins complète, à Dugur, Cere et Mekeru. Les zones très boisées, de piémonts, étaient prises en compte dans le système défensif d'ensemble. Lorsque le Major DENHAM (1926) accompagne l'armée du Bornou qui va fondre sur Mesfeya (Maroua) en avril 1923, il trouve sous le massif de Durgur une épaisse forêt !

Changement de l'agrosystème

Le point le plus important sera le passage d'une agriculture de type extensif à base de sorghos rouges à l'adoption des *cerge* (*Short kora*) cultivés année après année sur les terrasses. Les Murgur disent avoir abandonné leurs sorghos rouges (*majejel*) pour prendre ceux du massif et avoir échangé les semences contre celles de *waygoore*. Quant aux fameuses courges qui renvoient aux mythes, elles sont, bien sûr, présentes sur les massifs, mais sans excès, et pas plus du côté murgur. Il en existe sur les massifs-îles trois variétés, mais *waygoore* passe pour la plus ancienne. On met à sécher sa chair, mélangée à de la pâte d'arachide ou à des haricots. Elle permet, lors des travaux sur les champs, de passer la journée sans consommer de boule. Chez les Murgur, cette cucurbitacée intervient lors d'épidémies, le chef la répartissant entre les différents quartiers (Mawasl). Toutefois, les voisins des Murgur, avertis de leur rapport avec les *waygoore*, disent que si un Murgur vole une de ces courges, il meurt. Pour d'autres, si on dérobe une courge à un Murgur, c'est la mort assurée.

Les Murgur sont diserts sur les poneys qu'ils élevaient en plaine. Ils font partie de ces peuples cavaliers venus du Logone, où la monture était très valorisée. Ils se sont vus contraints à enterrer leurs chevaux, comme cela est explicite dans les mythes à Dugur et à Mboku, qui ne sont pas Murgur. Ils abandonneront leur genre de vie basé sur la rapine et la chasse, et maintenant, disent-ils, "nous sommes devenus Mofu et nous mangeons le cheval." Seul le chef de massif en gardera un ou

deux comme insignes de la chefferie. Les écuries et un chemin du cheval (civet pilis) sont encore signalés sur le massif de Mekerî. Les derniers chefs à être enterrés avec les *abalang* (éperons)¹ furent Endewe et Kapla qui "ferment l'ancien ordre des choses". L'animal valorisé est devenu le taureau, le boeuf du *maray*². Les Murgur entrent dans les cycles du *maray* qui rythme la vie socio-religieuse des massifs.

Changement dans la culture matérielle

En même temps qu'ils laissent le poney, ils ne prendront pas leurs armes de jet *mufko* qu'ils troqueront pour la serpette de taille mofu (*deng deng*) et pour l'arc des montagnards, leur bouclier de phragmite pour celui de peau. Les Murgur délaissent leurs architectures de secco qu'ils avaient en commun avec les Markaba - cela est même mentionné dans les mythes - pour les *ay* de pierres et les cuisines de terre de la montagne. Ils changent, enfin, de langue et entrent dans un

¹Eperon de métal généralement ouvragé, différent du *dabuk*, qui est le *tokomaje* peul, simple éperon de fer maintenu à la cheville par une lanière de cuir.

²A Mekerî, la migration des clans de la chefferie, les *mandzah*, s'opère sur le mode non de la simple poursuite d'un taureau, mais d'un combat de taureaux, de Makabay à Durum, et de Durum à Mekerî. Déjà signalé par J. F. VINCENT, 1982 : à Durum, les taureaux de deux frères se battent. Le taureau de l'aîné fait tomber et blesse celui du cadet. Le cadet fixe alors aux cornes de son taureau des lames de couteau et, au cours de la rencontre suivante, son taureau blesse à mort celui de son frère. L'aîné rameute alors le massif contre son frère qui en est chassé. Le cadet, Kapre, suit son taureau, qui le conduit au sommet du massif de Mekerî.

encadrement politique différent, soumis à un chef de massif, dépositaire des pierres de pluie.

Les changements dans les arts du feu

Les massifs-îles de la région de Maroua, exception faite pour le massif de Mogazang composé de roches volcano-sédimentaires, sont de véritables amas de blocs granitiques macrogrenus très micassés. Ces blocs subissent une altération pelliculaire, celle du mica libérant l'oxyde de fer. Ces granites friables, appelés *jama*, et la présence de nombreux filons ferriques *kurgen* livrent des éléments pulvérulents, emportés par les fortes pluies, le *mbizew* qui se dépose dans le chevelu des ruisseaux qui sortent des massifs. Le *mbizew* se compose d'une forte concentration, toujours plus de 90%, de magnétite, hématite et maghémite (*cf.* annexes). Ces massifs sont donc des réserves de fer sans cesse renouvelées. Après chaque gros orage, "les femmes suivent le chemin de l'eau" et tamisent le *mbizew* avec des vanneries pour le stocker dans des canaris spéciaux (*singley*). On le conserve en vue d'une année de sécheresse. Les "femmes cherchent le *mbizew* pour s'enrichir", car elles monnaient aux hommes leurs collectes. Les poteries de *mbizew* sont placées dans des caches sous les rochers. Le mari, en revanche, se charge de produire le charbon de bois avec *Diospiros sp.* pour pouvoir disposer ainsi d'au moins une part dans une réduction.

Les Murgur s'expriment par une série de récits relativement indigents, les situant par rapport à la forge. Il existe un mythe de l'apport du fer qui coïncide avec celui de la naissance des

Murgur. Il a été recueilli à Mawasl auprès d'Apeshe Tazahay :

Au bord d'une mare, il y avait une femme appelée Gurvum. Elle était mariée et puisait de l'eau. Un homme, Mudaga, la surprit et voulut abuser d'elle. Une lutte s'engagea et Gurvum réussit à jeter son agresseur dans la mare. L'homme savait nager, il traversa la mare et disparut. La femme retourna chez ses parents et se trouva enceinte. Mudaga fit dire que l'enfant était de lui. Lorsque la femme accoucha, ce furent des jumeaux. Le garçon, que l'on appela Masay, avait dans ses mains le mil, tous les instruments de la forge et aussi le minerai *mbizew* ; la fille, Alwa, tenait les productions que les femmes cultivent : pois de terre et niebe. La femme avait accouché en brousse, sous un buisson de *koraje*. A la vue de ce que tenaient les jumeaux, elle fut effrayée et s'enfuit. Sa mère partit à la recherche des enfants. Les ayant retrouvés, elle s'écria en les voyant : "Mudaga Gurvum, vous êtes mon sang !". Elle mit de côté les outils de la forge et éleva les jumeaux. Masay et Alwa grandirent. Un jour, Masay déroba les outils cachés chez la vieille femme et il construisit un bas-fourneau. Les gens dirent : "l'enfant construit une petite case..." Puis ils virent sortir le feu et le fer. Ils s'étonnèrent en ces termes : "Nous nous sommes mépris, ce ne sont pas des individus à négliger.". La fille et le garçon s'unirent et donnèrent les Murgur.

Ce récit donne une explication à deux éléments du nom de louange des Murgur, qui seraient ceux du couple d'ancêtres originels. Une fois de plus, on mesure la difficulté d'interprétation de récits formulés il y a fort longtemps et qui ont été tour à tour démembrés et recomposés par des fractions de lignage séparées géographiquement. La présence de l'eau est toujours attestée, mais le corps jeté dans la mare, qui est une figure de mythe imposée dans le discours

murgur et markaba, change sans cesse. Quant aux jumeaux primordiaux, les Murgur y font encore référence en sacrifiant pour eux, en installant chaque nouvelle forge. Les Murgur n'ont gardé de leurs interdits alimentaires en plaine que le *golgovon* (crocodile en mofu mekeri). Non seulement ils ne le consomment pas, mais ils cherchent à se procurer la tête qu'ils accrochent à l'intérieur du faite du toit de la forge. Elle la protège ainsi de tous les maléfices.

Kalpa reste un personnage ambigu, tantôt celui qui "ferme" le passé de la plaine des Murgur, tantôt le nouveau héros civilisateur des Murgur montagnards. Mais ce rôle est le plus souvent dévolu à Zwegel. Au sortir du ventre de sa mère, Zwegel a dans sa main le *cerge*, le haricot (culture éminemment montagnarde), le marteau et l'enclume : la mutation est accomplie. Dans un autre récit, la femme de Zwegel (non le Zwegel, fils de Kalpa, mais le grand ancêtre des Murgur, ici l'homonymie sent le subterfuge) mit au monde un enfant qui tenait dans sa main fermée du *mbizew*. L'enfant ne s'est jamais dressé et n'a jamais cherché à marcher, mais c'est lui qui apprit le travail de la forge à son entourage. Ces techniques auraient été acquises bien à l'est du pays muzuk (mais alors toujours du fer pulvérent ?).

Une autre tradition signale "qu'à Muzuk, les gens ne possédaient pas de houes de fer, mais en poterie. Un enfant dit : "Laissez ces tessons, coupez du bois, versez de la terre et mettez-y le feu, retirez le charbon, faites une grande jarre en pétrissant de la terre avec des *gaddal* (fflde : *Cissus*) et des bulbes (*Crynum natans*), déposez le

charbon à l'intérieur, avec du minerai, du charbon, encore du minerai... Mettez le feu, activez les soufflets, le feu sortira et après vous casserez la poterie qui aura accouché du fer." Cette technique n'est plus aujourd'hui celle des Murgur, qui réduisent le fer à la façon des montagnards (*cf.* annexes). La technique sommairement exposée est celle qui avait cours sur les bords des *yayre* et dans la région de Bogo (*cf.* annexes). On retrouve leurs traces sur les buttes et ce ne sont pas des fours de type polynésien, mais des restes de cavités qui, sous ces bas fourneaux portatifs, permettaient de recueillir la loupe de fer. En arrivant dans ces massifs, les Murgur ont changé leurs techniques de réduction, essentiellement de type de soufflerie, adoptant celle de la tuyère plongeante unique. En plaine, le minerai était différent, extrait des *yayre* ou des berges de fleuves. L'individualisation du fer peut être poussée jusqu'au gravillonnement, mais les pisolites gardent toujours de petites dimensions. On prospectait le minerai en pirogue, tout comme cela se faisait au Bagirmi (*cf.* V. PAQUES, 1977), lors de la montée des eaux, où un bouillonnement dû à la présence de nodules calcaires, et surtout un voile huileux irisé, apparaissaient, marquant la présence de bactéries fixatrices du fer et par là l'existence de minerai. Le site reconnu, on plantait une perche et, lors du retrait des eaux, on extrayait le minerai (*cf.* annexes). Les Murgur, à Muzuk ou à Balda, ne pouvaient disposer à cette époque du minerai de Pala, un grès ferrugineux (*cf.* annexes), comme cela sera le cas après la conquête peule. Quant au *mbizew* des massifs-îles,

il ne s'est jamais exporté très loin. Leurs techniques furent néanmoins celles maintenues par les forgerons de Bogo et ceux du pays zumaya (cf. annexes).

Le mythe civilisateur de l'apport du fer sur les massifs mandara est manifestement un "faux". Il est toutefois la répétition de récits qui sonnèrent plus juste à une période reculée dans les pays du Logone. Les paléo-Murgur ont pu, en effet, rencontrer là des populations qui, sans ignorer le fer, pouvaient se passer de lui grâce à une économie de pêcheurs (nasse, enceintes et paniers de capture, filets). L'indigence en objets de fer a pu paraître criante à des groupes suréquipés. Quelques indices pourraient le laisser penser. La naissance de la rivalité des deux principales cités de la berge droite du Logone dans cette zone, Muskun et Malla, débuta par une rixe entre jeunes gens avec des sagaies de bois lestées de poids de terre cuite, armes de jet de base dans ces régions du Logone. Les "Bahiga", plus au sud, toujours riverains du Logone, disent avoir possédé jadis une houe de bois alourdie de terre cuite sur la partie travaillante. Néanmoins on entend les mêmes assertions en montagne, à Mekeru, avec la houe de terre cuite dite *kehed*, dans les massifs mofu de Duvangar et de Wazang. Les activités du fer sont tellement associées aux Murgur que tous les massifs sauf Molkwo, accréditent la thèse de l'apport du fer. Sans doute ont-ils démontré plus de "professionnalisme" et donné une autre dimension à l'exploitation du fer. Il est donc plus exact de voir dans l'arrivée des Murgur sur les massifs non une vulgarisation des techniques du

fer, mais simplement une multiplication des points de réduction. Ils ont renforcé le gros centre de réduction que fut le massif de Molkwo qui, déjà sans doute, "exportait" sa production vers le Bornou-Wandala. Cela ne correspondit pas, non plus, à une plus grande liberté de fondre. Le bas-fourneau est un héritage. Les chefs de fractions de lignage ont seuls le droit de posséder des grands *gilde*¹. Il fallut assouplir un peu le monopole, pour faire face à une demande accrue, tous pourtant restent soumis à des maîtres de réduction.

Chez les Murgur, il n'y eut jamais de chef forgeron, parallèlement au chef de massif ou de quartier. Il existait toutefois des maîtres de forge pris parmi les familles prééminentes représentées par les aînés de lignage ou plutôt de sous-lignage. C'était, comme Kosorom de Mekeru (établi ensuite à Domayo Motorsolo), des personnes morales que l'on consulte et qui entretiennent l'éthique de la forge et aussi la conscience d'être Murgur. Quelques années après la création de la route Maroua-Meri, les Murgur cessèrent de réduire le fer, les dernières réductions se firent dans les années quarante. L'abandon de cette activité affecta sans doute les relations inter-Murgur même si c'étaient les mêmes groupes qui réduisaient le fer et le travaillaient. Une réduction appelait à un plus grand brassage des équipes que les forges qui demeurent plus familiales, ce ne sont plus les mêmes propos échangés, ni les

¹Murgur et Mawsal (*gilde*), Molkwo (*gilde*), Giziga (*gildi*), Mafa (*g'lda*), Glavda (*glda*), Bana Sili (*gelza*), Mofu Zidim (*kwat*), Mofu Gudur (*kokotaw muyang Dvat*), Plata (*ktza*)

mêmes chants entonnés. De nos jours, en plaine, les forges murgur changent. Leur équipement est mixte, à la fois des types montagne et plaine. Ils ont emprunté les longs soufflets à outre sirata et abandonné les coques de poterie, ainsi que les soufflets courts et la tuyère plongeante, réplique de l'appareillage à réduire le fer. Ils ont adopté l'enclume de type bigorne plantée sur un billot de bois mis en terre. Le marteau de fer est depuis longtemps généralisé et les marteaux de type européen font de plus en plus souvent leur apparition. La pince, le plus ancien instrument de fer entré dans la forge - et l'unique en montagne - demeure inchangée¹.

¹Une rapide comparaison lexicale pour les termes signifiant "pince" permettrait d'émettre une hypothèse de diffusion d'objets, de techniques, en accord avec le mouvement de peuplement, à partir du nord du Bagirmi, notamment à partir du mot arabe *magas* "ciseaux".

	pince	marteau de fer
Gude	margisa	givra
Mawasl	magatz	dval
Mboku	magatz	
Gudur	magac	duval
Mafa	magats	nduval
Mundang (Lara)	mangase	
Gidar (Lam)	mâgàs	nduval
Daba (Kola et Popologozom)	magac	nduvul
Hina	malgam	
Jimi (B. Wango)	marngisén	njivərən
Teleki	angisin	ndivále
Kapsiki (Mogode)	məkə	ndèvəlɛ́
Bana (Gili)	mékəsé	ndèvəlié
Barma	magas	
Fali Peske Bori		ndūji
Gbata (Malape)		ndèvərɛ́

2.2. *Les Murgur sur les massifs*

2.2.1. *Les Murgur à Mekeri, Mawasl et Cere*

Dans la presque totalité des traditions, Mekeri est présenté comme le centre de convergence des mouvements murgur, tant ceux venus directement du pays muzuk que ceux passés par Marva. Il est également perçu comme lieu d'éclatement des Murgur et leur base de départ sur les montagnes. Les Murgur ont pu toutefois toucher les différents massifs en ordre dispersé, à Dogba et Molkwo, sans passer par Mekeri, qui reste néanmoins la référence, le lieu de leur plus grande concentration et berceau de leurs lignages les plus prestigieux. Cette migration à Mekeri fut massive, J. F. VINCENT (1981:286) le signale :

Le cinquième et dernier clan, le clan Madagatenden vient de l'est aussi, mais des plaines de Muzok, bien à l'est de Balda (?), de ce que les Mofu appellent le pays "Molgwor" et qui est le pays musgum. Cette fois, au lieu d'avoir pour origine un seul homme, ce clan remonte à une importante migration.

J. F. VINCENT présente ici les Murgur sous leur nom de louange Mudaga Tendeng. Pour certains informateurs, Mudaga serait le lieu de départ du Bagirmi. Peut-on y voir l'appellation du Medogo, au nord du Bagirmi ? Rien ne permet de le confirmer. A Burkumanji, un groupe appelé Medogo fait lui référence explicite à cette région par le biais d'une tradition orale remarquablement conservée et structurée. Cette fraction du peuplement muzuk n'est pas forgeronne. Tendeng serait une onomatopée faisant référence à leur

travail de forgerons, ce qui est suspect et nous serions tenté ici aussi d'y voir un lieu de référence au Bagirmi. Le nom de louange complet tel qu'on l'énonce à Maswal est : Kapla, Endewe (noms des ancêtres de référence), suivis de Mudaga, Gurvum, Tendeng. Les trois derniers termes sont-ils des noms de lieu ou d'ancêtre (allant vers le plus ancien) ou les deux à la fois ? Ne sont-ils pas chargés d'autres significations ? Nous avons vu que Gurvum était une mare (dans le mythe markaba-murgur), une femme (dans celui de l'apport du fer). Selon certains Murgur, Gurvum serait également une onomatopée, c'est le bruit qui accompagne la chute d'un corps lourd dans l'eau, rappelant explicitement la rencontre Markaba-Murgur. Le nom de louange est aussi un cri de ralliement. Il est également prononcé par un Murgur en difficulté, quand il trébuche.

Bien décidés à établir un pouvoir sur les piémonts en aménageant leur camp retranché de Ndewe, ils durent toutefois renoncer par suite des attaques concertées des Bi Marva et de leur suzerain le Wandala. Ils tentèrent alors leur chance sur le massif de Meker... après ou avant leur dispersion ? Avant, disent les traditions (cf. Djarnay Dumbule de Mokyö), mais rien n'est moins sûr car ce pourrait être le reliquat des Murgur qui tentèrent de monter à Meker.

Pour Armabaki Bi Banka, de Dogba :

Les Murgur montèrent sur le massif de Meker (une autre version dit qu'ils investirent à la fois Meker et Cere). Une vieille femme de Meker fit campagne contre eux. "Ces Murgur se multiplient et vont vous ravir la chefferie". Les Meker se concertèrent et prirent les devants. Ils répandirent les *tuppe* (fflde :

Tribulus terrestris), graines aux épines acérées très dures, enduites de poison (*Strophantus sarmentosus*¹, le latex d'euphorbe servant d'excipient) devant la porte de chaque habitation murgur. Le matin, les Murgur les foulent, les adultes en réchappèrent, mais pas les jeunes enfants à la plante des pieds trop tendre. Ils moururent massivement. Les Murgur voyant leurs enfants périr ainsi, se dispersèrent sur d'autres massifs.

Déjà leur fuite en plaine, certains Murgur l'expliquent par la chasse que leur faisait le Wandala et leur extermination par l'épandage sur les chemins de *tuppe* empoisonnés par les "frères" qui voulaient leur place. De fait, les *tuppe* empoisonnées au *Strophantus*, en dehors d'une réalité polyorcétique des massifs-îles puisqu'ils étaient disposés au début de la saison sèche en avant des lignes de défense², demeurent une figure de mythe. Nous retrouvons également ce même procédé sur le massif voisin de Dugur pour chasser les Gilbada, peuple cavalier établi en piémont et prétendant - comme les Murgur - à la chefferie du massif ou à sa subordination.

¹*Strophantus* : *daje* (fulfulde), *mwan* (giziga).

²Cette technique était connue des populations de la chaîne, Kapsiki et Mofu.

Dans un rapport de tournée du 14 au 30 novembre 1933 (ANY. APA II832/H), le capitaine VALLIN enquête sur les événements du massif mofu de Meri où des Fulbe venus s'installer au pied du massif ont été assassinés. Des émissaires envoyés à Meri rapportent que "la guerre était certaine, que les gens de Meri faisaient bloc, tuaient leurs boeufs depuis plusieurs jours pour que les guerriers soient forts, et avaient semé des épines empoisonnées sur tous les sentiers..."

Une autre version a cours dans l'entourage de chef Moskote Bi Gablen, de Mekeri :

Les Murgur montèrent auprès des Mekeri avec leur forge. Ils s'installèrent à Imsga, le quartier du chef. Ils offrirent une houe tout en fer au chef, mais refusèrent d'en donner aux notables. Les Mekeri cultivaient entre les rochers avec des tessons de poterie. Comme les Mekeri mendiaient le fer et que les forgerons murgur étaient près de céder, les femmes murgur s'y opposèrent : "Ne vous laissez pas fléchir, pourquoi livrer vos houes sans contre-partie ?" Les Mekeri dirent alors que les Murgur ne voulaient pas partager leur fer. Ils se rassemblèrent et, plus nombreux que les Murgur, ils les chassèrent à Mawasl. Certains revinrent à Mekeri comme forgerons.

Aujourd'hui, on compte sur le piémont de Mekeri cinq concession murgur et quatre appartiennent à des forgerons.

En dépit de la dispersion des Murgur, le site de Ndewe - qui a été partiellement emporté avec la construction de la route Maroua-Mora - reste le lieu où sont enterrés les Murgur atteignant la notabilité. Ce phénomène se poursuit de nos jours. Encore en 1983, deux vieux Murgur, un de Dogba et un de Hulum, ont été transportés pour être inhumés là. Ces pratiques militent en faveur de la conscience que les Murgur ont encore d'eux-mêmes. Enterrer ses morts sur le lieu de l'installation primordiale pour des groupes ayant migré se retrouve aussi dans la région et nous l'avons signalé pour Kakata. Les Jebbe, issus de la migration de Jagara, venus du Logone via Mijivin (en particulier le clan Lungum) construisirent une fédération englobant Bilgim, Cakijebbe, Mamigu, Kakata et Hulum. Ils se firent enterrer dans un

gouffre du massif, à Vigi Gambla ("trou sans fond"). C'est la mutation ethnique d'une des colonies de Jebbe qui ferma l'accès au tombeau commun. Un jour que des gens de Cakijebbe apportèrent un cadavre en décomposition déjà avancée, le gouffre le refusa et se ferma. Une autre version, celle de Cakijebbe le confirme :

Avant nous portions nos morts à Jebbe. Un jour, on mit un mort cousu dans une peau de taureau. Les Jebbe demandèrent : "Pourquoi apportez-vous un mort avec des cornes sur la tête ? Vous êtes devenus Mofu, restez chez vous." Les gens de Cakijebbe n'enterrèrent plus jamais leurs morts là, mais ils le firent sur leur massif, qu'ils partagent avec les Dugur.

Les Jebbe, comme les Giziga, ensevelissent rapidement leurs morts, à la différence des Mofu qui les gardent trois jours et plus. Les Cakijebbe avouent ainsi leur appartenance au groupe mofu et expriment la cessation de leur lien de parenté et aussi de dépendance avec Jebbe.

On peut observer ailleurs, comme à Gudur, des phénomènes analogues. Un chef de Macab, massif apparenté et dépendant de Gudur, mourut durant la saison des pluies. On le transporta à Gudur pour l'inhumer dans le cimetière des chefs à Wud Way (ventre-maison). Le mayo Wayam Le qui passe à Gudur, brusquement en crue, emporta le forgeron et le cadavre du chef juché sur ses épaules. Les corps n'ont pas pu être retrouvés car c'était la guerre et on ne pouvait pas descendre le mayo. Depuis, ils enterrent leurs chefs à Macab. Ce fut la même chose pour le chef de Ndevele, massif qui entretenait les mêmes rapports avec Gudur. Les convois funèbres, de gens en armes certes,

mais ivres, étaient trop exposés. Ici, c'est moins le lien de parenté qui est coupé qu'une certaine indépendance prise par rapport à Gudur.

Ces comparaisons permettent de souligner à nouveau le rôle de la forge comme facteur de pérennisation d'une communauté, même éclatée sur plusieurs massifs.

Les Murgur qui échouèrent à Mekerî réussirent à se maintenir sur le massif attenant à Mawasl avec de moindres ambitions. Un groupe murgur, chassé de Mekerî¹, s'installa à Longo, au pied du massif de Mawasl. En longeant le massif, la rencontre eut lieu avec les Mawasl et ils durent alors débattre de leur antériorité respective et, comme dans tous les massifs de la région, ils comparèrent le vieillissement des chaumes du toit. Les Mawasl ayant plus de goudron sur la face interne des toits, ils dirent : "Nous étions là avant vous." A quoi les Murgur répliquèrent : "Cette preuve n'en est pas une, nos femmes ne préparent pas les aliments dans une case, mais à l'air libre"; et de poursuivre : "Nous sommes des gens de plaine et nous ne sommes pas habitués aux rochers, nous resterons avec nos chevaux sur les premières pentes, mais nous irons faire le jugement chez vous."

Les Murgur tuèrent une panthère. Ils remirent la peau au chef de Mawasl et non à celui de Mekerî, qui en prit ombrage et la réclama. Mawasl refusa, la guerre éclata. Mekerî chassa les

¹Certains disent de Mboku, car ils furent rejoints ultérieurement par des Murgur fuyant le massif de Mboku.

Mawasl, ces derniers réclamèrent l'aide des Murgur, qui la monnayèrent contre une portion de massif. Les Murgur conservaient des velléités d'indépendance. Toutefois, pris entre deux gros massifs, Dugur à l'ouest et Mekeru au nord, ils jugèrent plus prudent de trouver un compromis et de s'allier aux Mawasl. Les Mawasl disposaient des pierres de pluie et les Murgur redoutaient la sécheresse pour leurs récoltes de mil et la production de minerai de fer.

Dans cette région des monts Mandara, on ne peut pas être chef de massif sans disposer des pierres de pluie. Les lignages mawasl disposaient déjà de la maîtrise de la pluie sur le massif de Meri, mais la "femme du maître de la pluie mit au monde un enfant très noir et muet. La pluie cessa et la sécheresse qui dura deux années consécutives fut terrible. Les cadets chassèrent leur aîné et son enfant anormal, donc inapte à la chefferie. Les cadets sont restés à Meri et l'aîné, c'est Mawasl. Sur le sommet de Mawasl, ils enterrent l'enfant vivant au lieu-dit "Manderdam"; la pluie revint alors. Le massif était vide et il y avait de l'eau."

On effectua alors le partage du massif. Les Murgur prirent possession de la partie occidentale, jusqu'à l'ensellement de Wulgay, occupant trois quartiers : Longo, Gorpalo (fondé par une famille murgur notable à Marva) qui deviendra en plaine Gudodo, et Dal Zogoy. A côté, les Mawasl peuplaient les quartiers de Wulgay, Kulokesh,

Kindele et Slagama, le quartier du chef¹. De fait, il s'agissait plus d'une alliance que d'une subordination aux Mawasl. Ils se réservent tout l'appareil de production du fer avec sept à huit *gilde* et s'en servent à leur guise. Les Mawasl sont maîtres du domaine religieux et des rites agraires dans la logique du plus ancien habitant ayant contracté la plus ancienne alliance avec les rochers du massif. La communauté murgur de Mawasl (38 concessions et 5 chefs de forge) reste une des plus soudées, en dépit d'une diaspora vers Bilgim, Maroua et même la plaine du Diamaré. Gardienne du tombeau d'Endewe, elle a plus que d'autres fractions conscience de l'identité murgur. Elle entretient des relations d'entraide suivies non seulement avec les Murgur de Mekerî, Bilgim, Hulum, Mboku, mais aussi avec ceux de Molkwo.

Les Murgur sont des montagnards qui s'incluent maintenant dans le groupe mofu Nord. Ils suivent le même ensemble de fêtes, dont la clef de voûte est le *maray* appelée *mbulum tla*. Ils appartiennent à un cycle triennal qui commence par Mekerî, Tligama, Wulgay, puis Mawasl, Longo et enfin Gudodo, pour finir à Cere. Durgur, le massif voisin, est dans un autre cycle, celui de Duvangar, où le *maray* a lieu tous les quatre ans.

L'ordre de transmission du *maray* sanctionne le plus généralement l'ordre d'arrivée des groupes sur les massifs, encore que celui qui "crie" le

¹Sur ces massifs-îles, le quartier du chef reprend parfois le titre du premier notable du Wandala : "sla gama" ou celui de "gidpolo" ou "galpata" qui est un rappel d'un notable ou d'une classe de notables du Wandala (les "galipaha"). On les trouve à Mawasl, Molkwo et Muyang.

premier le *maray*, le chef de massif, peut en avoir usurpé le droit. Le *maray* demeure, avant tout, une manifestation de prééminence politique. Les rapports entre "gens du chef" et forgerons murgur sont relativement codifiés et distants. Ces derniers actionnaient le bas-fourneau du chef et refaisaient sa toiture. Ils aidaient à creuser sa tombe et donnaient les grands fers de houe qui "tiennent le cadavre du chef". En revanche, peu d'interventions lors de la nomination, si ce n'est le vol rituel en brousse d'une chèvre que l'on offre au chef. Les échanges matrimoniaux font l'objet de plus d'attention et les écarts sont sanctionnés. Les Murgur gardent la liberté de donner et de prendre des femmes comme ils le veulent, y compris avec la chefferie. Néanmoins, celui qui prend une femme murgur doit se plier à une cérémonie particulière et lui donner, à son entrée dans la concession, du sorgho rouge (sorgho des ancêtres), ayant été stocké dans le grenier. Si un Mawasl "vole" la femme d'un Murgur, le chef oblige le Mawasl non seulement à la restituer, mais aussi à payer l'équivalent d'une dot. On s'applique ainsi à limiter les risques de tensions qui mettraient en péril l'équilibre du massif.

Une inconnue demeure concernant le tribut prélevé par Marva pour le Wandala, puis par les Fulbe, et qui était en grande partie en fer, sous forme de boules (*ara*) ou de fers de houe inachevés, avec la douille encore aplatie donc plus facile à transporter, appelés *baram*¹. Les Murgur

¹Pour J. F. VINCENT (1982:293) : "... à Mikiri et Dugur, massifs isolés, beaucoup plus exposés en raison de leur

affirment que cette production était faite sur le *gilde* du chef par les hommes du massif, eux-mêmes supervisant le fonctionnement. Le chef de Mawasl précise qu'il prélevait un pourcentage de la production murgur à cette unique fin. Sur le massif de Mekeru, les Murgur restés sur place furent, en revanche, sous la dépendance étroite du chef du massif. Ils n'en continuaient pas moins à entretenir cinq bas-fourneaux et celui du chef, à Maslay, Bambam, Bisangol, Delempere, Sideme et à Imsga "devant la porte du chef". Toutefois, le chef s'arrogeait le quart de la production.

A Cere, le massif qui fait face à Mawasl, la situation semble avoir été comparable. A l'arrivée des Murgur sur les piémonts des massifs-îles, ces derniers sont occupés ou plutôt, au vu de certains matériaux lithiques et tessons de poterie en place, réoccupés par des groupes venant de la chaîne des Mandara. Les massifs auraient été vides à leur arrivée. Les vagues de peuplement antérieurs en provenance de la plaine ont pu les délaissier, n'occupant que les piémonts pour ensuite pénétrer la chaîne proprement dite des monts Mandara. Dans la même hypothèse, devenus montagnards, ces mêmes groupes ou des groupes amalgamés purent alors, dans des contre-courants plus atomisés, venir vivifier ces chaos blocs avancés en plaine. Grâce à leur nouvelle acculturation et l'adoption de sorghos des lithosols pris dans les

proximité de Maroua (20 km seulement), un certain *modus vivendi* s'était instauré : les deux massifs versaient un impôt annuel en houes de fer au lamido de Maroua - une houe par personne -, ce qui leur évitait, semble-t-il, de subir les razzias."

montagnes, leur colonisation systématique devenait alors possible. Ces éléments de peuplement sont issus des Manzah de Durum pour Mekeri et de Meri pour Mawasl et Cere. A Cere le fondateur appelé Kushtek est présenté comme le frère de Mukolkwata, de Mawasl. Tous deux sont issus de Mekeri, mais celui de Mawasl est parti le premier. Kushtek rejoignit son frère à Mawasl. Ce dernier lui dit : "Avant à Meri, tu n'étais que le cadet et tu m'as chassé, maintenant tu m'as rejoint et tu veux m'arracher la place que j'ai trouvée ! Va en face, à Cere, c'est un massif non seulement plus vaste, mais plus facile à défendre !". Ce que Kushtek fit.

Cere se présente comme un massif très unitaire. Les sept quartiers de montagne auraient été peuplés de gens se revendiquant tous de Meri. Affirmation sans doute suspecte, mais pourtant sans cesse réitérée. Trois quartiers dominant ; celui du chef, Barago, celui du masahay Gasa et celui du maslay, Kolobon. Ils se partagent le pouvoir : le chef est nommé par le maslay et le masahay, le maslay l'est par le masahay et par le chef, et le masahay, enfin, par les deux autres. Les seuls clans étrangers venus les rejoindre seraient les Markaba, dans le quartier du chef, les Murgur installés dans celui du masahay et aussi des transfuges de Mekeri. Les Murgur activaient les *gilde* de Cere car eux-mêmes ne touchaient pas au fer. Seules leurs femmes recueillaient le *mbizew* dans les limites de leur piémont. Deux *gilde* étaient dressés dans les principaux quartiers et encore trois autres à Sla Besge, Mejine et Sisem, soit neuf en tout. Les Murgur ne purent s'imposer

dans ce massif trop homogène et de surcroît fortement inféodé aux Bi Marva. Les massifs de Cere, Mekerî et Mawasl inaugurèrent en 1936-37, à leur corps défendant, les descentes forcées. Leitmotiv de l'administration coloniale, puis nationale, la descente des montagnards sera appliquée à tous les massifs-îles entre Maroua et Mora. Toutefois les Murgur qui continuaient d'enterrer leurs morts en plaine auraient devancé de peu le mouvement à la suite d'une série de décès jugée suspecte.

Dans son rapport de mars 1937, dans les cantons kirdi au nord-ouest de la subdivision de Maroua, l'administrateur CEDILE (cité également par J. BOUTRAIS, 1973:223) mentionne que les "habitants de Mawats ont abandonné leurs demeures de crête, mais il n'y a que quelques mois. S'ils ont cédé aux menaces et se sont laissés entraîner par l'exemple de leurs voisins, ils ne l'ont fait qu'à contre-cœur." Il faudra néanmoins les réitérer dans les années 50 puisque le chef Abusan de Cere et son masahay furent "retenus" à Maroua pour faire pression sur ceux qui étaient remontés et auprès des derniers récalcitrants.

2.2.2. *Les Murgur de Mboku*

Nous confrontons ici quatre récits qui résument l'histoire des Murgur de Mboku. Ils sont explicatifs de leur situation présente. Les deux premiers ont été recueillis auprès de Mejibel Omswa de Ndoloko¹.

Les Murgur sont sortis de Muzuk après une dispute avec leurs frères au sujet d'une courge. Ils partent à Papata et stationnent un temps à l'ouest du massif. La guerre les chasse. Ils se réfugient à Dogba, puis vont s'établir à Mekeru. De là, ils longèrent le massif de Molkwo, qui ne leur convint pas. Ils continuèrent à Gidagalo, mais la montagne était trop petite. Ils arrivèrent enfin à Ndoloko, le versant méridional du massif de Mboku. Celui qui mène la marche est Zwegel, le fils de Kapla, descendant de Mariya. Durant la nuit, ils voient un feu sur la montagne à Wilek. C'étaient les Mishe, population venue de la région de Mora. Ils se rencontrent : "Qui s'est établi le premier ?" On compare l'état du vieillissement du chaume du toit, c'est Mishe le premier. Les Murgur proposent de répartir la montagne et son piémont. Ils partagent également les sacrifices. Mishe tient la chèvre pendant que le Murgur l'égorge. Ils vont ensemble à la chasse. Un jour, en plaine, les chiens entourent d'épais buissons : "Quelle est cette viande ?" Ils trouvent un Mboku caché. Le Murgur dit : "Je l'ai trouvé, je le garde." Les Mboku se multiplièrent et se firent moins dociles à l'égard des Murgur. Les Murgur menaçaient tous leurs voisins. Ils partirent pour deux jours faire la guerre au massif mofu de Duvangar, où ils abattirent tous les caïlcédrats du piémont². A leur retour, ils virent leur

¹ Mejibel est le fils de Omswa, lui-même fils de Zuwok - Pamay - Bi Vrum - Mandzawa - Zwegel - Kapla.

² C'est une atteinte à la richesse du massif et une démonstration de force, car le *Khaya senegalensis* est toujours apprécié, ses graines donnent une huile vestimentaire et la base d'excipient de médicament. Les

montagne en feu, ce sont les Mboku qui ont incendié leurs cases. C'est la guerre, mais les Mboku ne sont pas seuls, ils ont rallié à leur cause d'autres massifs. Les Murgur ne peuvent résister ; seuls les vieux restent, les autres fuient.

Le second récit, toujours par le même informateur, n'a pas été dit dans les mêmes conditions. Le premier a été relaté devant un auditoire composé des seuls Murgur ; le second, à un an d'intervalle, le fut en présence du chef mboku. Cette double version démontre, si besoin était, l'aspect multifacettes des traditions orales, rapportant les mêmes pseudo-événements, mais explicatifs des multiples rapports de cohabitation. Si la première partie jusqu'au partage du massif entre Murgur et Mishe demeure identique, il prend ensuite un tour bien différent :

Les Murgur balayaient l'hématite dans les mayo de la plaine lorsqu'ils rencontrèrent des chasseurs mboku venant de Kaliaw. Les Mboku possédaient l'arc, les Murgur avaient conservé leurs poneys du pays muzuk. Ils décidèrent de s'associer pour des chasses collectives. Les Murgur en rivalité constante avec les Duvangar demandèrent l'aide des Mboku. Ceux-ci, pour leur part, qui se voyaient contraints de quitter Kaliaw sous la pression des Giziga, acceptèrent. Ils se replièrent par Weze et Marvay et vinrent s'établir en contrebas des Murgur, à Midala. Par la suite, les Murgur accentuèrent leur mainmise sur les Mboku, mais au cours d'une guerre contre Duvangar, les Mboku refusèrent de les suivre. Les Murgur partirent seuls. Au retour, ils virent leur propre massif en flammes. Les Mboku les avaient trahis et avaient essayé de les chasser en leur absence, mais les Murgur prennent le dessus et

classes d'âge mofu (Mazgla) mesurent leur force en les abattant et font avec les troncs des "bûchers" pour la chefferie qui servent au décompte du temps.

renvoient les Mboku en plaine. Les Mboku viennent alors les trouver en disant : "Nous voulons avoir une part du pouvoir." Les Murgur se trouvent partagés, certains sont d'accord arguant qu'ils ne pourront tenir plus longtemps sur ces rochers sans alliés ; d'autres refusent : "Nous sommes les premiers, les plus puissants, pourquoi partager ?" Il s'ensuivit une bataille entre Murgur. C'est ainsi que dans l'incapacité de se mettre d'accord, ils se sont dispersés. Certains retournèrent à Mawasl et même à Marva, chez les Giziga.

Les deux autres récits qui vont suivre ont été recueillis chez les Murgur de Mawasl, auprès d'Apeshe Tazahay, chef du quartier de Gudodo, et à Bilgim :

Venus de Muzuk, les Murgur se sont dispersés à Ndewe au pied du massif de Mekeru. Une partie monta sur le massif de Mboku où ils devinrent chefs. Un orphelin Mboku vint prendre femme chez eux et y resta. Son fils, un jour, alla chez sa grand-mère maternelle pour y chercher du feu et la trouva en train de préparer de la courge. Il revint avec la courge posée sur le *bugulum* (large plat de bois avec poignée) et de la braise. Son père goûta la courge et la trouva agréablement sucrée. Il alla voir sa belle-mère pour lui en demander. Elle lui remit une courge fraîche et lui dit : "Tu la fais cuire dans l'eau, tu la piques avec une graminée, ainsi tu verras si elle est cuite." De retour, il la met au feu, sans eau, et trouve que c'est amer. Il dit : "Les Murgur nous cachent quelque chose..." Il va rameuter tous les Mboku, ses frères restés en plaine, afin de surprendre les Murgur. Ils vendent tous leurs biens, le petit bétail, pour rallier leurs voisins à leur cause. Le fils, Mboku, prévient la famille de sa mère et tous les jours il prépare des quantités de flèches qu'il remet aux Murgur. Aussi quand les Mboku attaquent, les Murgur peuvent les repousser. Quelque temps après, ils revinrent en force avec des ressortissants d'autres massifs. Les Murgur dirent : Nous avons fait du

bien aux Mboku et ils nous rendent le mal, fuyons à Mawasl.

Les Murgur cultivaient beaucoup de courges (*waygoore*). Un enfant mboku rodait autour d'un groupe de Murgur qui préparaient des cucurbitacées. Ils le font appeler. L'enfant a faim, ils lui donnent un morceau de courge cuite. L'enfant mange la courge tout en regagnant le quartier mboku. Il rejoint sa famille en train de célébrer leur *kuli*. Son père lui dit de se laver les mains et lui demande ce qu'il a mangé. Le père goûte ce que l'enfant a sous les ongles et dit : "C'est bon, ainsi les Murgur ne partagent pas leurs biens avec nous !" Les Mboku rallièrent alors contre les Murgur dix "montagnes" : Madala, Dzendzon, Tozum, Dalbay, Wele, Ketiga Law, Madlan, Menger, Gasa et Dzaram. Ils chassèrent les Murgur qui se dispersèrent à Molkwo, Mekeru, Dogba, Lungo.

Le premier récit confirme la dispersion à partir de Mekeru avec comme meneur d'hommes Zwegel, ce qui est également rapporté par J. MOUCHET (1947) qui fait de "Ziwigel", l'ancêtre des *masay* (chefs religieux) Mulgor, de Ndoloko. C'est donc la branche de la chefferie qui quitte en force Mekeru et cherche un massif à commander, à la différence d'autres fractions murgur qui mettront surtout en avant leurs talents de fondeurs-forgerons. Ils réussiront à Mboku qui sera le seul massif à voir s'implanter une chefferie murgur, encore qu'il ne s'agisse que de la partie méridionale¹ d'un massif de 6 à 7 kilomètres. Ils n'en

¹La partie septentrionale fut investie par des groupes généralement venus du nord. Ceux issus de Grea peupleront les quartiers de Grea, Digalaw et Mayak. Ils avaient fui Grea (massif-île au nord de Mora) avec les pierres de pluies (Os Ivin). Ils s'installèrent en piémont à Bajar où l'on peut voir encore les ruines de leur

disputeront pas moins le leadership des Mofu nord de la région à l'autre puissant massif de Duvangar. A Mboku, les Murgur ont encore essayé d'imposer le même pouvoir forgeron qui fut partout ressenti comme très lourd. Il s'agit d'une lointaine séquelle de l'ancien pouvoir forgeron consacrant le pouvoir d'un groupe sur d'autres, sans autoriser le partage qui conduirait à terme à une fusion des parties contractantes. La propension à se scinder l'emporte sur la naturalisation et l'amalgame, ce qui fait d'eux des groupes toujours minoritaires face à leurs adversaires. Comme dans les *ngulmung* du Logone, les rapports de force priment, avivés par l'exacerbation des différences. Sur les rives du Logone et du Gerlew, Motokoy, Jorok, Tongoyna, ont toujours été accusés de gouverner durement, de brimer les populations soumises.

Les gens venaient de tous les massifs environnants pour se ravitailler en fer et parfois pour apprendre les techniques de forge et rapporter les "médicaments" de la forge. Les Murgur cherchaient à imposer par la forge une sorte de prééminence qui suscita la jalousie des massifs voisins et une réaction de rejet des groupes les plus proches. La forge est entourée de

établissement ainsi que le *jiddere* (grive) de leur chef. Ils possédaient également des chevaux qu'ils enterrèrent là. Grâce à leurs pierres de pluie, ils firent des prodiges et s'imposèrent sur le massif auprès de ceux qui les avaient précédés à Gasa et à Minger. Ces deux groupes sont respectivement originaires de la chaîne mofu et de Dulo, la capitale maya qu'ils ont fui au moment de la conquête wandala.

secrets qu'on ne partage pas ou de façon fragmentaire. La "jalousie" des Mboku et de leurs voisins ne porte pas sur la courge (emblème murgur) qui n'est qu'un prétexte, mais plutôt sur le fer, qui est au cœur du débat. Les Murgur, néanmoins, sont désignés comme initiateurs, globalement ou de certaines techniques du fer, non seulement à Mboku, mais aussi sur cette portion de la chaîne mofu. Di Murgur fut jusqu'au début du siècle un lieu de rassemblement de forgerons de Meri, Gemzek, Bize, Dalba, Mimbeng, Mukzalam, Madlam, Gasa..., qui, après la récolte, venaient sacrifier sur la forge murgur.

Il ne reste plus que seize familles murgur à Mboku, au quartier Di Murgur, et trente-trois si l'on prend en compte celles installées à la périphérie immédiate du massif. Les Murgur ont, après leur élimination politique, conservé le monopole du fer, sans obligation de fondre pour le chef. Ils assuraient encore au début du siècle le fonctionnement de six *gilde*, produisant de trente-cinq à cinquante-cinq coulées par an, donnant chacune trente à quarante unités *rultom* (fer de houe large) ou quatre-vingts petites (*duda*).

Les récits des Murgur de Mboku mettent en lumière, une fois de plus, le rôle des poneys, mais ils situent leur disparition avec l'arrivée de l'arc. Ces récits s'éclairent par beaucoup d'autres, semblables dans la région. L'apparition de l'arc est soulignée avec l'intervention des Mboku. Les traditions du massif de Molkwo les signalent également comme les introducteurs de cette arme. De façon concomittante dans la région - nous l'avons déjà signalé - les groupes cavaliers, en

particulier ceux issus de la migration de Jagara, renoncent à leurs montures. L'enterrement du poney, expression de leur mutation ethnique, devient une figure de mythe à Dugur, Mogudi, Mboku. Pendant plusieurs siècles, les mouvements de peuplement ont suivi une composante nord-est/sud-ouest. Les armes de main sont les lances et les sagaies. Pour les courants plus franchement septentrionaux, elles s'accompagnaient de serpettes (armes de main et de jet). Leurs factures sont très voisines de celles du Kanem. Chez les Mofu (Wazang, Durum...), elles sont conservées sous l'autorité des chefs de massifs et distribuées au moment des *masgla* ou classes d'âge. Avec des migrations empruntant des latitudes plus basses et sur des composantes plus est/ouest, on retrouve des couteaux de jet de facture semblable à celle des couteaux de jet (les plus anciens de la gamme) utilisés encore par les Marba-Musey des plaines du moyen Logone et par un certain nombre de groupes du Tchad méridional. Ces mêmes couteaux de jet décoraient au Bagirmi le faîte des toits des habitations des notables. Actuellement encore, les chefs de fleuve, sur le Chari, le portent au cours de certains *sadaka* et ce en dépit de l'islam.

Les Murgur étaient porteurs de faisceaux de couteaux de jet *halak*¹ appelés *mofko* par les Giziga Bi Marva. Chez les Murgur de Molkwo, par exemple, *halak*, à la découpe proche de celle des couteaux de jet baguirmien ou sara, est désigné comme le plus ancien. Ils possédaient le *mogeleng*

¹La racine *ha* est fort répandue : *hada* en tar barma, *hage* en tupuri, *ha* en mbum et en duru.

(actuellement aux mains du ritualiste murgur) qui se présente comme une arme hybride, entre couteau de jet et serpe montagnarde, mais qui reste une arme de jet. Viennent ensuite les serpes, armes de taille, avec *masla* et *deng deng*. Ces dernières sont communes à un grand nombre de massifs, appellations et formes changeant parfois selon les massifs. Chez les Murgur de Molkwo toujours, les notables disposaient de toute la panoplie. Le fils aîné héritait généralement de *halak* et parfois de *masla*, en même temps que des couteaux du *maray* (*mekec sla*). Le second recevait le *mogeleng* et le troisième le *deng deng*. Pour les Murgur de Mawasl, c'est également le couteau de jet "baguirmien" (*mofko*) désigné comme leur "propriété" qui va en héritage au premier fils. *Masla* appelé ici *deng deng* échoit au deuxième fils alors que *deng deng* (= *motolo* à Mawasl) est destiné au troisième. Plus que l'apanage des groupes forgerons, les couteaux de jet sont associés à ceux qui possédaient le poney. Ces armes emblèmes servent maintenant toute une symbolique et leurs "sorties" illustrent le calendrier des fêtes. On les retrouve avec des découpes remarquables comme regalia chez les Markaba et chez les gens issus de la région de Jagara à Jebbe (appelé ici "Megel") et à Cakijebbe en particulier.

L'irruption de l'arc s'opère à cette latitude en sens inverse de celle des couteaux de jet, c'est-à-dire depuis l'ouest. Son introduction, pourtant tardive, a été suivie d'une diffusion assez rapide. Il semble s'être répandu par les monts Mandara centraux, à la faveur de groupes de Fulbe Bamle,

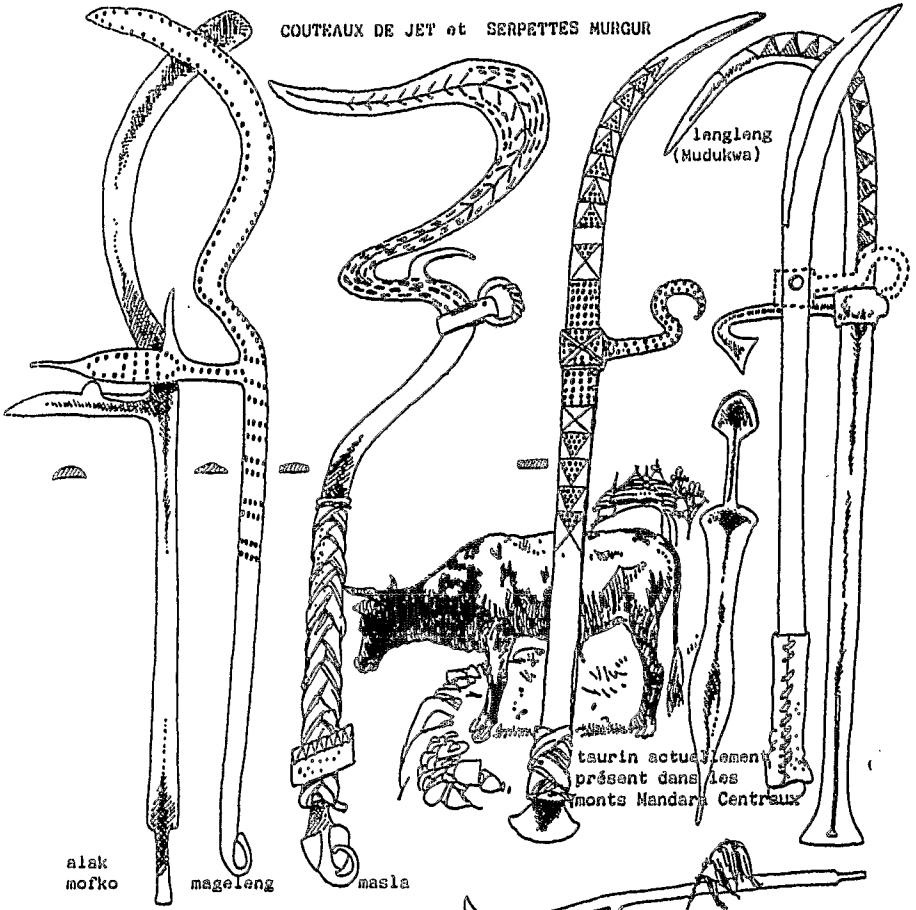
au début du XVIIème siècle. Ces Fulbe Bamle, arrivés anciennement et établis sur le plateau entre Kapsiki et Wula, dans le cadre du royaume de Sukur, apportèrent l'arc. C'est du moins ce qu'affirment les Fulbe Iso de la région de Kosehone. A l'époque, les païens ne combattaient qu'avec des couteaux de jet. L'arc gagna les piémonts orientaux des Mandara et les plaines grâce encore à d'autres Fulbe Bamle, les Fulbe Bula, qui l'introduisirent dans la région de Maroua. L'arc signera la fin de l'association poney/couteau de jet sur les piémonts nord-orientaux des monts Mandara.

Dans le *casus belli* invoqué dans une autre version du conflit Murgur/Mboku, les Murgur accusent les Mboku de tuer leurs poneys avec leurs arcs et d'en consommer la chair. Ce changement polyorcétique entraîna-t-il une moindre fabrication du fer ? C'est peu probable pour les massifs-îles, qui sont exportateurs de fer. Pour les Murgur qui "s'habillaient" avec le fer, les changements seront patents. La flèche est plus économe de fer que le couteau de jet, toujours porté en faisceau. La disparition de l'équidé entraîne celui des caveçons, des éperons, des jambières; mais au-delà, c'est la fin de "l'idéologie" du fer qui entraîne un reflux de la mode du fer, de celle des objets de fer et même une diminution de la taille des houes au fer jadis surdimensionné (Ch. SEIGNOBOS, 1984), un repli enfin de l'étalon fer

dans les échanges et les prestations matrimoniales¹.

¹S. PASSARGE (1895) fait une étude comparative de l'arc et du couteau de jet, qu'il décrit longuement et associe à l'aire du "bouclier d'osier", en fait de phragmites. Il délimite leurs aires respectives et suit leur commune limite en pays margi, musgum, lame, lakka. Selon lui, l'arc appartient aux civilisations de l'ouest et le couteau de jet à celles de l'est. Il fait coïncider la limite de l'arc avec l'influence peule. Ce qui est exact pour la dernière vague conquérante peule venue de l'ouest. Les Fulbe du Bagirmi, en revanche, ne l'avaient pas et les Arabes Chowa et les Bagirmiens opposaient les Fulbe récemment arrivés de l'ouest avec l'arc aux Felata Am Arba (à la lance) anciennement installés au Bagirmi qui, eux, en étaient dépourvus. Il note que ces deux armes s'excluent et que parfois - rarement - elles peuvent cohabiter, au sud de l'Adamawa et en certains points comme à Mattafall, sur le mayo Luti. Pour lui, arc et couteau de jet peuvent se réduire à des faits de civilisation et il est faux que le second ait reculé devant le premier. Ce sont le bouclier, la lance et surtout la cavalerie (chevaux barbes) des grands états (Bornou, Bagirmi, Wadday) qui ont marginalisé le couteau de jet. Bien qu'il signale le poney sur les rives du Chari, il ne l'introduit pas dans l'analyse, ce qui changerait bien des choses puisque dans tout le sud du Tchad et le nord-Cameroun, poney et couteau de jet allaient de pair. On ne peut pas non plus suivre PASSARGE quand il suggère que l'adoption de l'arc et le délaissement corrélatif du couteau de jet par les populations des monts Mandara se sont opérés pour une économie de fer, le carquois de flèches exigeant moins de métal que le fourreau de couteaux de jet. Dans les Monts Mandara, septentrionaux comme centraux, les groupes fondeurs-forgerons pourvoyeurs de fer pour les plaines mêmes, demeurèrent extrêmement nombreux.

COUTEAUX DE JET et SERPENTES MURGUR



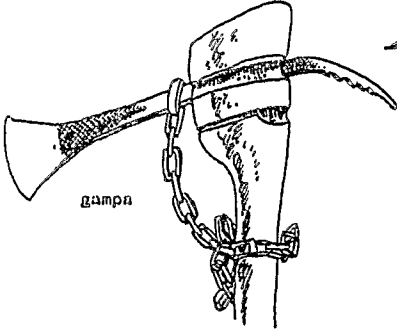
alask
mofko

mageleng

masla

murgur de Molkwo

taurin actuellement
présent dans les
monts Mandara Centraux



gampa



couteaux de jet
de plaine
(Musey)



note: cavalier wina pouvant illustrer ce que

2.2.3. Les Murgur du massif de Molkwo

Les Murgur, appelés ici Mulgwor par les vieux informateurs, ne sont que faiblement représentés. Une scission violente entre les deux lignages murgur entraîne en 1939 un départ massif. Ces dernières années, ce sont des migrants sensibles à la propagande des projets de Développement nord-est et sud-est-Bénoué (depuis 1983, dix-neuf familles murgur sont parties à Tuboro, Lagdo et Bali) et aussi ceux lassés des conflits avec le massif voisin de Mboku. Il reste donc vingt-cinq chefs de famille au quartier Mbidime, six à Dagali et quatre à Sira Jowe. Seule une forge est encore active. Ils ne vivent pas en quartier séparé avec les Mbidime, à la différence de Udo Murgur, sur le massif, dont ils occupent maintenant le piémont. Pour nos informateurs, Kafay Cetewe et Tumaka Wandala, les Murgur quittèrent Muzuk, chassés par le chef du Bagirmi à qui ils avaient offert un plat de *waygoore*. Le chef trouvant le mets succulent s'étonne que les Murgur ne lui en aient pas présenté avant : "Qui êtes-vous pour garder et ne pas partager ? Je vous chasse!" Ceci rejoint les traditions orales de la cité musgum de Malla, que nous avons évoquées.

Ils fuirent, les graines de *mabasl dule* (courge sucrée) dans la main. Ils passèrent par la région de Girvidik, puis à Balda et à Dogba. Ils vinrent directement de Dogba à Adiya Murgur. L'étape de Mekeru n'est pas mentionnée. Pourtant ils se revendiquent d'Endewe et de Kapla. Shuleher, qui mena la migration à Molkwo, serait le frère de Zwegel qui partit, lui, conquérir le massif de

Mboku. Ils conservent le même titre de louange, en y ajoutant "*ura blay*" (fils de l'inondation), ce qui les rattache aussi aux Markaba.

Sur le massif de Molkwo, leur insertion ne fut pas aisée. Le massif est divisé en trois : à l'ouest Molkwo proprement dit; à l'est, Mokyo et au centre, dominant les deux, les Ftak.

Molkwo est dirigé par un groupe puissant, également fondeur-forgeron, les Mbidime. Les Mbidime viennent de Mulgwa au Bornou, d'où une guerre civile les chassa. Ils partirent vers le sud et passèrent par le massif de Moskota. Ils se disent apparentés à la première chefferie de Vreke (ou Vredeke : cf. Ch. SEIGNOBOS, 1982). Vreke fut un centre de pouvoir dans les monts Mandara septentrionaux, au même titre que Gudur sur son flanc oriental et Sukur, sur son versant occidental. Ils traversèrent ensuite les massifs muktele, puis uldeme, pour enfin atteindre Molkwo. Ils représenteraient un des groupes fondeurs-forgerons parmi les plus anciennement implantés, issus de Mulgwa¹, autre nom des Gamergu, un des peuples-souches du Bornou. Lorsque Shuleher se présente devant le massif de Molkwo, c'est encore la même rencontre stéréotypée : le feu des Mbidime est aperçu la nuit, sur la montagne à Gaga, suit la comparaison des pailles des toits pour déterminer

¹"Murgur" pourrait venir de "Molgwor". Les Molgwor occupèrent le pays munjuk (ou muzuk). Le rapprochement du terme *mulgwa* (Gamergu) de *murgur* ou *mulgwor* qui, linguistiquement, n'est pas impensable, ferait des Murgur une branche gamergu demeurée à l'est. Le peuplement gamergu ayant occupé le Wandala est actuellement situé au sud du Bornou.

le plus anciennement établi; mais les Mbidime sont là depuis longtemps. Ils disent aux Murgur : "Ce piémont est à nous, allez plus loin". Les Murgur leur répondent : "A nous le piémont, à vous le massif". Ils entourèrent leur place d'un mur de pierres, mais le Wandala vint les attaquer et ils durent monter sur les pentes. La venue des Mokuno, issus du quartier de Tazan chez les Mada, qui cherchaient aussi une place sur le massif, les obligea à se rapprocher des Mbidime; d'autant qu'une autre menace les guettait, celle des Ftak qui les dominaient au haut de la crête. Mbidime, Murgur et Mokuno faisaient alors corps contre les Ftak.

Les Ftak sont issus des Giziga Bi Marva. Nombreux, ils occupèrent le centre du massif dominant ses deux flancs mokyô et mbidime. Le problème de la plus grande ancienneté entre Ftak et Mbidime se posa, alors que pour les Mbidime, elle ne faisait aucun doute. Les Mbidime firent visiter leur site d'habitat, toucher les pierres usées, celles avec leurs cupules où les femmes font leur travail de mouture, celles où les hommes écorcent les fibres. Les Ftak n'en démordirent pas, ils étaient là avant! La nuit, ils volent les auges de pierres des Mbidime et les montent chez eux. Les Mbidime raillèrent les Ftak jusqu'au jour où leurs récoltes furent ravagées par les singes envoyés par le chef ftak grâce à ses pouvoirs occultes : "C'est alors que les Mbidime renoncèrent à être les premiers sur la montagne". Les Ftak usurpaient leur antériorité. C'est un phénomène assez répandu. Celui qui est reconnu le plus anciennement installé dispose de la légitimité du

pouvoir, aussi c'est une fiction dont a besoin de se parer le groupe le plus puissant pour mieux asseoir son autorité.

Les guerres étaient plus violentes encore avec le massif voisin de Mboku. Shuleher lui-même fut tué par les Mboku, et les Murgur, pour le venger au cours d'une expédition nocturne, massacrèrent onze Mboku. Les Molkwo durent même abandonner la colline de Kamban, trop exposée, en avant de leur massif. Il fallut, pour ramener la paix, avoir recours à un sacrifice de réconciliation que l'on retrouve sur les rives du Logone : un chien vivant est coupé par le milieu, tenu à chaque extrémité par une des deux parties rivales¹.

Les Murgur de Molkwo font montre de leur double propension à se scinder et à éclater, mais aussi à l'inverse à s'allier étroitement avec un autre groupe. Les rivalités de sous-lignages dégénéralant, elles conduisent à des départs, en même temps qu'ils recherchent des alliances avec leurs "oncles maternels". Les Murgur de Molkwo sont, en effet, associés à un autre groupe, les Mbidime Masahay (chef de terre) avec lesquels ils vivent

¹Ce sacrifice devra être repris, car les massifs se firent continuellement la guerre. Dernièrement en août 1987, au cours d'une période de sécheresse pendant la saison des pluies, un conflit éclata. Il devait mobiliser des centaines de guerriers de part et d'autre, durer plusieurs semaines et faire cinq morts sur le terrain. La gendarmerie dut intervenir à plusieurs reprises et faire usage de gaz lacrymogène. Elle occupa une zone-tampon entre deux massifs qui connurent pendant plusieurs mois cet état de guerre. Le conflit demeure encore latent. Le quartier Di Gaya à Molkwo, trop exposé face à Mboku, s'est vidé, les gens préférant partir à Tuboro.

imbriqués. Ces derniers représentent actuellement vingt-six chefs de concessions. Les Mbidime Masahay vinrent aussi de Moskota et s'établirent à Koma Kamay. Ils furent rejoints par un autre groupe, les Mbidime Bahay, qui peuplèrent le quartier de Dagal. Devenus nombreux, ces derniers décimèrent les Mbidime Masahay et prirent la chefferie. Les Mbidime Bahay encouragèrent les Masahay à aller attaquer les Mboku. C'était un piège et ils leur tendirent une embuscade derrière la colline de Kamban. Ils les massacrèrent tous, à l'exception d'un seul qui réussit à s'enfuir à Molwa. Il laissait sa femme enceinte chez les Murgur, car elle était la propre fille de Shuleher. Elle accoucha d'un fils, neveu des Murgur, qui demeura auprès d'eux et maintint le clan Mbidime Masahay. Ensemble ils demeurèrent et réduirent le fer, séparément des Mbidime Bahay.

La rivalité qui s'installa entre les Murgur eux-mêmes tient à l'individualisation de deux lignages. Soit les Murgur sont présentés comme venus à deux : Shuleher et Anglang, soit Shuleher est dit avoir eu deux fils : Anglang et Abang¹. Durant la période coloniale, huit années après l'invasion acridienne la plus terrible à l'époque (1931) et qui marqua fortement le massif, un conflit pour la prééminence des sacrifices murgur mit aux prises les deux lignages. Agirva, descendant d'Anglang, tomba malade et accusa le lignage d'Abang de

¹Shuleher donna Anglang et Abang. Abang engendra Zumaya qui donna à son tour Anzola - Vakabay - Ndval - Ndevaza - Awoldeng, dépositaire actuel des *kuley* des Murgur.

chercher à le faire mourir. Il se retira à Mogazang, bientôt suivi par tous ceux de son lignage.

Le massif de Molkwo était le plus gros fabricant de fer de la région. Deux types de bas-fourneaux coexistaient, celui de taille réduite, de 1,20 m jusqu'au tablier (du même type que ceux observés chez les Breme) et que l'on disposait en série de 3 à 6, appuyés à une terrasse, et le grand *gilde* de 2,40 m à 2,60 m. La production de minerai, appelé ici *masaf*, collecté autour de Molkwo ne suffisait pas. Après chaque saison des pluies, Murgur et Mbidime "finissaient le *masaf* sur leurs placers. Il fallait mettre à contribution d'autres placers, sur les piémonts mada, uldeme et muyang. On recueillait le minerai dans le bassin du mayo Plata et surtout à Zeraka qui livrait le meilleur *masaf*. Les Murgur partaient en bandes échanger des fers de houes contre du *masaf*. Ce troc était, de leur point de vue, très bénéfique. Chaque homme portait trois fers de houe et revenait avec une charge de *masaf* qui lui donnait près de vingt de ces mêmes fers et deux à trois couteaux de jet. Chacun faisait alors vers la chaîne des Mandara entre quatre et six voyages durant la saison sèche pour fabriquer une centaine de fers de houe supplémentaires. Jadis certains massifs manquaient de fer et la récolte de l'hématite, toujours effectuée en armes, occasionnait de véritables conflits. On devait également cacher ses réserves de *masaf*.

Pour J. BOUTRAIS (1973:163) : "un peuplement relativement récent (?) et l'abondance de chaos rocheux incultivables font du massif Mokyo-Molkoa un massif boisé par rapport aux monts

Mandara. Ce qui explique peut-être le développement d'une industrie florissante du fer sur le haut-plateau." Le massif de Molkwo fournissait du fer à toute la région, et principalement au Wandala. Les massifs de la chaîne des monts Mandara, en face du massif de Molkwo, n'avaient que peu de forgerons et pratiquement pas de fondeurs (Gemzek, Zulgo, Uldeme et surtout Mada). Sur le rebord de la chaîne, le seul groupe fondeur-forgeron structuré est celui des Plata, entre Uldeme et Breme (*cf.* annexes). M. CUINGNET (1968:1071), qui reprend J. MOUCHET (1948:114) signale "qu'il n'y a pas de fondeurs de minerai de fer à la montagne mada et ceci surtout à cause de l'absence de *mefre*, arbre dont la combustion fournit le charbon de bois. Après les grandes tornades, les Mada recueillent le *vesu*, sable ferrugineux, dans le lit du mayo et le vendent aux fondeurs moulkwo, puis en début de saison sèche, vers novembre, ils achètent aux Moulkwo la "boule-éponge" de minerai fondu pour la faire façonner par leurs propres forgerons".

Les Muyang, pour leur part, faisaient de même, attendant leur fer des Molkwo (M. RICHARD, 1977:71). La spécialisation de ces massifs fit que d'autres, dans la région, arrêtaient de réduire le fer. C'est explicite à Jebbe où les forgerons zingilewo cessèrent leur activité devant la profusion de fer en provenance de Mawasl et de Molkwo. Dugur et Muyang ralentirent leur production à la même période. Le développement de cette activité entraîna un déboisement des piémonts si important qu'il posait pour le massif de Molkwo des problèmes de défense. Les no

man's land densément boisés étaient en effet largement entamés.

De fait, les massifs de Molkwo et, dans une moindre mesure, ceux de Meker-Mawasl, étaient les fournisseurs des ateliers de forge mayamandara concentrés dans la région de Meme, au pied du massif d'Urza, à Manawaci¹. Actuellement encore, ce sont ces ateliers qui fournissent la presque totalité du pays wandala. On comptait en 1983 à Manawaci, seize forges servies par une cinquantaine de forgerons. Molkwo exportait du minerai, de simples loupes de métal, mais aussi des boules de fer et de petits couteaux de jet² qui servaient de monnaie de transaction et repartaient vers les plaines du Logone.

L'ensemble du massif de Molkwo entretenait de 100 à 130 petits *gilde* et près de cinquante grands *gilde*, qui devaient avoir les plus gros rendements de la région³. L'administrateur LUYSANCE, dans un rapport de tournée de 1946,

¹J. F. VINCENT (1978:583) : "Ce n'est que pour la collecte de minerai que les fondeurs mandara avaient recours aux montagnards : ils leur achetaient le minerai prêt à la fonte, sous forme de lourd "sable" noir. Il s'agissait bien d'achat, et ce minerai, *mbizue* en mandara, ne faisait pas partie de l'impôt... Par ailleurs... ces transactions entre fondeurs mandara et "Kirdi" n'étaient pas contrôlées par le Sultan."

²Le couteau de jet, à la facture simplifiée dite "sara" (Tchad), et ici de forme réduite, pose problème, car son introduction devrait être récente, par rapport aux formes archaïques relevées ailleurs (Jebbe, Cakijebbe, Gudur).

³A Mokyö, sur l'autre partie du massif de Molkwo, on recensait trois *gilde* à Mokyö (chef), trois à Dumkala, quatre à Tokozek, cinq à Dulday, sept à Dulday Makat.

note une quarantaine de bas-fourneaux dans les vallées hautes, installés dans le creux des rochers et en activité pendant la saison sèche. Les derniers *gilde* se seraient éteints en 1963. Quelques petits *gilde* fonctionneraient encore très épisodiquement, sans doute à des fins rituelles.

Chaque groupe sur le massif de Molkwo commandait respectivement ses *gilde*. Les Mukono, les Budze (issus du massif de Mboku) comme les Ftak, disposaient de *gilde* installés près de l'habitation du chef. Tous néanmoins se rattachaient au chef fondeur murgur et venaient auprès de lui quérir les "médicaments" pour mener à bien leur campagne de réduction. Cette façon de voir est niée par les Mbidime, qui affirment que ce droit leur revenait. Les Murgur, pourtant dans leur propre quartier, ne comptaient que sept grands *gilde*, et les Mbidime Masahay presque autant. Ils travaillaient généralement ensemble. La différence avec les autres massifs vient du fait que l'on fondait durant toute la saison sèche, d'octobre jusqu'aux semailles du mil, soit de sept à huit mois. Le travail de réduction occupait toute la population masculine et des équipes se relayaient sur le même *gilde*. "A Molkwo Mbidime, il n'y avait pas de jour sans réduction".

2.2.4. Les Murgur de Dogba, de Hulum, de Kosewa et d'ailleurs

A Dogba, c'est un lignage Dlere, issu de Mokyoy, qui détient le pouvoir. Auprès d'eux sont

groupés des Baldamu, des Maya, quelques Gildaba, Bi Marva et des Murgur.

Les Murgur, là également, animaient le bas-fourneau de la "cour du chef", forgeaient les fers de houes qui tenaient la dépouille du chef. Ils donnaient un notable maslay en concurrence avec le représentant des Baldamu, alors que le *masahay* était giziga et le *slagama* (ici sorte de *sarki faada*) était maya, selon une titulature influencée par les Bi Marva. Les Murgur citent toujours comme référence d'origine Ndewe (Mekeri) mais ils n'arrivent pas à situer l'époque à laquelle ils se sont installés à Dogba et se sont insérés parmi les groupes en place. Les différents récits évoqués n'éclaircissent guère mieux.

Les gens de Dogba étaient soumis à un tribut prélevé par les Bi Marva. Ils apportent des silures du mayo Raneo à Marva. Bi Marva leur dit : "Nous ne voulons pas de silures séchés" et il les fait arrêter. Ils apportent alors des silures frais, mais la route est longue. "Ces poissons ne sont pas frais. Ils sentent mauvais." Il les fait à nouveau arrêter. Les gens de Dogba décident de se révolter et font appel à leurs parents de Mokyo et aux Murgur¹. Ils chassent le fils de Bi Marva qui les commandait et cessent de payer tribut à Marva.

L'intervention des Murgur aux côtés des Mokyo fut-elle suivie d'une installation ? Cette histoire semble se télescoper avec une autre qui fait venir les Murgur de Mekeri, conduits par Manjeje à Dogba, à l'invitation de Magrada, chef de Dogba, dont le règne est bien plus récent. Quelques familles Murgur-Mogulna vivent encore à Dogba-

¹Une dizaine de familles murgur résident encore au quartier Magataka de Mokyo.

Centre, résidu de cette grande chevauchée Musgum-Mogulna-KaDey qui passa par les massifs-îles. Leurs traditions rejoignent celles exposées par Waziri Aji Luna. Les rapports des Murgur et de Dogba sont complexes et il semble que nous soyons en présence sinon de plusieurs couches murgur, du moins de plusieurs passages.

A Hulum, les Murgur sont arrivés plus tardivement avec leurs forges, sans participer à des pouvoirs bien établis. Les Medentere, premiers en place partis de Mufra (près de Maroua) furent rejoints par les Hulum qui viennent de Jagara, via Marva et Jebbe. Ils participèrent à l'éphémère confédération de Jebbe. Puis les Bi Marva s'imposent, les Hulum conservent la maîtrise de la pluie (*masay*) alors que les Medentere ont celle de la terre (*maslay*). Les Gilbada, chassés de Dugur, se replient auprès des Bi Marva et deviennent *alkali*, charge qu'ils affectionnent. Deux clans mineurs, Degen de Tondurmi, et les Zidim du massif de Zidim¹, fournissent le *waziri*. Les Murgur gardent le monopole de la réduction et de la forge et seules leurs femmes ramassaient l'hématite (*moksaf*).

Les Murgur de Kosewa sont partis de Molkwo. Les causes réelles, liées à leur division, sont

¹Venus selon la figure du mythe qui leur fait suivre un coq de pagode, oiseau qui volète bas sur de courtes distances. La couleur rougeâtre de sa queue leur a fait croire que l'oiseau tenait un morceau de viande. Ceci les rattache à des groupes originaires de la même région, de Wazang, à la poursuite d'un oiseau qui tenait dans son bec un morceau de viande, en pays zulgo (cf. Ch. VO N GRAFFENRIED, 1984:115).

esquivées. Ils préférèrent accuser les guerres avec les Mboku et évoquer la rivalité avec les Mbidime. Ils s'établirent d'abord à Mogazang, refusant toute réconciliation avec les Murgur de Molkwo, qui réclamaient leur retour. Ils passèrent ensuite sur l'autre versant, à Kosewa. Actuellement trente-cinq familles murgur sont installées, dont quelques unes en provenance de Dogba, mais la dernière forge vient de s'éteindre. Ils vivent en association étroite avec les Markaba, alors qu'ils s'en étaient quelque peu éloignés pendant plusieurs générations à Molkwo. Des Markaba résidaient toutefois sur un autre versant du massif, à Lalahay. En effet, le quartier markaba d'Adiya, venu s'installer après eux est à quelques centaines de mètres du leur et les échanges préférentiels de femmes ont repris. Bien qu'en piémont ils poursuivent la pratique du *maray* et saignent leur taureau après celui des Mbidime, ils affirment néanmoins ne plus se rendre chez les Murgur de Molkwo.

Quant aux Murgur de Bilgim, Munduru, Godola (Budum Fedem), leurs établissements sont récents et datent des années 50.

2.2.5. *Les Mogura de Gudur*

Il faut mentionner un dernier groupe murgur, ou plutôt issu des Murgur, présent dans les massifs de Gudur sous le nom de Mogura.

Gudur fut la principale porte d'entrée des monts Mandara. Elle enregistra le passage des plus forts flux de peuplement. Elle devait par là même devenir le centre d'un pouvoir religieux qui

rayonnait¹ sur les monts Mandara jusqu'aux revers occidentaux et en plaine, jusqu'en pays mambay, à Lere, partout où les clans revendiquent son origine. Les forgerons mogura sont totalement coupés des autres Murgur dont ils ignorent l'existence². En revanche, les Murgur de Mawasl signalent qu'un groupe murgur aurait quitté Marva pour les massifs "vers Mokong". L'identification des Mogura aux Murgur s'établit ici encore par leur décepteur : le *waygoore* (gulda). C'est un véritable marqueur ethnique. Les Mogura disent être venus de Balda ou de Dogba avec des graines de *waygoore* et avoir introduit cette courge à Gudur. Ils continuent à faire un sacrifice pour les *waygoore* qui ne sauraient sans cela être récoltées et consommées, et eux seuls le font. Ils disent aussi être venus avec du "fer rouge", autre affirmation que l'on retrouve chez certaines branches murgur. Il ne s'agit pas de cuivre, mais d'une variété de fer.

Selon notre informateur, Garja Katime *et al.*, les Mogura ne sont pas venus seuls, mais ils se sont jumelés au Wandala (Balda ou Dogba ?) avec un groupe puissant : les Masuwa. Les Masuwa étaient chefs au Wandala (mais pas du Wandala); écartés de la chefferie, ils proposent aux Mogura de rester auprès d'eux comme "chef forgeron". Les Mogura acceptèrent et ils partirent ensemble.

¹*cf.* Ch. SEIGNOBOS, Le rayonnement de la chefferie théocratique de Gudur.

²Ils ne se veulent apparentés qu'avec des Mogura partis à Membeng et d'autres, à Sulede.

La scission avec les autres Murgur eut-elle lieu à Balda, ce grand centre de dispersion, à Dogba, ou plus au sud, à Marva ? Quoiqu'il en soit, ils ne partagent plus le même nom de louange, les Mogura se font appeler Mogura Dlambay (bâton). Les Mogura disent aussi être passés par le massif de Mogudi, puis par Movo, Ngoto Kwet et Usa. Les Mogura vivaient en symbiose avec les Masuwa, détenteurs du sacrifice qui maîtrise les criquets et qu'ils continuent à entretenir au nom du chef de Gudur. Les Mogura participèrent ainsi à une première organisation politique dominée par les Masuwa. Avec l'émergence de la chefferie de Gudur, ils se détachèrent peu à peu des Masuwa et finirent par être fortement intégrés aux rituels de Gudur. Toutefois, ils furent auparavant détruits en tant que groupes ayant une attache avec la terre (Masa Wayak). Les Mogura furent chassés de leur quartier où ils étaient chefs de terre et possédaient leur *haalay* (bois sacré) à Pra Gadala, par les Masa Gadala, et ce en dépit du soutien des Masuwa¹.

Les Masa Gadala, arrivés parmi les derniers dans le chapelet de massifs de la région de Gudur, cherchaient à s'intégrer et faisaient pression sur les Masuwa et les Mogura. Les Masa Gadala achetèrent en secret la terre au chef de Gudur. Le chef décida alors de déplacer les Mogura (sans toucher aux Masuwa) qui se cramponnaient à leur terre. Il fit même arrêter les aînés des Mogura qui s'opposaient à ses ordres : "J'ai dit de laisser mes

¹De nos jours, c'est un forgeron de Gadala (Gawar Hossere) qui remplace le représentant du Mogura.

étrangers (les Masa Gadala), et de cesser la guerre, vous n'avez pas obéi!". En contrepartie, il leur donna une portion du quartier Gudumzay (sans alliance possible avec la terre) car "les forgerons doivent être mobiles et coupés de la terre". Les Mogura se virent confier du "travail pour le chef", devenant des ritualistes quasi omniprésents. Le chef de Gudur avait ainsi fait entrer dans ses alliances un groupe nouveau, vraisemblablement avant le départ de Wi Maya et la dernière installation à Yideng Bay. Il affaiblissait un concurrent éventuel, les Masuwa, à qui il interdisait de passer le mayo qui traverse la plaine de Gudur. Enfin, il mettait au pas un groupe forgeron selon la nouvelle idéologie en vigueur.

Les Mogura se scindèrent en deux, ceux qui servaient le chef restèrent à Gudumzay, les autres ralliaient le clan Gwaadama, fâché avec ses propres forgerons macacaw, pour officier pour eux à l'occasion des enterrements et du *madama*. Ils s'installèrent à Rivet.

Les Mogura sont dans une autre sphère culturelle que celle des massifs-îles au nord de Maroua. Dans les monts Mandara centraux, le forgeron a un tout autre rôle. Il est casté et ne peut épouser qu'une femme prise chez d'autres groupes forgerons. Il doit enterrer certains clans avec qui il entretient des rapports précis et privilégiés. La genèse de leur état de forgeron s'exprime, comme dans l'ensemble des monts Mandara, par un propos stéréotypé. Deux frères se trouvent en présence d'un mort dans leur famille. Le cadet dit : "Comment pourrai-je l'enterrer, je suis jeune et ignorant de tout." L'aîné se décide

alors à le faire. Une chèvre est égorgée. La peau servira à envelopper le cadavre. Qui va consommer la viande ? Le cadet dit encore : "Tu as fait tout le travail, à toi de la manger." Et pour avoir, après manipulation du cadavre, touché à la nourriture, l'aîné devint forgeron. Il fut à l'origine des Mogura et le cadet de celle des Masuwa. Actuellement, seuls les forgerons mogura enterrent les Masura du quartier Gadala. Le quotidien est marqué par des comportements d'évitement avec les non-forgerons pour manger, boire de la bière, etc. Les Mogura, comme les autres forgerons et à la différence des non-forgerons, quittaient leur tablier de peau devant le chef et ils font claquer leurs doigts de façon caractéristique en sa présence. Avant de placer le cadavre dans la tombe et après l'avoir porté, ils le saluent de la même façon.

Au niveau des rituels, ils seront de plus en plus sollicités par les chefs de Gudur, qui les feront venir à Metpa dès avant leur installation définitive à Yideng Bay. Les Mogura arrivent après une période de forte présence de pouvoir forgeron, dont les tenants furent chassés, et le rôle du chef forgeron aboli. La chefferie présente de Gudur "n'aime pas les forgerons". Le rôle de ritualiste des Mogura est quelquefois réduit à celui de "conseiller", autrement dit de témoin de certains sacrifices, et d'actes hautement politiques comme l'ensevelissement du chef. Les chefs de Gudur ont "leur" forgeron, appartenant au clan Wuleng. Il est attaché à la personne du chef. Il ne forge pas, mais c'est lui qui emballe le cadavre du chef dans les peaux, selon les conseils du forgeron

mogura. Le cadavre est enveloppé avec des fers de houes forgés par les Mogura et qui seront placés sous les aisselles, les reins, le menton et la nuque. Ce sont les forgerons *gudva* qui enterrent les gens du clan du chef et qui fournissent les fers de houe qui serviront aux corvées sur les champs domaniaux.

Les Mogura sont les devins les plus écoutés de la chefferie et ils prennent le pas sur tous les autres. Ils désignent le quartier qui devra fournir le taureau à sacrifier pour la grande fête de Gudur, le *Mawde-Lem*; ils opèrent aussi le choix entre daman et mouton pour le sacrifice de la pluie. Ils sont consultés avant chaque grand sacrifice, y compris celui visant à enrayer une invasion acridienne. Toutefois, ils officiaient en présence du *maslay* de Katamsa et du *maslalam* des Gwaadama, les deux principaux notables du chef de Gudur. Quant au grand sacrifice pour les criquets, qui assurait le renom de Gudur, c'étaient les potières mogura qui fournissaient les poteries sacrificielles. Ces grandes jarres particulières à fond surajouté étaient placées, retournées sur le lieu du sacrifice sur la montagne d'Usa.

Les Mogura pratiquent la divination sur la pierre (*pra ndaw zum*) où les femmes du chef font sécher le mil germé, car les Mogura n'ont pas accès à la concession du chef. Ils furent accusés d'avoir, lors d'une investigation chez le chef pour la cérémonie du *madama*, dérobé de la viande sacrificielle séchée. L'interdit touche également les forgerons *macacaw*; quant aux Guday, ils s'abstiennent d'approcher les greniers du chef et la case des *kuley*. Le "forgeron du chef", le *woleng*,

n'entre dans la concession du chef que pour toucher le premier le cadavre du chef avec l'aiguille de fer qui servira à coudre les peaux. Les Mogura, toutefois, peuvent parler directement au chef, à la différence des Wuleng et des forgerons de Cuwok, qui doivent passer par l'intermédiaire du notable merdamba, car eux, les Mogura, ne touchent pas le cadavre du chef.

Lorsqu'une panthère est tuée sur les massifs qui dépendent du chef de Gudur, ce sont eux qui la dépouillent et donnent au chef la peau, les dents et la moustache. Ils la démembreront pour l'enterrer, dans un lieu précis appelé "la tombe de la panthère", à Gemesel, dans le quartier Mitamba. Chacune des parties est jetée dans la fosse en prononçant le nom d'un quartier. Le partage suit la même découpe rituelle que pour le taureau du sacrifice, la patte droite avant étant pour le quartier du chef. La charge des Mogura n'est pas seulement celle de ritualiste et de "témoin", dont la présence scelle la validité de tel ou tel acte socio-religieux du massif, mais ils ont également un rôle de police. Ils accompagnent les Cuwok (groupe voisin, mais associé aux temps forts de la chefferie de Gudur) dans l'assainissement des quartiers de Gudur, afin d'arrêter les gens qui "ne respectent pas la parole du chef". Les Mogura peuvent décréter qu'il y a des "sorciers" qui bloquent la bonne marche des choses, occasionnent des accidents. Les gens sont rassemblés, ils les désignent, les arrêtent. Ce sont de plus les exécuteurs des hautes œuvres au service du chef.

Lorsque les Mogura sont arrivés à Gudur, d'autres forgerons étaient en place, les Macacaw, sortis des Gwaadama. Quant aux Guvda, ils viendront par la suite. Comme sur les massifs-îles au nord de Maroua, ils vont reprendre en main la réduction du fer et ce sont eux qui vont détenir les principaux bas-fourneaux appelés ici *kokotaw*. Ils n'avaient que trois *kokotaw*, à Rivet, Gudumzay et Gadala. Les Guvda et Macacaw disposaient également de deux chacun. Les Mogura sont les plus actifs. Ils détiennent les "médicaments" les plus puissants et ils ouvrent la saison de réduction. Ici encore ils sont réputés être les plus grand fondeurs, les plus grands forgerons, comme ils sont par ailleurs les plus grands devins. Les Mogura contrôlaient la production de fer du massif, mais le chef de Gudur aurait prélevé près du tiers de la production. Toutefois, à la différence des autres massifs peuplés de Murgur, celui de Gudur ne travaillait que pour une auto-consommation et des échanges réduits au voisinage.

2.3. *L'originalité murgur*

Les Murgur des massifs-îles au nord de Maroua appartiennent donc à l'ensemble de forgerons non castés du nord des monts Mandara. Cette aire va du massif mofu de Wazang¹ au sud,

¹Wazang a récemment enregistré la venue de forgerons Maryam, partis de Movo, qui apportèrent avec eux les pratiques des Mofu-Sud. Ils enterrent les gens du chef, alors que les Dingse (venus de Dugur), forgerons installés

jusqu'aux Kirdi Mora au nord, en englobant, bien sûr, tous les massifs-îles à l'est et trouvant sa limite occidentale avec les Mineo, voisins des Mafa.

Les Murgur, à la différence des Mogura, peuvent échanger librement des femmes avec leurs voisins. Ils ne sont pas astreints à enterrer les morts, leurs relations avec les non-forgerons ne sont marquées d'aucun comportement d'évitement. Quant à leurs femmes, elles ne disposent pas du monopole de la poterie. On voit néanmoins apparaître des spécialisations, les Murgur sont des devins réputés et ils officient pour les autres massifs, Cere, Kakata, Dugur.

Les voisins des Murgur leur prêtent des pratiques qui, à leurs yeux, les rendent étrangers aux massifs. Les Murgur sont toujours accusés d'avoir des "secrets", d'accomplir certains rituels, d'avoir même des éléments de culture matérielle en propre. Ils sont même soupçonnés d'employer "leur" langue lorsqu'ils font leurs sacrifices, accusation particulièrement tenace à Mboku.

Les Murgur sont accusés de privilégier leurs liens avec les autres groupes murgur par rapport aux gens de leur quartier ou des quartiers voisins, ce qui est démenti dans le cas des Murgur de Molkwo et ceux de Ndoloko (Mboku). Ils ont cessé tout contact à cause des guerres endémiques que connaissent les deux massifs. C'est pour eux une question de survie sur leurs massifs respectifs. Alors qu'ils arborent le même nom-enseigne, s'ils

antérieurement, n'y sont pas astreints. Wazang est donc en position limitrophe entre deux aires de comportement.

se rencontrent au cours d'un combat en plaine, ils peuvent se tuer. La cohabitation l'emporte sur la parenté. Les Murgur sont soupçonnés de ne pas prendre le *maray* très au sérieux. Toutefois, les différences de comportements et qu'ils se donnent nous semblent bien dérisoires. Ils seraient, par exemple, moins stricts que les Mekerî, Mawasl et Cere quant à la façon de conserver la viande séchée dans le grenier du *maray*, les femmes chez ces derniers, n'ayant pas le droit de "voir" la viande, ni de la goûter lors de sa préparation. De plus, les Murgur consomment toute cette viande séchée en un jour, lors d'une fête, alors que les autres la répartissent sur une année. Ils utiliseraient certains objets de type regalia lors de leurs *kuley*, comme une hache légère, *gampa*, à la lame très fine, avec chaînette. De telles haches - chaînette en moins - sont encore aux mains des Musgum de la région de Girvidik. Nous croyions tenir un objet murgur quand nous avons pu également le voir au cours d'un sacrifice chez les Giziga Bi Marva, porté sur l'épaule par l'officiant (Hulum). Les houes à col de fer - dont il ne restait plus que deux exemplaires à Mekerî - passent pour avoir été la production exclusive des Murgur. Les Murgur ont dû reprendre à leur compte ce type d'instruments qui préexistait certainement à leur arrivée, à moins que ce ne soit le produit d'une diffusion postérieure. Les houes à col étaient répandues dans les massifs mofu, pour les gens du chef, et se maintiennent encore chez les Mafa (houe dite *gid keda*), les Muktele et les Podokwo.

Les Murgur sont toujours suspectés d'entretenir des liens avec l'extérieur, d'être "l'agent de

l'étranger" dans leur massif. Même pour les Fulbe, les Murgur sont des alliés du Wandala. Les Murgur sont souvent associés aux fêtes des Bi Marva, "lorsque Bi Marva fait ses *kuley*, nous nous joignons à lui". Avec les Bi Marva, ils renseignaient les Mandara et leur servaient d'éclaireurs pour participer à des raids ou de simples actions de rapine dans les villages fulbe. Avec les Mandara, ils sont *sobako kusel* (fflde), c'est-à-dire qu'ils partagent le butin, le bétail après un vol. Toutefois, certaines familles murgur entretenaient de bonnes relations avec les Fulbe Sawa voisins.

Les massifs placés entre le mayo Motorsolo et le mayo Mangave qui représente une réelle frontière entre le royaume du Wandala et les lamidats peuls, payaient le plus souvent un double tribut à Mora et à Maroua. A Dogba, le chef Mograda donnait au lamido de Maroua dix esclaves avant la saison des pluies pour cultiver ses champs, et pour le *may* de Mora, dix boubous de *gabak* et du fer¹. Jugé comme véritable tribut libérateur pour Maroua, il prenait plutôt pour Mora la forme d'un hommage à l'ancien suzerain. Encore une fois, le comportement prêté aux Murgur ne saurait leur être propre.

Cela pose, au-delà des Murgur, tout le problème des apports de la plaine, fondus ou réinterprétés dans les massifs. Déjà J. MOUCHET (1957 : 9) signalait des pieux sacrificiels peints en bandes rouges et blanches, toujours en *Terminalia sp.*,

¹Le fer était généralement pour la Wandala. Maroua était approvisionnée largement en *bomeje* venus du sud, via Bindir, et localement par les massifs de Zidim, Lulu et Mogudi.

recupérés par les chefs de massif pour le *maray*. Et MOUCHET de s'étonner d'avoir vu les mêmes pratiques au Tchad, à Ngam. Ces fourches colorées où s'accroche un secco et où l'on place des couteaux de jet, viennent, comme nous l'avons déjà signalé, directement du Logone et rappellent certains autels des *fulina musey*.

La polémique la plus aiguë tourne autour de l'enterrement des chefs de massif. Pour les Giziga, les rituels d'enterrement sont ceux des Murgur, mais les intéressés - sauf ceux de Mboku - disent qu'ils ont trouvé les choses ainsi à leur arrivée sur la montagne. Nous avons relevé systématiquement les rituels d'inhumation de tous les massifs de la région de Maroua afin de tenter de déterminer, dans ces moments-clés où se joue la participation symbolique, mais très politique des différentes composantes de la population des massifs, le rôle des Murgur. Dans l'enterrement des anciens chefs murgur de Mboku, le fer était comme on pouvait le supposer, l'élément symbolique dominant. On disposait le cadavre du chef dans une chambre creusée dans le rocher, sur un lit de peaux de chèvres fraîchement dépecées et placé par ses fils. La dépouille du chef était ainsi préparée : une peau de chèvre autour des reins, les yeux bandés d'un *gabak*, un fer de houe sous le menton, un sous la nuque et, enfin, un sous chaque aisselle. Le cadavre était cousu dans une peau de taureau et placé, assis au centre d'un cercle de fers de houes, très larges, forgés à cet effet (les mêmes qui servaient d'unité de paiement de dot); auprès de lui, ses couteaux de jet *alak*, comme pour tout guerrier murgur. Auparavant, le cadavre était

resté en position d'attente à l'entrée de sa concession, assis sur une enclume de pierre. Le tombeau fermé, on y verse un mélange de bière et de minerais pulvérulent de fer.

Nous ne donnerons que quelques exemples d'enterrements récents de chefs de massif. Celui du maître de la pluie de Mboku s'est déroulé de la façon suivante. Après trois jours, le cadavre gonflé est écorché, puis recouvert de farine de *cerge*. On l'enveloppe de plusieurs peaux de chèvre. Le tout est cousu jusqu'au niveau du cou, dans la peau d'un taureau. On revêt l'ensemble d'un boubou noir, puis d'un blanc et on le coiffe d'un chèche rouge. On n'y adjoint pas de fers de houe car "ce sont des pratiques murgur". L'inhumation du chef de massif de Mawasl offre un exemple plus syncrétique. Le premier jour, une chèvre est égorgée et on attache la peau autour des reins du mort. On laisse le cadavre assis trois jours contre son grenier à mil, pieds et mains liés. La tête est maintenue droite contre le silo par des cordelettes. Il gonfle car "il faut que le cadavre monte, comme le mil qui germe". On l'écorche alors et on le saupoudre de farine des sorghos du massif. Deux fers de houe sont placés sous les aisselles, deux sur les hanches et un sous la nuque. On coud le corps, jusqu'à la tête dont les yeux sont bandés, avec la peau d'un taureau *maray*. On le revêt enfin des deux boubous noir et blanc, d'un long chèche rouge et d'un turban.

C'est le même rituel qui se répète à Dugur, Dogba, Molkwo, avec des variantes sur le nombre de peaux, la qualité de la farine, le nombre de fers de houe. Quelques détails supplémentaires

apparaissent : viande (gigot), miel, tabac; à Dugur, deux singes, et récemment (1982) des cantines contenant la "richesse" du chef.

Les phases du rituel se décodent aisément. Elles sont dans leur symbolique très explicites. Elles font référence à différents traits économiques qui parfois connotent différents pouvoirs qui se sont succédés, sinon sur le massif, du moins dans la région. Au delà même de ces traits économiques, ce sont les grandes strates de peuplement qui sont concernées. Naturellement moins vécue que par le passé, cette symbolique n'en perdure pas moins. La première phase que constitue le dépeçage du cadavre que l'on saupoudre ensuite de farine relève du principe de fécondation de la terre assurée par la dépouille du chef et illustre la base économique du massif : le sorgho de montagne (*cerge*). La nature du sorgho renseigne sur son ancienneté, ou fait référence à un lignage l'ayant introduit. La peau de chèvre représente l'ingrédient sacrificiel primordial, mais c'est toujours un gibier dont on place les cornes sur la tête du défunt, valorisant ainsi l'élément chasseur. Le corps cousu dans la peau de taureau rappelle un peuplement d'agro-pasteurs. L'identité avec le taureau *maray* semble plus poussée sur la chaîne même des monts Mandara où plus systématiquement qu'ailleurs le massacre du taureau est fixé sur la tête du défunt, les gigots maintenant le corps. Les houes de soutien - toujours forgées sur le massif avec le fer du massif - qui "tiennent" le cadavre, manifestent, bien sûr, la composante forgeronne du massif. Le dernier recouvrement illustre les nouveaux symboles du pouvoir, les

derniers en date, venus de plaine, étant le boubou noir venu du Wandala, puis le blanc et le long chèche rouge des Fulbe. Ces emblèmes de la chefferie sont d'ailleurs souvent remis en "cadeau" par les chefs mandara ou fulbe.

Nous sommes en présence d'une série de gestes rituels, touchant au pouvoir des massifs. Infiniment recomposables, certains peuvent être escamotés; d'autres au contraire développés. On retire des éléments de fer, on en rajoute... Ainsi la présence des fers de houe que nos informateurs - Murgur ou non - se sont tous accordés à reconnaître aux Murgur n'est-elle que le fruit de la diffusion d'un rituel dont ils ne sont qu'en partie les promoteurs.

Les Murgur composent maintenant d'eux-mêmes une image de vaincus. De la plaine et de leur long passé depuis le Bagirmi (Muskun, Buraw, Balda Marva, Meker), il ne reste rien. Ils répètent à l'envi : "Nous sommes devenus des Mofu et sans la forge nous ne serions rien". L'impossibilité de faire face à un ennemi commun, l'incapacité d'unir leurs forces pour prendre possession d'un massif apparaissent comme une fatalité quand ils énumèrent la succession d'échecs à Meker, Mboku, Molkwo, Cere. Les constantes rivalités de voisinage, jointes aux dissensions internes, sublimées ou raillées, par leur futile dispute à propos des courges, induisent de perpétuels mouvements centripètes et des départs en chaîne. Le besoin de souligner leur particularisme auprès de leurs voisins, de même qu'entre les divers quartiers des mêmes Murgur, rappelle les comportements des gens des *ngulmung* sur les rives du Logone et dont

ils sont les très lointains prolongements. Eux-mêmes en ont conscience en disant : "Nous portons la guerre en nous depuis Muzuk." Rien donc apparemment ne différencie les Murgur des populations au sein desquelles ils vivent : Mofu ou Giziga. Seuls un passé commun et leur attachement à la forge leur tiennent lieu de supports ethniques. En se montrant tout aussi incapables de s'assimiler totalement que de s'ériger en entité autonome, les Murgur apparaissent curieusement sur les massifs comme un groupe ethnique non abouti.

3. LES MURGUR DANS LE CONCERT DES GROUPES FORGERONS VOISINS

3.1. *L'insoluble problème des datations*

La datation et l'arrivée des Murgur à Mekeru est malaisée, comme du reste toute datation dans la région. Les différentes généalogies murgur ne sont d'aucun secours car elles ne dépassent guère le chiffre fatidique de huit générations. Les généalogies ont rarement servi à un décompte du temps; elles permettent de situer l'ancêtre du clan, puis une lignée réelle qui prétend s'y rattacher directement, escamotant généralement des échelons qui ne sont plus alors utilisables pour évoquer les liens d'alliance et de parenté.

On peut néanmoins mettre en rapport leur montée sur les massifs avec les derniers groupes cavaliers qui, chassés de la plaine, écumaient encore les piémonts avant que le Wandala et ses relais comme Bi Marva ne contrôlent mieux le

pays. L'installation des Murgur serait contemporaine dans la région des échecs ou des réussites d'autres groupes montés sur poneys, comme les Gilbada et des gens issus de Jagara. Ils participèrent à une période de grande insécurité dans les plaines qui a dû accentuer le peuplement des massifs - ainsi qu'eux-mêmes le précisent - et qui précéda l'hégémonie wandala. Le contrôle effectif du Wandala par les Bi Marva interposés dut s'opérer dans le dernier quart du XVIIème siècle pour s'achever au début du XVIIIème, et le perchement des Murgur devrait dater de cette période. Quant au départ du Logone, compte tenu des stations en plaine, on pourrait avancer la fin du XVIème et le début du XVIIème pour donner un ordre d'idées.

Pour J. F. VINCENT (1981:289) le clan Erkece (alias Markaba) était à Wazang "très probablement au XVIIème siècle", ce qui repousserait la présence des Markaba à Zawaye au XVIème "où ils avaient leur chefferie" et à la même date pour les Murgur à Marva. Leur séjour à Balda remonterait alors à la fin du XVème ou au début du XVIème siècle.

3.2. *Les Murgur et les gens de la courge*

La courge est le point de reconnaissance des groupes murgur et il s'agit toujours de la courge *waygoore*. Les récits des Murgur s'inscrivent dans une famille de mythes prenant les cucurbites comme élément décepteur, chaque variété s'inscrivant comme un blason pour une population

donnée¹. Cet habillage du mythe sert maintenant plus de référence à une région que de marqueur pour une migration de fondeurs-forgerons dans la mesure où nombre de ces groupes ont abandonné ces activités, mais tous désignent une même ligne de départ : le bas Logone.

Sur une latitude plus haute que celle des migrations murgur, partant du Logone, via le rocher de Waza, quelques lignages podokwo - signalés par B. LAMBEZAT, 1952 - et de Kirdi Mora disent être montés sur la montagne en suivant la tige d'une cucurbitacée rampante. Le lignage Makdaf forgeron muktele (près de Zwelva) à Gwalda bâtit son mythe d'arrivée sur le même modèle. B. JUILLERAT (1968:105) relate la migration makdaf partie de Waza, où après chaque étape une courge-calebasse pousse et sa tige montre le chemin "comme un serpent", puis produit un fruit que les six frères en migration se partagent. La fructification intervient alors pour signifier un site d'étape. Ils s'installent définitivement lorsque la tige de la calebasse n'avance plus. Chez les Mada, M. CUINGNET (1968) signale une courge qui, en plaine, crée la famine et oblige les gens à fuir, et qui monte seule de rocher en rocher; de cette courge sortira un enfant. Sur les rives du Logone, certains groupes motokay (forgerons) sont dits être sortis d'une calebasse.

¹Ce sont les batraciens qui, sur une latitude plus basse, en pays zumaya, joueront ce rôle avec, également, des mythes composites qui reprendront à leur compte cucurbitacées et batraciens.

3.3. *Quelques exemples de forgerons voisins des Murgur*

Nous avons choisi des groupes peu éloignés géographiquement des Murgur et qui ont suivi des parcours croisés avec ces derniers. Ils ont aussi au cours de leurs pérégrinations contracté une association symbolique avec un autre groupe.

Le premier, celui des Zeley-Metelever, du massif de Duvangar, semble s'inscrire dans l'héritage du plus ancien courant forgeron de Darkan. Ils gagnèrent la montagne, en l'occurrence le massif de Duvangar, à la même époque que les Murgur ou légèrement après eux. Les Zeley ou Zeleng sont, d'après Mandzardaw Mongwalyan et autres, issus d'un des groupes les plus anciens qui peupla les bords du mayo Bula. Une partie d'entre eux participa au peuplement zumaya. Ils reconnaissent être parents avec la souche zumaya de Dargala. Refoulés lors de la tumultueuse histoire des bords du mayo Bula, ils stationnèrent un temps à Zeleng, émissaire du mayo Kaliaw. Puis ils¹ se réfugièrent, certains à Mozogoy et d'autres près du massif de Mogazang, à Gayak; puis enfin, à Godola. Les Zeley sont forgerons et là ils vont s'allier à des fondeurs : les Metelever, à moins que leur coalition ne soit bien antérieure.

Les Metelever viennent également de l'est où ils s'étaient associés avec les Markaba - le même

¹Les Zeleng ou Zeley, selon toute vraisemblance, seraient les Jele (passés également par Mozogoy et par Sulede) qui peuplent de nombreux massifs mafa (cf. J. Y. MARTIN, 1981:224). Une autre fraction se déplaça à Wandala, entre Zongoya et Gawel, et investit le massif de Zidim.

groupe également allié aux Murgur - à Zawaye, au nord du massif de Papata. Les Metelever se sont déplacés à Mokyo, puis ils sont descendus à Godola où se serait concrétisée leur association avec les Zeley. "Metelever" vient de *metele* ou *metel*, le crochet de fer qui permet de tisonner les charbons de la forge ou qui indique à l'aide-forgeron l'endroit où frapper avec le marteau, et *ver* ou *aver*, le charbon de bois.

Le récit de rencontre Zeley/Metelever ne peut être que la reprise d'un mythe très ancien qui avait cours au Bagirmi et qui dut servir à exprimer des rapports précédents avec d'autres groupes comme les Markaba :

Les Zeleng fuient devant un rhinocéros. Les Metelever sont juchés sur un grand *Ficus platyphylla*. Ils lancent aux Zeleng : "Montez sur l'arbre, vous ne craignez rien", mais sur le *Ficus* il n'y a pas de place pour tous et au pied de l'arbre brûle un feu. Les Metelever disent : "Sautons dans le feu". Dans le feu ils ne subissent aucun dommage et le rhinocéros effrayé par les flammes rebrousse chemin.

Ce mythe les rattache aux anciens petits royaumes forgerons de Darkan avec comme centre Bidiri et Abu Gern - dont la signification est "le père" ou "la chose à la corne", autrement dit le rhinocéros.

On retrouve les mêmes thèmes symboliques qu'au Bagirmi qui fut l'héritier de ces petits royaumes, après un intermède de domination felata. Rappelons qu'au Bagirmi les gestes d'intro-nisation et d'inhumation du mbang font référence à sa "fonction de forgeron divin" et le *milma* (forgeron) lui-même, dignitaire caractéristique de

la cour du Bagirmi, est un véritable substitut de la personne du mbang en ce qui concerne précisément sa fonction de forgeron" (V. PAQUES, 1967 : 189). La devise du mbang ou le nom de louange qu'on lui donne est *minya* (fer). Le mbang est, à sa mort, couché sur un lit de charbon de bois.

"...deux arbres... jouent un rôle particulièrement important dans la fondation de Massenya, le *mas* (tamarinier) et le *kəb* (*Ficus platyphylla*) ... Ces deux arbres sont mis comme la mère (*mas*) et le fils (*kəb*) et on dira d'eux qu'ils sont sortis indemnes du feu qui incendia la ville comme Muhammad et sa mère du feu qu'alluma Abd El Tukuru". Le *Ficus platyphylla* était au centre de la cité de Massenya, capitale du Bagirmi, et par là centre de l'univers barma. Le mbang devait au cours de cérémonies y monter, l'arbre s'identifiant à lui¹. Quant au rhinocéros (*birni* en tar barma), il fut l'animal tué par le chasseur alors qu'il venait boire au marigot du mbang (*ba mbang*), ce chasseur donna le premier mbang du Bagirmi en prenant le nom de Dala Birni (tête de rhinocéros) (V. PAQUES, 1967:202). On est surpris de retrouver sur une aussi longue distance dans le temps et dans l'espace, la reprise de grands thèmes symboliques qui présidèrent à la mise en place du

¹ Au Bagirmi, le *Ficus platyphylla* est chargé d'une grande richesse symbolique, associée à la fécondité et au mbang. C'est un arbre que l'on ne saurait abattre tant le rapport avec le mbang est prégnant. A chaque campagne avant la bataille, le mbang attache son cheval à un *Ficus platyphylla*. Les frontières du Bagirmi sont marquées par des bornes qui sont des *Ficus platyphylla* dans lesquels on a enfoncé une quenouille de fer, qui double ainsi les connotations du mbang.

royaume du Bagirmi, portés par l'écume de ces vagues de peuplement échouées sur les monts Mandara. C'est le passage du pouvoir sur les hommes, donné aux nouveaux venus, alors que les précédents cèdent "l'arbre de la chefferie" pour la forge ou pour ne servir que les arts du feu.

Une autre version, plus laconique, du mythe se veut explicative de leur fonction : "Les Metelever poursuivis par un rhinocéros sont tombés dans un feu, dont ils sortirent indemnes. Ils dirent que les charbons de bois incandescents leur étaient doux et que le feu ne pouvait pas les brûler. Ce sera donc leur travail".

Ce couple original Zeley/Metelever donne toutefois la prééminence aux Zeley. Les Metelever font pour eux le charbon de bois, ramassent le *mbizew* et le réduisent. Les Zeley forgent. Toutefois ils partagent le même sacrifice et leur installation sur le massif de Duvangar devait renforcer leurs liens.

Ils se déplacèrent ensemble de Jebbe et se présentèrent en face du massif de Duvangar et campèrent sur la petite colline de Krundov, les Zeley au nord, les Metelever au sud; une forge marque encore leur emplacement. Ils restent là en postulant une place dans le massif. Le massif de Duvangar est commandé par un lignage d'origine zumaya. Ils l'ont emporté sur les Mowayan venus, eux mêmes, de la région de Mendifi (Mindif) et passés par Dugur.

Avec les Zeley, nous sommes en présence de trois fractions issues de la même région appelée le pays zumaya, mais à différentes époques et amalgamées à des groupes également différents.

Les Zumaya, c'est-à-dire les Duvangar proprement dits, sont alors en guerre avec le gros massif voisin de Durum et n'arrivent pas à prendre l'avantage. Les Zeley disent qu'ils se battaient avec des tiges de gombo, en fait avec des serpettes et des couteaux de jet. Ils vont les aider car ils apportent avec eux l'arc. C'est d'ailleurs à la même époque que les Mboku, également passés par Jebbe, chassent avec leurs arcs les Murgur. Si l'on croit les Zeley, "l'arc est leur affaire". Ils repoussèrent les Durum et reçurent en reconnaissance droit de cité sur le massif de Duvangar. Tout comme les Murgur, ils se présentent à ce moment-là comme l'élément civilisateur avec le vieux mythe forgeron qui apporte le fer à des populations cultivant avec des tessons de poterie. Les Duvangar découvrent et apprécient aussi le *furdu*, recette de bière de mil de la plaine (de chez les Giziga). Ces apports civilisateurs n'ont pas toutefois permis aux Zeley de l'emporter ultérieurement sur les Zumaya; ce ne sont donc que les éléments d'un mythe non abouti.

Les Zeley ne sont en fait qu'un groupe forgeron venu tardivement, les Mawoyam eux-mêmes fabriquaient le fer. Quant aux Duvangar, ils sont issus des Zumaya, qui constituèrent le pouvoir le plus puissant qui domina les plaines du Diamaré. La strate zumaya qui prit le pouvoir à Duvangar demande néanmoins à être précisée¹. Il semblerait que ce soit plutôt des gens rejetés de Dambay dans la région de Wuro Zangi, donc des

¹Les Zumaya sont venus (du moins ceux qui coiffèrent la chefferie) de Gisey, vers le début du XVIIIème siècle.

pré-Zumaya appartenant au fond de peuplement atmuko (à rapprocher des Musgum Motokay forgerons), partant très marqués par la forge. Le fer devait être abondant sur le massif¹.

Cette chefferie "zumaya" structura fortement le pouvoir sur le massif. Elle imposa l'organisation en classes d'âge, les *mazgla*, que les autres Mofu imitèrent, comme cela existait encore sous Bi Dagum, dernier chef de Zumaya Lamorde.

Les Zeley restent donc des *talaka'en* (fflde), des "pauvres" (clans démunis) face aux gens de la chefferie. Ils organisaient les corvées de ramassage du *mbizew* et la réduction du fer pour le chef. Ils demeuraient toutefois conscients de leur force, qui leur était reconnue au moment de la nomination des chefs. Pour signifier que la montagne disparaît avec la mort du chef pour renaître avec le nouveau, on partait en expédition chercher un caillou sur le piémont du massif ennemi de Mboku afin de le rapporter à Duvangar. Ce sont les Zeley qui accomplissent cette tâche. Restés fortement suspectés par les tenants du pouvoir, ils sont mis à l'écart. Mangala, le chef en place à l'arrivée des puissances coloniales, fit même venir des forgerons de Mofu, petit massif au sud de Mokong, pour contrebalancer leur pouvoir économique. Actuellement, avec la maladie du chef Bizi Durum, qui l'oblige à résider à Méri, les Zeley se trouvent être l'élément le plus frondeur du massif.

¹ Les regalia, par exemple, des chefs de Duvangar, brandies au moment des fêtes au dessus de la tête du chef, "pour le protéger", seraient des couteaux de jet de forme baguirmienne classique.

D'autres groupes forgerons se sont installés, toujours en parallèle avec les Murgur, comme par exemple chez les Giziga-Mofu de Mogudi à l'ouest de Maroua. Les Momomay, forgerons, sont les premiers en place sur le massif¹. Ils viennent de Bogo et leur montagne s'appelle Mowa Gudi (montagne/forgeron), "Mogudi" sera le nom que prendra le groupe conquérant en provenance de Balda. Les Mogudi essaient de tromper les Momomay en plaçant de la cendre sous différents *kitikil (jiddere)*, accumulation anthropique sur le piémont, et ce afin de prouver une présence ancienne. Les Momomay leur disent : "Nous sommes perchés sur le sommet et nous n'aurions rien vu ?" Les Mogudi leur demandent de monter auprès d'eux car à Balda, leur situation est critique : "Venez voir et juger sur place" disent-ils aux Momomay. Le chef momomay envoie son frère qui part avec un Mogudi à Balda. Là-bas, le Mogudi le vendit aux Bornouans. Il revient et se blesse le bras. Il déclare : "Nous sommes tombés en plein combat, votre frère a été tué et j'ai été blessé." Il leur donne alors du sel noir et le boubou de *gabak* qu'il avait reçu de la vente du Momomay en leur précisant : "Prenez cela pour conclure notre alliance".

Le sel noir (*manda kiiki*) et le *gabak* noir sont les ingrédients qui permettent de séduire les autochtones et de capter la chefferie pour celui qui les apporte. C'est la figure de mythe courante pour presque tous les massifs des Mofu-Sud pour les groupes généralement issus du Wandala ou de sa

¹Certains de leurs représentants partiront à Meri.

périphérie. Elle prend ici une tonalité différente du fait de l'insistance à propos de la fourberie des Mogudi, qui éclaire les relations entre les deux groupes.

Comme les Murgur, les Mogudi sont passés par Balda¹ puis Papata et Marva. A l'étape de Papata, ils contractèrent une alliance avec les Mazagwo Zeleng, fraction des Zeleng associée avec les Metelever. Arrivés sur le massif de Mogudi, ils enterrent leurs couteaux de jet (*mofko*)². Ils cherchèrent à commander tout le massif et reçurent l'appui des ressortissants du massif de Durum : les Mandzah. Les Momomay gardent toutefois leur indépendance et le monopole du fer, si bien que les forgerons, incorporés aux Mogudi, les Zeleng, doivent s'inféoder à eux pour la forge. Le massif fut ensuite coiffé par les Bi Marva qui durent, selon la méthode de gouvernement prévalant chez les Giziga et les Mundang, établir un frère du chef avec, auprès de lui, une petite colonie de Bi Marva accompagnée d'Igu issus de

¹Balda fut un grand lieu de passage. Les Murgur eux-mêmes en font une étape, mais ce fut un lieu de dispersion. Un des clans les plus prolifiques des Giziga Muturwa est le clan balda.

²Ce peut être l'abandon définitif de ces armes de la plaine ou/et leur reconversion en regalia. A Marva, le couteau de jet "sacré" était enterré enfoui dans les peaux, sous l'*ibbi* (*Ficus gnaphalocarpa*) du quartier Bongor, près de l'actuelle mosquée de Maroua. On le sortait avant la saison des pluies. A Jebbe, les Lungum ont leur couteau de jet "sacré" placé dans leur ancien site, sous le support de pierres de l'ancien grenier du chef. On le sort dans les mêmes conditions pour la même fête, et on égorge un mouton sur lui près du cimetière des chefs.

Makabay. Ils s'établiront à Somballa, sur le piémont des Momomay.

Les jumelages de deux ensembles de pseudolignages semblent s'être multipliés dans la plaine à une époque de peuplement plus fluide, construit sur de plus petites unités et non en grands ensembles ethniques. Ils purent représenter des groupes producteurs à statut spécifique, comme les Zeleng et les Metelever, forgerons et fondeurs. L'évolution s'affirma vers une péjoration des seconds compris comme les manœuvres des premiers. Un autre exemple d'association existait, d'après notre informateur Mbokudu Tindiving, avec les Mbaka¹, forgerons de Muyang, qui seraient arrivés accompagnés par les Mavari ou Mvaray (*var* = charbon de bois). Ils transitèrent par Mekeru, laissant un frère avec sa mère aveugle qui refusa de poursuivre, et un autre à Mudo, vers Makalingay.

Ces groupes vivant en symbiose tout en préservant jalousement leur identité pouvaient présenter également une fraction de Gaw (chasseurs) et une autre de forgerons, dans le cas des Markaba et des Murgur. Des ressortissants de Gudur auraient fourni le couple de pouvoir au premier peuplement du massif-île de Lara. Les Lare chasseurs, ensemble de lignages dominé par les Lagabada, étaient accompagnés des Mbarengay forgerons. Ces couplages de populations ont pu évoluer en plaine vers des clans nobles et des clans serviles ou simplement inférieurs. Chez les

¹Les Mbaka possèdent une langue différente de celle du massif, mais fortement apparentée au Molkwo.

Musgum, coexistent encore les Mborey et les Manakay, les KaDey et les Komo. Ce type de différenciation n'a rien à voir avec un processus de segmentation de lignage. Le mécanisme semble inversé. On ne s'appuie pas sur une parenté, même fictive, c'est la cohabitation qui crée la parenté. Une trop longue période avec un échange de femmes dirigé dans les deux sens créera une parenté par les femmes et les fameux clans "oncles maternels". On décidera ensuite artificiellement d'une parenté "vraie" induisant l'interdiction d'échanger les femmes. Le but recherché est de renforcer la cohésion de la nouvelle entité ainsi suscitée.

Ces exemples ont été exposés pour signaler l'originalité d'un mode de peuplement qui a disparu. Les groupes de plaine aux effectifs réduits s'alliaient, puis se fractionnaient et se séparaient pour s'allier à nouveau sur des parcours de migration qui, sans cesse, se recoupaient. L'association se pratiquait sur la base de compétences économiques complémentaires. Les groupes forgerons y jouaient un rôle de premier plan, préfigurant, d'une certaine façon, leur statut casté dans les monts Mandara.

3.4. Les Murgur et les grands courants forgerons

Les Murgur représentent les ramifications terminales d'un courant de fondeurs-forgerons parti de l'est et qui s'est peu à peu diversifié. Des éléments issus de la même souche de peuplement se sont entrecroisés, rattrapés, dépassés.

L'individualisation de certains par association avec des groupes en place les a conduits à de telles divergences qu'ils ne se reconnaissent plus aucune parenté. Il est important de souligner que les populations engagées sur ce même écheciveau migratoire qui fonctionna pendant des siècles à sens unique, du Fitri/Bagirmi jusqu'aux monts Mandara et plus encore sur sa séquence Logone/monts Mandara, participent au même stock humain.

Le mythe des Murgur, où un homme est rejoint à chaque étape par ses frères, devant lesquels il doit fuir, est l'illustration du processus de migrations en plaine. Un groupe minoritaire rejeté décide de partir plus avant. Depuis sa nouvelle installation, il continuera à entretenir des relations avec le site de départ, car ceux qui l'ont repoussé ont été à une époque un groupe allié ou échangeur de femmes. Lorsque ces derniers se trouveront à leur tour en difficulté par l'arrivée d'une troisième population qui les refoulera, ils ne partiront pas au hasard, mais à la recherche de leur "frère". Dans cette deuxième cohabitation, les deux partenaires ne seront plus tout à fait les mêmes. Le premier groupe se sera allié sur place avec des "autochtones" et le second aura aussi changé, frotté aux nouveaux venus et en ayant peut-être rallié certains, toujours animé de la volonté de prendre le pouvoir pour le second et celui de préserver son indépendance pour le premier, ce qui entraînera encore leur déplacement. C'est ainsi que les couloirs de migrations sont occupés par des groupes qui entretiennent un certain nombre de rapports de filiation en même

temps qu'ils partagent un lot de coutumes et de comportements communs, tant religieux que dans le domaine de l'accession au pouvoir.

Mais comment insérer les Murgur dans les grands courants de peuplement fondeurs-forgerons? Ils participèrent par contre-coup ou par hybridation à ces grands courants, mais il est malaisé d'en découvrir l'articulation et de superposer à un moment leurs identités. Nous avons pressenti ces grands courants en abordant les différentes vagues de peuplement parties de Buraw.

Deux courants sont ainsi identifiés, celui des Darkan et le mouvement dit "Showa". Les forgerons Darkan, dont on retrouve les ultimes traces dans la région de KayKay Burkumanji et de Bogo, viennent de petits royaumes forgerons de Darkan, dans la région d'Abugern et de Bidiri. Ils furent chassés au XIV^{ème} siècle par les Felata qui construisirent des principautés éphémères, conquises ensuite par des groupes kuka, lesquels Kuka sont à l'origine du royaume du Bagirmi. On leur prête sur les rives du Gerlew et à Bogo le rôle de défricheurs, qu'ils auraient gardé dans leur descente vers le sud, sur le mayo Kebbi. Les Motokay, Jorok, Tongoyna ne sont que les lointains successeurs des Darkan. Une autre branche, moins importante, aurait fait mouvement vers les monts Mandara.

Le mouvement postérieur à celui de Darkan, parti du pays showa (XVI^{ème} siècle), vraisemblablement le Dekakire du Bagirmi, demeure une référence prestigieuse. Les gens de Gudur, ceux de la chefferie actuelle, se revendiquent parfois de

Showa. Ce mouvement traversa le pays musgum, puis via Bogo, gagna les rives du mayo Bula à Dambay. Les mares où les forgerons travaillaient sont encore signalées : Wandu Diida et Masama Dar Dam¹. La venue de ce groupe important a été conservée dans les traditions zumaya (SEIGNOBOS 1986). Une partie poursuivit sa route, stationnant entre Gudur et Lulu, au pied des monts Mandara. Les Giziga Muturwa désignent encore cette zone comme le "pays showa". Une fraction des forgerons restera sur place, d'autres abandonneront la forge, ce seraient les proto-Maryam, forgerons actuels. Pour les Giziga Muturwa, dépourvus de forge, ceux auxquels ils font appel sont indifféremment nommés Maryam ou Showa. Les Showa s'installent en force à Zidim, chez les Bana, mais ils réussiront particulièrement chez les Gude où ils captèrent à leur profit la chefferie. G. LAVERGNE (1941) s'en fait l'écho : "la tribu goudé trouve son origine dans la région de Kilba (Nigéria), centre important où affluèrent à une époque que l'on pourrait situer au milieu du XVII^eme, une série de migrations venues, les unes du Bornou et les autres du pays Schoa. Les Schoa, plus aisés (ils avaient emmené leurs biens) et plus avisés, prirent le commandement des villages ainsi créés..." Le courant showa est toujours présenté dans les traditions orales qui le mentionnent comme composé de groupes très structurés. Au fur et à mesure qu'il avance d'est en ouest, le rapport entre forge et pouvoir se modifie.

¹Masama Dar Dam étant signalé aussi comme un peuple forgeron venu du Bagirmi à Bogo (Bogo Masama).

Dans la région de Maroua, le courant darkan n'apparaît plus et celui des Showa, pourtant présent, a du mal à prendre consistance. Nous n'arrivons pas, dans l'état actuel de nos connaissances, à bien clarifier cette stratigraphie des gens du fer qui - de notre point de vue - sont le révélateur qui permettrait de comprendre la stratigraphie d'ensemble du peuplement de la région. Nous exposons des notes de terrain qui, loin d'être exhaustives, donnent simplement des indices, et une idée de la complexité du sujet.

Sur les massifs, des groupes forgerons qui ont oublié leur origine, les forgerons Zekeleng du massif de Zidim par exemple, disent qu'ils sont issus de leurs rochers¹ et qu'ils mangeaient du charbon de bois et non du mil; ou comme une fraction des Mbaka du massif Muyang, qui affirment être sortis de leur montagne. Il existe, bien sûr, un ancien fonds forgeron, venu du nord et du nord-est, à une latitude supérieure à celle des courants évoqués, du Kanem et du Bornou. Leur implantation dans les Mandara se situe plus en pays mafa, à Vredeke, et les Mbidime pourraient en être les représentants. Toutefois, la presque totalité des groupes forgerons de la région, implantés avant les Murgur, ceux évoqués déjà, comme les Momomay de Mogudi, les Magayam de Dugur - même s'il y a eu pérégrination dans les massifs - ont transité selon toute vraisemblance par les grands centres forgerons de

¹Ce qui est suspect, car ils appartiendraient plutôt au fonds ancien des peuples pré-zumaya et signalés sur le mayo Bula, les Zeleng, Gerleng, Zekeleng...

plaine que furent Dulo, Bogo, Joffa, Dambay et même Marva. Ainsi, à Marva, selon l'informateur Sidi Alaji Dawa de Zokok Ladewo, les Bi Kuley (les chefs des sacrifices), dont les derniers représentants s'éteignent à Zokok Ladewo, furent les héritiers d'anciens pouvoirs forgerons relégués au rang de notables, puis de ritualistes.

Les Giziga Bi Marva, Kaliaw, Muturwa et Lulu insistent sur leur ancienneté. Ils sont perçus comme ceux qui organisèrent les premiers la région de Maroua. Les Bi Kuley étaient installés à Zokok (Maroua) au pied de la petite colline de Mogo Jomo, aujourd'hui occupée par la résidence du Gouverneur. C'est à son pied que se trouvait le grand sacrifice de Marva. Ils auraient été écartés, puis chassés par les Dugoy et les Mbana. Ils s'enfuirent à Kaliaw où une guerre civile les renvoya en plaine. Ils s'installèrent alors à mi-chemin entre Kaliaw et Marva, à Zokok Ladewo. Zokok Ladewo demeura un grand centre de forge et même de réduction, travaillant le minerai de Zidim. Leur production s'exportait jusqu'à Bogo. Ils continuaient à remplir le rôle de ritualistes à Marva pour l'intronisation et l'inhumation des chefs Bi Marva. A Muturwa même, les Mogo sont des Bi Kuli partis de Marva ou de Kaliaw au moment de leur refoulement¹. Etablis près de la mare-tombeau de Rum (Muturwa), ils servirent la chefferie des Madama, puis celle des Muturwa. Ils occupent des Kuley et enterrent les chefs. Sous les influences méridionales mundang, les valeurs de

¹Une autre tradition voudrait que les Mogo soient venus du Bagirmi avec les Muturwa jusqu'à Gudur, puis à Rum.

la forge connurent une dégradation chez les Giziga qui fit glisser certains groupes forgerons dans le rôle de ritualistes. C'est tout juste si les Mogo exposent les outils de la forge lors de l'enterrement des chefs de Muturwa (G. PONTIE, 1973:84) et s'ils touchent le cadavre du chef avec *magatz*, la pince, lors de l'annonce de la mort du chef. Ils font pleurer le chef en frappant des fers de houe usés, avec de petites pierres. Nous retrouvons encore ce groupe ancien à Movo et à Budum, avec les Mede Kuley, partis de Zokok et passés par Zalak. Toutefois, les Bi Kuley eux mêmes auraient marché sur les pas d'autres forgerons, les Gudi¹; mais selon d'autres informateurs, les Gudi ne seraient autres que les forgerons showa.

Les Murgur des massifs-îles du nord de Maroua sont restés parmi les derniers forgerons "libres" de la région. Alors que forge et forgerons étaient rejetés du Logone après le départ des Murgur, chez les Musgum et aussi chez les Masa, les forgerons subissaient une véritable mutation sur les monts Mandara centraux. Les Murgur maintenaient le statut que connut la forge dans le bassin du lac Tchad aux époques antérieures. Pour eux, la forge est encore une enceinte sacrée où l'on ne peut pénétrer sans préparation, où l'on ne peut prononcer certains propos, elle est un lieu d'asile. Pour eux, le forgeron a encore le pas sur les deux

¹Ils ont dû donner leur nom au forgeron chez les Giziga et ce fut ensuite un emprunt du fulfulde au giziga. L'emprunt d'un ethnonyme expliquerait que ce n'est pas la racine que l'on attendrait dans une langue tchadique (cf. H. TOURNEUX, ce vol.). Les Fulbe du Diamaré l'utilisent en remplacement du mot fulfulde *kila*.

autres spécialistes que sont le *bambaado* (fflde = griot) et le chasseur. C'est lui qui organisa le monde des hommes et ses conseils éclairent les chefs, dont il peut épouser les filles.

Les Murgur ont ainsi échappé à ce qui pourrait être une ultime évolution du statut forgeron que nous avons évoqué avec le groupe mogura. Passée la porte de Gudur, le statut change radicalement. Dans les Mandara centraux, forgerons et non forgerons évoluent dans deux sphères différentes. Le forgeron s'est trouvé disqualifié de la compétition pour le pouvoir sur les hommes par l'introduction de la notion d'impureté que lui confère l'obligation d'enterrer les morts. Tous les comportements quotidiens, avec les relations d'évitement, sont là pour le rappeler. En les castant, la chefferie des hommes a domestiqué et mis à son service le pouvoir de la forge. Devenus les ritualistes obligés du pouvoir, en contrepartie d'avantages économiques certains, ils ne peuvent à aucun moment y avoir accès. Toutefois, les rapports actuels des Murgur avec leurs voisins, hormis leurs "oncles maternels", préfigurent par maints indices le statut de forgerons castés.

Les Murgur ont une propension à être devins, à soigner sans que ces pratiques ne soient codifiées, non seulement dans leur aire de peuplement, mais à sa périphérie. La fonction de devin était chez les Murgur très à l'honneur et s'il n'y avait pas de chef des forgerons, on notait, en revanche, un chef des devins murgur. Il siégeait à

Mawasl et la charge était héréditaire¹. L'ambiguïté du forgeron, à la fois craint et méprisé, est en filigrane dans leurs rapports avec les quartiers voisins. Ceux-ci les accusent volontiers de pratiques occultes. Politiquement, les relations qu'ils peuvent tisser avec la forge, la richesse - toute relative - qu'ils peuvent accumuler, inquiètent les chefs. Le fait qu'ils aient, comme les autres, droit à la terre et qu'ils n'aient nulle entrave sociale quant à leurs alliances matrimoniales, apparaît comme une cause de déstabilisation et une menace pour le pouvoir en place ou pour leurs voisins. Enfin, cette trop grande cohésion liée au renforcement de leur identité par la forge fait d'eux une ethnie sans territoire et une fraction de peuplement rapportée et inassimilable sur chaque massif.

Aujourd'hui en plaine, les Murgur subissent, comme d'autres, l'attrait des agglomérations et de l'islamisation. Leurs activités du fer permettent à certains d'engager une nouvelle mutation ethnique, à Maroua et sur les rives du mayo Raneo. Mais ici le maintien de la forge est la cause de la perte de l'identité murgur, car le creuset est celui d'un autre groupe forgeron très puissant, celui des Sirata (Bornouans). En s'islamisant, les Murgur "se font Fulbe", mais en gardant la forge ils "se font", en fait, "Sirata", car les Sirata de Pataawal majoritaires dans la région de Maroua,

¹Le dernier en date fut Bi Mogola qui mourut dans les années 50. Il ne pratiquait pas lui-même la forge, bien que cela ne fût nullement incompatible. Son fils devait fuir la charge et partir à Gudum Gudum. Il n'y eut pas de successeur.

ou ceux directement venus du Bornou, présentaient toute la gamme d'artisans dont étaient dépourvues les sociétés peules du Diamaré, lesquelles sociétés ont toujours répugné à toucher la forge.

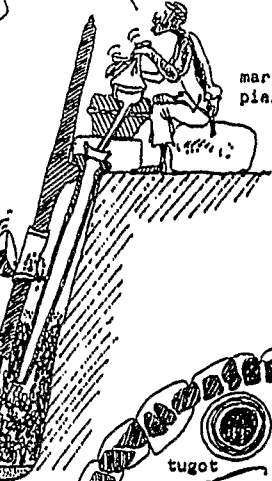
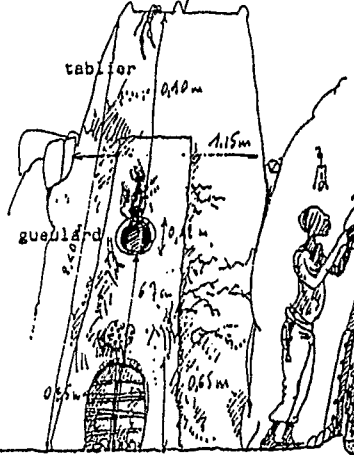
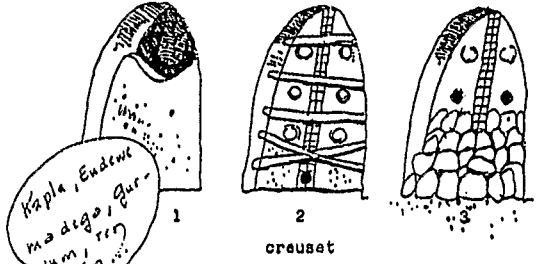
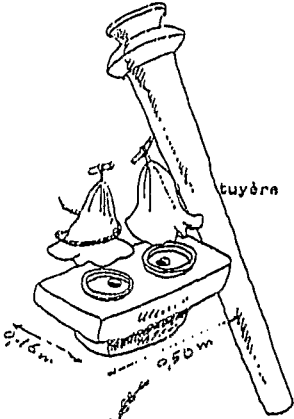
BIBLIOGRAPHIE

- BARTH H., 1861, *Voyages de découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, Trad. P. ITHIER, Paris, A. Bohne, 4 volumes.
- BOUTRAIS J., 1973, *La colonisation des plaines par les montagnards au nord du Cameroun (monts Mandara)*, Paris, ORSTOM, Trav. et Doc. n°24, 280 p.
- CARL L., J. PETIT , 1955, Une technique archaïque de la fabrication du fer dans le Mourdi (Sahara oriental), *l'Ethnographie* 50:60-81.
- CUIGNET M. , 1968, Les Mada : contribution à l'étude des populations du Nord-Cameroun, (Dakar), *Bulletin de l'IFAN* 30, Série B:1062-1139.
- DENHAM Maj., Cap. CLAPPERTON, Dr. OUDNEY, 1826, *Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, Tome 1, Paris, A. Bertrand.
- EGUCHI P.K., 1978, *A brief Account of Life of Zigla according to Musgum Tradition*, 595-603.
- GENEST S., 1974, Savoir traditionnel chez les forgerons mafa, *Revue Canadienne des Etudes* VIII/3:495-516.
- GENEST S., 1976, *La transmission des connaissances chez les forgerons mafa (Nord-Cameroun)*, Université de Laval/Québec, 228 p.

- GRAFFENRIED (Ch. de), 1984, Criquets et Vautours, mythes de migration et d'installation des Gemjek et Zulgo du Nord-Cameroun, *Genève Afrique XXII/2*:103-118.
- JUILLERAT B., 1968, Règles et rites matrimoniaux chez les Mouktélé du Nord-Cameroun, (Paris), *J.S.A.* 38:113-136.
- LAVERGNE G., (Chef de Subd. de Mokolo), 1941, *Rapport de tournée dans les groupements Tchede, Motchekina et Daba, dans le secteur bana*, Archives CGN, 13 p. dactyl.
- LEMBEZAT B., 1952, *Mukuléhé*, Paris.
- MOHAMMADOU E., 1975, *Royaume du Wandala ou Mandara au XIXème siècle*, ONAREST, 302 p.
- MOUCHET J., 1948, Prospection ethnologique sommaire de quelques massifs du Mandara, (IFAN), *Etudes Camerounaises* 21-22:105-119.
- MOUCHET J., 1949, Prospection ethnologique sommaire du massif zelgwa (région du Nord-Cameroun, subdivision de Mora), (IFAN), *Etudes Camerounaises* 25:39-54.
- PAQUES V., 1967, Origine et caractères du pouvoir royal au Baguirmi, *J.S.A.* XXXVII/II:184-214.
- PAQUES V., 1977, *Le roi pêcheur et le roi chasseur*, Tvx de l'Institut d'Anthropologie de Strasbourg, 236 p.
- PASSARGE S., 1985, *Adamaua, Bericht über die Expedition des Deutschen Kamerun Komitees*, Geographische Verlagshandlung, Berlin, D. Reimer, 573 p.
- PRESTAT G., 1953-D, *Maroua "ville d'Islam"*, 21 p. dactyl. CHEAM, Cote 2176.
- RICHARD M., 1977, *Traditions et coutumes matrimoniales chez les Mada et Mouyeng (Nord-Cameroun)*, Anthropos Institut, Collectanea Instituti Anthropos 10, St Augustin, Haus Völker und Kulturen, 380 p.

- SASSOON HAMO, 1964, Iron-smelting in the hill village of Sukur, (North Eastern Nigeria), *Man* 215:175-178.
- SEIGNOBOS Ch., 1980, Des fortifications végétales dans la zone soudano-sahélienne (Tchad et Nord-Cameroun), *Cahiers ORSTOM*, Sér. Sc. Hum XVII/3-4:191-222.
- SEIGNOBOS Ch., 1982, Note sur les "ruines de Muldugwa" en pays mafa, *Revue de Géographie du Cameroun* 3/1:41-45.
- SEIGNOBOS Ch., 1984, Instruments aratoires du Tchad méridional et du Nord-Cameroun, *Cah. de l'ORSTOM*, Sér. Sc. Hum. XX/3-4:537-573.
- SEIGNOBOS Ch., et H. TOURNEUX, 1984, Notes sur les Baldamu et leur langue (Nord-Cameroun). *Africana marburgensia* XVII/1:13-30.
- SEIGNOBOS Ch., H. TOURNEUX et F. LAFARGE, 1986, *Les Mbara et leur langue (Tchad)*, Paris, SELAF, 317 p.
- VINCENT J.F., 1978, Sur les traces du major Denham : le Nord-Cameroun il y a cinquante ans, Mandara, "Kirdi" et Peul, *Cahiers d'Etudes Africaines* XVIII:575-606.
- VINCENT J. F., 1981, Données nouvelles sur la fondation de la chefferie de Marva et le peuplement Giziga-Mofu de la région, (Valbonne), *Esprit de découverte, Colloque CNRS*, (dactyl. 23 p.).
- VINCENT J. F., 1981, Eléments d'histoire des Mofu, montagnards du Nord-Cameroun, *Coll. Internat. du CNRS 551, Contribution de la recherche ethnologique à l'histoire des civilisations du Cameroun*, 273-295.
- WENTE LUKAS R., 1972, Eisen und Schmied im Südlichen Tschadraum, *Paideuma, Mitteilungen zur Kulturkunde* XVIII:112-143.
- WENTE LUKAS R., 1977, *Die materielle Kultur der nicht-islamischen Ethnien von Nordkamerun*, Wiesbaden, Franz Steiner verlag, 313 p.

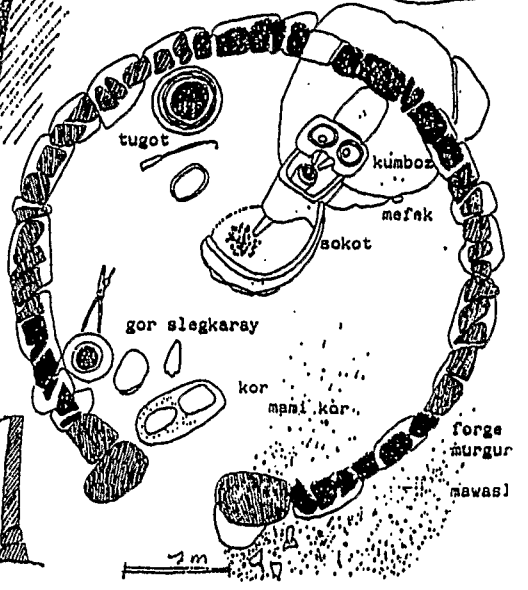
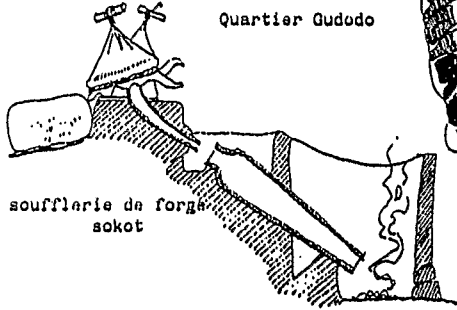
MAWASL



gilde

soufflet à pot

Mawasl Quartier Gudodo



ANNEXE : TROIS REDUCTIONS DE FER

Nous présentons les reconstitutions de réductions de fer en montagne, l'une chez les Murgur de Mawasl et l'autre chez les forgerons plata de Mayo Plata. Elles sont complétées par une autre effectuée en plaine chez les forgerons de Bogó, afin de comprendre ce que purent être les techniques passées murgur¹.

1. Déroulement d'une réduction du fer chez les Murgur de Mawasl

La reconstitution s'est déroulée en janvier 1983, au quartier de Gudodo sur le massif de Mawasl. Le bas-fourneau ou *gilde* est construit au pied de la colline, entre deux grands rochers. D'une hauteur de 2,40 m, tablier compris (0,9 m), et d'une largeur de 1,15 m à la base du tablier sur l'aire de soufflerie, c'est un *gilde* standard si l'on se

¹Les problèmes rencontrés au cours des différentes reconstitutions de réduction tiennent essentiellement à la préparation des bas-fourneaux et au rassemblement des "médicaments" afférents. Leur relevé extrêmement complexe et la crainte de ne pas réunir le corpus voulu fait que l'équipe de fondeurs pressentie n'ose pas endosser la responsabilité de la reprise d'une réduction (Mokyo). En février 1984, j'avais demandé aux Breme de pratiquer une réduction. Après une première réponse positive, il y eut refus du devin avec néanmoins une explication. L'argent reçu pour ce travail aggravait les tensions dans le massif et accentuerait la jalousie des "mangeurs d'âmes", dont les activités avaient redoublé ces derniers temps...

réfère aux mesures que nous avons pratiquées sur les ruines de *gilde* dans le massif et dans celui de Mekerî. Le gueulard, qui sera bouché par une paroi de glaise montée sur un liséré de pierres, est une niche quasi ovale de 0,65 m de hauteur sur 0,55 m de large. Le fond du gueulard est rempli de sable grossier. Le hublot, de 30 cm de diamètre et qui permet d'alimenter le bas-fourneau, se trouve à 0,67 m du gueulard. Ce bas-fourneau, à la différence de ceux vus chez les Mafa, les Plata, les Mofu Zidim, est sobre et sa décoration se limite à un seul ornement : un macaron de terre avec punctiformes au-dessus du gueulard.

Le charbon de bois, *aver*, est entreposé près du *gilde*. Il a été obtenu à partir d'*Acacia sieberiana* et *Acacia polyacantha* et de *Bauhinia reticulata*. Ce n'est donc plus le charbon de bois utilisé jadis essentiellement composé de *Diospiros sp.* et de *Terminalia brownii*. Les réserves sont laissées dans des paniers de vannerie fusiformes.

Le minerai, *mbizew*, est disposé sur une pierre plate, légèrement humidifié afin qu'il ne soit pas sensible au vent et pour éviter toute perte en le transportant dans le bas-fourneau. Par dessus sont placés les *Cissus quadrangularis* protecteurs.

Le fer pulvérulent de Mawasl se compose de quartz cimentés par des hydroxydes de fer : hématite, maghémite et magnétite en quantités à peu près égales. Y sont également présents de l'ilménite et des feldspath. Il s'agit d'un résidu d'altérite délavée, trié par les écoulements. Dans les échantillons prélevés dans les cours d'eau au sud de Hulum, le pourcentage d'ilménite est sensiblement plus important à cause de la

proximité des massifs de roches vertes volcaniques de Mogazang¹.

Les unités de mesure sont une calebasse de charbon de bois, d'une contenance moyenne de 0,95 kg, pour deux mains de *mbizew* de 1,95 kg, remplacé par un contenant plus constant². La préparation de la journée de travail correspond à une ouverture de saison de réductions chez les Murgur. Le *jawro gilde*, Apeshe Tazahay, également chef de quartier, fit une dernière réduction tardivement, en 1963, pour fournir les fers traditionnels qui devaient être joints à la dépouille d'un notable. La veille, il abandonne un poussin sur le massif pour le *madama* (les impuretés, le maléfice). Il achète un daman (*kweum*) pour faire le *kuli* dans la salle des greniers. Une personne non-murgur le consommera.

Le matin de la réduction, on égorge une chèvre près du silo. Les gens qui travaillent au *gilde* se partagent la chair; la bière préparée est goûtée. On mange enfin un deuxième daman - également acheté - qui accompagne la boule.

La terre du bas-fourneau a été malaxée avec des "médicaments". Les Murgur ont rassemblé 110 à 120 ingrédients végétaux, depuis les "médicaments hérités", plantés près des concessions

¹Les analyses de nos échantillons ont été faites par le laboratoire de Géomorphologie du CEGET-CNRS de Bordeaux, par le canal de S. MORIN, Géographe à l'Université de Yaoundé.

²Dans toutes les opérations, nous avons veillé à ce que les unités de mesure soient les plus précises possibles, tout en respectant l'aspect pragmatique de la charge et les récipients en vigueur.

(*Cissus* et *Crynum* sp.) jusqu'à ceux cueillis fort loin en brousse. Bulbes, tubercules et racines dominant à 71,6%¹, puis, enfin, les feuilles où les malvacées, les liliacées et les *lauranthus* (le pouvoir de ce dernier varie avec son support) sont les plus nombreux. On peut se demander si ce "savoir" des fondeurs-forgerons n'est pas gonflé artificiellement pour renforcer le côté ésotérique et secret de la réduction et de la forge murgur. Chez d'autres ethnies, comme les Mafa, les composants des médicaments ne sont pas aussi variés.

A 8h10 mn, c'est la mise en place de la tuyère (*sokot*), poterie cylindrique faite par les hommes. On ajuste la tuyère en la coinçant par son col à l'extrémité, puis on placera au-dessus le support des soufflets de 0,50 m sur 0,35 m. Un jointoyage à l'argile assurera l'étanchéité, les peaux des soufflets sont attachées à leurs formes de poterie. On dispose un lit de charbon de bois dans le gueulard, sous la sortie de la tuyère et on commence à fermer le gueulard avec une paroi d'argile, malaxée avec la totalité des "médicaments" séchés et pilés. La montée de cette paroi est délicate, car si elle crève en cours de réduction, l'opération est ratée. Apeshe dessine une sorte d'échelle au centre et, de part et d'autre, six petits

¹Il ressort des "médicaments" rassemblés pour préparer le *gilde* chez les Murgur, à Mawasl comme à Mbidime, qu'il y a un grand nombre de tubercules et de racines, utilisés par ailleurs comme aliments de famine : *Cucurliigo pilosa*, *Brachystelma phyteunmoides*, "bulbes" d'*Asparagus* sp., *Tacca leontopetaloides*, *Amorphophalus* sp., *Anchomanes difformis*, *Cochlospermum tinctorium*, *Dioscorea dumetorum* etc.

cercles et un sur le bas, indiquant ainsi les endroits à percer pour faire couler le laitier. De petits arceaux de bois viennent soutenir la paroi.

A 8h35, on met du charbon de bois au fur et à mesure que la paroi du gueulard monte, puis on remplit jusqu'au hublot, ce qui fait au total 25 calebasses. La tuyère traverse dans sa partie inférieure une couche de charbon de bois qui deviendra incandescent et elle transmettra ainsi un air préchauffé dans le foyer.

A 9h15, on teste les soufflets.

A 9h28, les abords du bas-fourneau sont nettoyés.

A 9h30, le feu est mis par le haut, cette action est réservée aux enfants et petits-fils d'Apeshe.

A 9h36, les premières flammes sortent des deux trous percés au bas du gueulard. On jette alors par le hublot les "médicaments" et une pincée de minerai.

A 10h15, les trois premières mesures de *mbizew*, encore mélangées avec la poudre de "médicaments" sont introduites, suivies par une dizaine de calebasses de charbon de bois. Les *Cissus* ont été fichés sur les piques de fer qui serviront à tisonner le gueulard. Apeshe et ses trois aides, qui auront seuls le droit de toucher le fer puisqu'ils ont été soumis aux interdits, notamment d'abstinence sexuelle, se relaient en haut des soufflets et lancent les premiers chants dits "de mariage", au son de deux guitares pentacordes. Tous seront chantés en *molkwo*, sorte de langue véhiculaire comprise dans l'ensemble des petits massifs-îles au nord de Maroua.

A 10h31, le premier laitier sort "comme le sang", sous les acclamations de la soixantaine de personnes rassemblées.

A 10h42, on remet sept calebasses de charbon de bois, suivies de quatre mesures de *mbizew*, puis d'une calebasse de charbon de bois. Les plus jeunes commencent alors à se succéder aux soufflets, après que les très jeunes enfants les ont touchés.

10h51 : du sable arénacé est jeté au bas du gueulard.

10h55 : deux mesures de *mbizew* sont accompagnées de deux calebasses de charbon de bois. Le laitier sort avec abondance.

11h : quatre calebasses de charbon de bois et trois mesures de *mbizew* et une demi-calebasse de charbon sont ajoutées; puis trois autres calebasses de charbon 20 minutes plus tard.

11h28 : on élargit avec le tisonnier le trou du bas.

11h30 : le laitier est examiné, la réduction se déroule normalement.

11h43 : un *gilde* miniature, réplique du grand, avait été construit sur le rocher voisin; on l'asperge d'eau mélangée à de la farine de *cerge*. Ce *gilde* recevra tous les composants sacrificiels.

11h45 : on ajoute 3,5 calebasses de charbon de bois, 3 mesures de *mbizew* et 0,5 calebasse de charbon de bois. C'est le début de la bousculade sur la plate-forme, où se succèdent les souffleurs. Tout le monde veut actionner les soufflets. On travaille en suivant le rythme donné par les musiciens; des Murgur venus de Dulek improvisent. De grandes jarres de bière sont apportées par les femmes. Il s'agit de *valawa*, avec macération d'écorce de

caïlcédrat, selon une recette qui, venue de chez les Breme et les Urza, se répand de plus en plus dans la région. Les femmes de Murgur - et elles seules - dansent. Les hommes improvisent des danses bouffonnes avec grelots devant le bas-fourneau.

12h05 : on ajoute 3 Calebasses de charbon de bois, 2 mesures de *mbizew* et une demi-Calebasse de charbon de bois. On commence à élever devant la paroi du gueulard et pour l'étayer un petit muret de pierres sèches et de sable, qui suivra l'accumulation du fer en bas. On perce les deux trous à mi-hauteur.

12h11 : on ajoute 3 Calebasses de charbon de bois, 2 mesures de fer et une demi-Calebasse de charbon de bois. Apeshe relance l'ardeur des souffleurs en les appelant du non flatteur de "Bi Gawla", qui peut également être le titre des chefs de forge, comme dans la région de Bogo et de Kodek¹.

12h27 : 3 Calebasses de charbon de bois, 2 mesures de minerai et une demi-Calebasse de charbon de bois.

12h49 : même opération, mais 2,5 au lieu de 3 Calebasses au départ.

12h50 : on crève les trois dernières ouvertures.

13h04 : on ajoute 2,5 Calebasses de charbon de bois. De la pâte de souchet et de l'eau sont distribuées aux souffleurs-chanteurs. On chante les louanges de ses ancêtres, mais aussi, à la façon des

¹ Il s'agit d'un titre très répandu qui veut dire chef des jeunes gens, sous-entendu des guerriers, donc chef de guerre.

bambaado (griots fulbe), celles des personnes présentes. Les spectateurs de la réduction leur collent des pièces sur le front, à la mode musulmane. Les femmes, généralement l'épouse ou la sœur du chanteur¹ viennent leur essuyer la sueur du visage.

13h20 : 2 Calebasses de charbon de bois.

13h35 : 2 Calebasses de charbon de bois, une mesure de *mbizew* et une demi-calebasse de charbon de bois.

13h55 : 2,5 Calebasses de charbon de bois. On tisonne toujours de temps à autre. On se bouscule de plus en plus sur la plate-forme de soufflerie. Une centaine de personnes se pressent maintenant autour du *gilde*. Un toit de fortune a été monté avec des secco pour protéger les officiants de l'ardeur du soleil. La soufflerie est devenue une véritable tribune où chacun dénonce les railleries ou les méfaits dont il a été victime.

14h20 : 6,5 Calebasses de bois, 4 mesures de minerai et une calebasse de charbon de bois.

¹Un exemple de ces chants peut être fourni par le maître de réduction lui-même, Apeshe, qui a un instant pris les soufflets pour chanter. "Pourquoi la fille que je cherchais m'a refusé ? Je t'aimais et tu m'as refusé! Moi j'ai conservé la mémoire de mes ancêtres, des grands forgerons d'antan. Je suis sorti d'Endewe, je descends de Kapla! Je pleure car la fille que j'aimais m'a trompé. Malgré mes pères. Zwegel, Dawaw, Malkete et Shangurew, qui sont en terre, on m'insulte. Mon grand-père Bizwet l'ignore également. Maintenant Tazahay, mon père, viens à mon aide car je souffre. Je veux prendre une femme qui m'aimera et restera auprès de moi. Celle qui j'ai vue avant, c'est une fille de rien, une traînée. J'étais égaré par ses charmes, maintenant je n'en veux plus..."

14h45 : le minerai en réserve est réhumidifié. Il fait chaud, les hommes enlèvent et roulent leurs boubous. Ils se disputent les soufflets, qui sont maniés la tige de bois prise entre pouce et index (sous la lanière qui maintient la main sur la peau des soufflets), les trois autres doigts restent droits et frappent la peau des soufflets en se rabattant comme sur un instrument à percussion. Les relais sont rapidement passés. On continue à animer l'un des deux soufflets lors de la passation au suivant. A la différence des techniques de plaine, il n'y a jamais d'arrêt étant donné le mode de propulsion de l'air. Les femmes observent, les enfants sont partout, la bière arrive, de plus en plus abondamment. Chaque coulée du laitier après percement est saluée d'acclamations et des youyou des femmes. On tisonne toujours au centre afin de dégager le laitier.

15h13 : 4 calebasses de charbon de bois, 2 mesures de *mbizew* et une demi-calebasse de charbon de bois. On humidifie encore le *mbizew*. Le petit muret de soutènement de la paroi du gueulard est monté d'un niveau. L'état de cette paroi va rester la constante préoccupation d'Apeshe et ses aides.

15h38 : 4 calebasses de charbon de bois et 2 mesures de *mbizew*.

16h : on renouvelle les mêmes mesures que précédemment; les chanteurs sont déchaînés. Les Murgur de Mawasl menacent alors d'éloigner les autres si les bousculades aux soufflets continuent.

16h28 : les premières flammes passent le hublot et on comprend alors l'utilité du tablier protecteur. C'est une clameur de tous les

participants. On éteint le feu par un jet d'eau. On ajoute quatre calebasses de charbon de bois et deux mesures de *mbizew*.

16h40 : on perce les deux derniers orifices latéraux et celui du milieu opéré dans le dessin de l'échelle. C'est la liesse car la réduction du fer reprise après tant d'années se déroule normalement.

17h05 : 4 calebasses de charbon de bois, deux mesures de *mbizew*. Les cynocéphales sont également de plus en plus nombreux, perchés au-dessus sur les rochers, à quelque distance.

17h23, un petit incident : le tisonnier, en l'occurrence une vieille lance à barbules, est prise dans le fer, on doit la retirer avec des pinces. 4 calebasses de charbon de bois, 2 mesures de *mbizew* et une demi-calebasse de charbon de bois.

17h33 : on remonte le petit muret de pierres devant le gueulard d'encore un niveau.

17h38 : 2 calebasses de charbon de bois.

17h45 : 4 calebasses de charbon de bois, deux mesures de *mbizew* et 3 calebasses de charbon de bois. Le muret de pierres est rehaussé.

18h10 : 3 calebasses de charbon de bois. De petites flammes bleutées passent à la périphérie du gueulard.

18h22 : le muret obstrue maintenant pratiquement tout le gueulard.

18h25 : 4,5 calebasses de charbon de bois. On tisonne par le hublot. Les jeunes sont seuls aux soufflets, puisque l'entreprise touche à sa fin, et ils rivalisent sous les quolibets des vieux.

18h30 : la nuit tombe, l'opération est virtuellement achevée. Les jeunes continuent à s'arracher

les soufflets, aussi bien jeunes Murgur que "neveux" des Murgur, afin d'avoir une fois dans leur vie touché les soufflets d'un *gilde*.

18h40 : les flammes sortent du hublot. Apeshe fait alors trois fois le tour du hublot avec son tisonnier.

18h55 : on fait tomber le muret de pierres sèches devant le gueulard. Deux hommes se saisissent de la tuyère par le haut avec des paquets de feuilles de *Bauhinia sp.*; elle est incandescente sur le tiers de son extrémité. Il a fallu détacher la tuyère qui était collée à la loupe de métal. Au contact de la réduction elle a été comme rognée et a diminué en taille. Elle n'est plus réutilisable.

19h05 : on fait s'effondrer, après l'avoir arrosée, la paroi du gueulard.

19h15 : le bloc de fer est dégagé, il restera sur place sous la surveillance de forgerons afin qu'il refroidisse toute la nuit. C'est une masse grossièrement cylindrique de 44 cm de longueur sur 22 à 30 cm de diamètre. la loupe de métal est extraite de sa gangue au bâton.

Il aura fallu 91,74 kg de minerai et 124,5 kg de charbon de bois pour réaliser 14 kg de fer brut. Les scories dégagées sur place pèsent 23,7 kg. Cette loupe concassée à froid sur des enclumes de pierre plate sera refondue sur le foyer de la forge par petites mesures, appelées *adom*, enrobées dans une gangue d'argile fine. L'opération sera suivie d'un cinglage. Ces dernières actions ramèneront de 14 Kg à 10 kg (chiffre arrondi) la quantité de fer sortie du bas-fourneau.

Dans la forge située en contrebas du *gilde*, les forgerons murgur qui ont pratiqué la réduction ont, à partir de ce produit, réalisé des houes de factures anciennes. Cette production de houes à col (*mahurdom*) est en fait peu standardisée avec seize grandes houes¹ et deux petits fers. Cette réduction, aux dires de ses acteurs, peut être considérée comme moyenne pour un grand *gilde*. Chez les Murgur il existait des *gilde* de plus petite taille dont le fonctionnement réclamait moins de participants, mais qui autorisaient deux réductions en moins de 24 heures à condition de changer la tuyère. La production était toujours inférieure à l'équivalent de dix petits fers de houes.

On peut tenter une estimation de la production de fer des massifs Mawasl-Mekeri à la fin du XIX^{ème} siècle. Le produit d'une réduction était selon les informateurs estimé à près d'une trentaine d'*ara* (certains disent entre 30 et 35). Un *ara* est une fraction de l'éponge de fer pouvant servir à confectionner une petite houe à col ou une

1. Quatre de 33 cm de tige + douille, lame au bord d'attaque de 12 cm, hauteur de 13,5 cm et largeur en haut de la lame : 8 cm.

. Quatre de 35 cm de tige + douille, lame au bord d'attaque de 12 cm, hauteur : 14 cm, largeur en haut de la lame : 6 cm.

. Quatre de 29 cm de tige + douille, lame au bord d'attaque de 12 cm, hauteur : 13 cm, largeur en haut de la lame : 6 cm.

. Quatre de 27,5 cm de tige + douille, lame au bord d'attaque de 12 cm, hauteur : 14 cm, largeur en haut de la lame : 6 cm.

. Deux de 16,5 cm de tige + douille, lame au bord d'attaque de 12,5 cm, hauteur : 15 cm, largeur en haut de la lame : 6 cm.

hache. Nous avons collecté de ces *ara* qui sont l'ancienne "richesse" des Murgur et qui étaient déposés sous leur grenier, leurs poids s'échelonnant entre 445 g et 520 g. Ces *ara* entraient dans les compensations matrimoniales, à raison d'une douzaine d'unités - qui étaient l'équivalent de la moitié d'une réduction - pour "ouvrir la dot". Il existe une subdivision, en *zidi*, pesant 120 à 150 g et utilisée pour les faucilles et les fers de petites houes de sarclage.

Si l'on se réfère au seul maître de réduction encore vivant et aux fils des derniers ayant officié sur le massif, le rythme des coulées, qui se déroulaient exclusivement pendant la saison sèche, était de deux à trois réductions par semaine sur environ six mois. Le chiffre de 5 réductions par mois donné par P. GENEST (1976) pour les Mafa est dépassé dans cette grande zone de production du fer. En excluant les fêtes du massif, les deuils, on peut compter qu'un grand *gilde* fournissait entre quarante et cinquante réductions pendant la saison, soit une moyenne de quarante-cinq par an et par *gilde*, avec une production qui aurait tourné autour de 10 kg par coulée de fer directement forgeable - comme celle de notre expérience -, soit 450 kg par *gilde*. Les *gilde* étant au nombre de cinq à Mekeru et de sept à Mawasl, la production de l'ensemble peut donc être estimée à quelques 5400 kg. A cela il conviendrait d'ajouter quelques petits *gilde* à la production inférieure de moitié. Le monopole sur ces bas-fourneaux par les chefs de lignage semble moins fort et leur décompte est plus difficile. Les informateurs pensent que la production de ces fondeurs occasionnels était peu

importante. Nous considérons donc pour nos estimations qu'elle suppléera aux grands *gilde* défaillants.

Quels étaient les besoins de la population de ces massifs et à combien peut-on les estimer à cette époque ?

Les besoins en fer d'une famille élémentaire de cinq personnes, deux adultes et un fils qui aide, peuvent être évalués, pour deux années consécutives, à deux fers de houes, deux fers de haches, soit 5 *ara* (x500 g); trois faucilles, deux couteaux, deux pointes de lances, soit sept *zidi* (à 125 g), donc 875 g. La nécessité de 3,375 kg de fer pour deux années pour une famille restreinte est une estimation minimale, compte tenu du renouvellement des houes dépassant rarement deux ans, les fers traditionnels s'usant plus rapidement que les fers de récupération actuels, sans oublier le recyclage des fers usés pour des houes plus légères et le fait que les armes s'héritent. En revanche, on ne prend pas en compte les grandes houes à col qui furent plus abondantes sur le massif et qui dépassaient parfois les deux *ara* de fer, ni les acquisitions plus épisodiques de serpettes, bracelets, hachettes de danse, grelots de certaines parures, alênes. L'inconnue restera la masse de fer immobilisée dans les compensations matrimoniales.

Sur quelles bases de peuplement appliquer ce chiffre de consommation de fer ? Là est toute la question. Une estimation du peuplement à partir des ruines est des plus hasardeuses. Nous préférons le transférer sur la population actuelle des piémonts de Mekeru et Mawasl, en rajoutant la population du petit quartier markaba déplacé en

plaine, ce qui fait en juin 1973 : 1192 personnes¹. En estimant à 239 le nombre de familles restreintes et en les multipliant par 3,375 kg de fer, on obtient le chiffre de 806,6 kg pour les besoins minimaux en fer à Mawasl-Mekeri et ce pour deux ans, ce qui équivaut pour une année à environ 400 kg. On peut, sans trop de risques d'erreurs, évaluer la demande annuelle entre 400 et 500 kg. La consommation du massif représenterait donc entre 7,4% et 9,25% de la production totale. Si les besoins en fer des voisins mofu et giziga étaient les mêmes ou très proches, on peut alors imaginer que le massif de Mawasl-Mekeri était susceptible d'alimenter en fer près de 9000 personnes (non citadines).

Une faible partie allait à Maroua où le fer *homeje* de la région de Pala arrivait très abondamment par Bindir. Les deux massifs exportaient leur fer en direction du Wandala. Les forgerons mandara, y compris ceux de Manawaci, arrêtaient la réduction dès la deuxième partie du XIX^e siècle devant l'abondance du fer montagnard.

Des investigations du même type devraient être menées sur le massif de Molkwo, de loin le plus gros producteur de fer. Sa production pouvait rivaliser avec celles de tous les autres massifs-îles (Mekeri, Mawasl, Cere, Dugur, Dogba et même Mboku) réunis. Une estimation de la production de fer sur ce revers occidental de la chaîne des monts Mandara et le suivi de la vente de son métal au

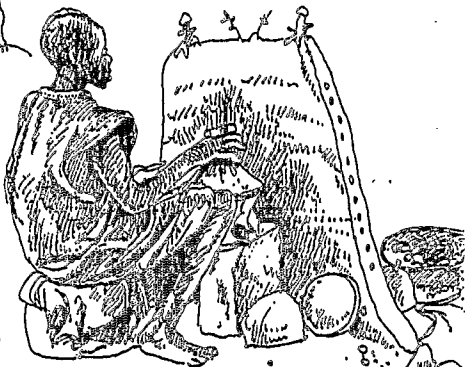
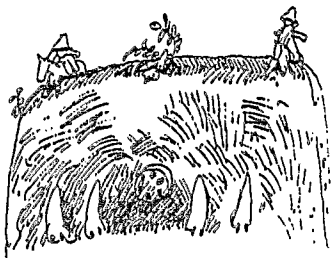
¹Ce qui aurait pu être, à la fin du siècle, un maximum de peuplement - sans doute jamais atteint - pour ces petits massifs.

PLATA



gueulara

crusier



8.



plaque amovible



tablier

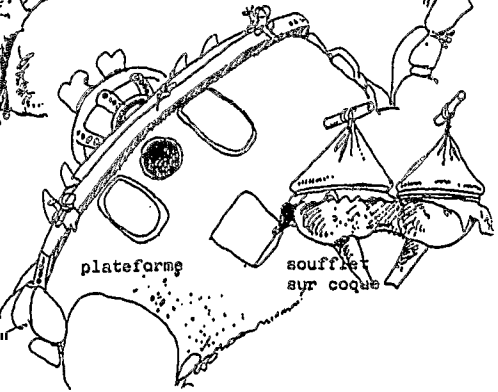


sortie de l'éponge de rer

tuyère

forme en bois de la tuyère

boîte de "médicaments"



plateforme

soufflet sur coque

Wandala, au Bornou et aux pays du Logone, seraient riches d'enseignements.

2. Déroutement d'une réduction du fer chez les Plata

Nous avons choisi de donner un exemple proche de celui des Murgur à titre comparatif. Les Plata¹ forment le groupe forgeron le plus important de la chaîne des monts Mandara et qui fait face aux massifs-îles.

Les Plata disposent de trois types de bas-fourneaux : un petit (*kubilot*) qui produit deux boules (*ara*) pour deux houes; un moyen qui en donne cinq à huit, et un grand *klza* pour dix à douze boules.

La réduction s'est déroulée le 20 avril 1984, à Mayo Plata² et c'est le bas-fourneau moyen qui a été retenu, le grand imposant un supplément de "médicaments" qu'il fallait aller chercher chez les Murgurde-Mbidime. Les Molkwo (Murgur ou Mbidime ?) seraient en effet les initiateurs des grands *klza*. Il faudrait 220 ingrédients différents lorsqu'on réduit pendant la saison sèche et 270 pendant la saison des pluies. Ce mélange de charmes s'applique surtout à la plaque qui ferme le gueulard, l'argile qui la compose étant malaxée avec les "médicaments" pilés. Le *klza* se dresse sur une terrasse. Il est haut de 1,75 m et large de 1,59

¹Appelés "Gwendele" par les Uldeme.

²C'est 1 mois appelé *klza*, du nom du bas-fourneau et qui précède celui dit "manche de houe" qui annonce les activités de préparation des champs.

m au niveau du tablier. Il est très décoré, avec des crochets, des punctiformes tout autour du gueulard - qui est ici en relief - et du hublot. Le tablier est agrémenté de cavaliers mis comme acrotères et qui symboliseraient le pouvoir. On place sous la niche de fusion, dans une partie surcreusée au bas du gueulard, une boule de "médicaments" appelée *mune*. Composée d'une argile rouge pétrie avec des *Cissus*, bulbes et *Lauranthus*, elle mesure 10 cm de diamètre et elle est surmontée de quatre tétons dégageant une petite cavité dans laquelle on verse de l'huile de caïlcédrat. Lorsqu'elle est dans l'excavation, on verse du sable du mayo jusqu'à égaliser la sortie du gueulard. La tuyère (de 0,65 m) est frottée avec des *Cissus* avant d'être mise en place. Les deux soufflets sont fixés sur deux coques de poterie qui reposeront sur deux pierres, les deux conduits de soufflerie s'engageant sur le bas dans l'ouverture de la tuyère. Des tétons sont disposés à intervalles réguliers sur le rebord des formes de poterie, permettant de mieux arrimer la peau. Comme chez les Murgur, il faudra toujours actionner au moins un des soufflets afin que le feu ne remonte pas et ne brûle pas les soufflets.

A la différence du bas-fourneau murgur, la fermeture du gueulard est amovible. C'est un ovale de 0,35 m dans son plus grand diamètre, au bord marqué de quatre encoches avec quatre petits orifices disposés sur la plaque. Durant la réduction, cette plaque d'argile aura besoin de supports.

Le maître de forge, un Plata de Warba, Kula Malkwe, se fait aider par un Uldeme qui a fourni le complément de médicaments que les Plata n'avaient pas pu réunir. C'est lui, et lui seul, qui

durant toute l'opération chargera le bas-fourneau. Leur dernière réduction date de 1938/1939.

A 8h06, un poulet est égorgé. Le sang est aspergé sur le pourtour du gueulard. On regarde le poulet tomber. Celui-ci tombe mal, sur le ventre et le bec dans le sable - ce qui présage la mort de l'un des participants - et puis il se retourne au dernier moment : il n'y aura que peu de fer. Le maître de la réduction dit : "Vous, les génies de la maison, laissez-moi à ce travail, ce n'est pas votre affaire", et il verse de la bière sur le bas du gueulard. De la bière est bue par le chef de réduction et ses acolytes, tous parents. Les plumes et les entrailles du poulet sont mélangées avec des feuilles de *Ximena americana* et d'un arbuste appelé *azi futsan*, ainsi que des excréments de daman¹, le tout est placé entre les deux cavaliers.

Le bois du charbon est *Balanites aegyptiaca*, *Acacia scorpioides*, *Ziziphus mauritiana* et des racines de ce dernier, que l'on a entassés dans une fosse avant de les recouvrir de tiges de mil. Le minerai, *musaf* qui a été réuni, n'est pas de très bonne qualité, car une partie est issue de vieilles réserves, l'autre a été collectée pour la circonstance durant la saison sèche et se trouve avoir été moins bien tamisée.

Le sable ferritique de Mayo Plata se présente comme un résidu alluvial d'altérites ou plutôt d'arènes. En effet, outre le fer sous forme d'hématite et de maghémite, on y trouve des phases caractéristiques de ce qu'on appelle en

¹ Pour les Plata, seuls les Murgur et les gens de Dulek feraient le sacrifice de la réduction avec le daman.

sédimentologie des minéraux lourds : de la magnétite et de l'ilménite, le tout cimenté de quartz anguleux. Ce minerai est, somme toute, proche des échantillons prélevés à Mekerî et à Mawasl. Les unités de mesure retenues pour cette réduction sont pour le charbon de bois de 310 g et de 800 g pour le minerai.

8h16 : on charge le bas-fourneau jusqu'au hublot - qui est à 0,72 m de la base - avec 34 mesures de charbon de bois. Les vieux amorcent les soufflets et passeront progressivement la main à leurs fils au cours de la réduction.

8h24 : on ajoute 1 mesure de minerai.

8h29 : 4 mesures de charbon de bois et 1 mesure de minerai.

8h35 : 5 mesures de charbon de bois et 1 mesure de minerai.

8h40, puis 8h46 : 3 mesures de charbon x 2. On fait griller le poulet, qui sera mangé sans sel puisque c'est un sacrifice.

8h55 : 7 mesures de charbon et 1 de minerai.

9h05 : on tisonne par le haut; 5 mesures de charbon et 1 de minerai.

9h10, puis 9h21 : on humecte le *musaf* et on ajoute 1 mesure de minerai et 3 mesures de charbon. On fait patienter les jeunes à l'écart sous un arbre car ils arrivent du village. Or l'accès direct sur un lieu de forge est impossible en raison de l'impureté qu'ils véhiculent. Ils n'approcheront l'aire de réduction qu'une fois le fer sorti.

9h27 : 3 mesures de charbon de bois. Un plat de viande de chèvre accompagné de boule est apporté. On jette des morceaux de viande aux quatre points cardinaux, puis sur le bas-fourneau.

9h40 : 5 mesures de charbon et 1 de minerai.

9h56 : 4 mesures de charbon, 1 de minerai, puis 4 mesures de charbon et encore une de minerai.

10h : on tisonne, le premier laitier sort. Les chants commencent et se poursuivront sans discontinuer jusqu'à la fin¹.

10h05 : 4 mesures de charbon et une demi-mesure de minerai. Les fiancées de souffleurs leur donnent de l'eau additionnée de farine de mil et de sésame.

10h12 : 4 mesures de charbon et une demi-mesure de minerai.

10h22 : 1 mesure de minerai, 5 mesures de charbon de bois et 1 mesure de minerai.

10h29 : 3 mesures de charbon et 1,5 de minerai.

10h31 : 5 mesures de charbon et 1,5 de minerai.

10h37 : on fait sortir le laitier.

10h40 : 5 mesures de charbon et 1 de minerai.

10h47 : 3 mesures de charbon.

10h52 : 3 mesures de charbon. On tisonne toujours par le même orifice afin de faire sortir le laitier.

11h : 3 mesures de charbon et 1 de minerai.

11h04 : un simulacre de combat a lieu "pour chasser les pieds des gens", c'est-à-dire ceux qui

¹Un exemple-type de ces chants : "Tu me regardes comme si j'étais privé de sens. Dans ma vie, ai-je eu les actions d'un fou ? Non ? Alors, regarde moi différemment... On me présente une fille, une fille pour moi, sans poils sur le pubis... Je suis quoi ? Que l'on m'apporte une fille au pubis velu !"

sont venus souillés. Les lances sont des tiges de sorghos, que l'on jette en direction de la plaine. Des vigiles repousseront les indésirables, c'est-à-dire les non forgerons. 1 mesure de minerai et 3 mesures de charbon seront ajoutées à 11h10, 11h14, 11h19, 11h22 et 11h29.

11h30 : 5 mesures de charbon et 1 de minerai.

3 mesures de charbon et 1 de minerai seront ajoutées à 11h36, 11h40, 11h44 et 11h49.

11h56 : 5 mesures de charbon et 1 de minerai.

4 mesures de charbon et 1 de minerai sont ajoutées à 12h02, 12h10, 12h19 et 12h29.

13h19 : les soufflets sont retirés. Le haut de la tuyère est mouillé afin de pouvoir être dégagé. Le travail est effectué par le maître de réduction. Une heure après, on pourrait, en changeant de tuyère, renouveler l'opération de réduction.

13h30 : la loupe incandescente est dégagée du creuset. Après avoir enlevé le gros de la gangue¹, on apporte le bloc de fer sur un bois creux de caïlcédrat mouillé. Il passera la nuit chez le maître de réduction.

Il aura fallu 49,6 kg de minerai et 25,6 kg de charbon de bois pour extraire 3,6 kg de fer et 6,990 kg de scories.

Le fer sera concassé et placé dans de petits réceptacles d'argile fraîche d'un contenant permettant d'obtenir un fer de houe. Ils seront placés dans le foyer de la forge, sous du charbon de bois et on leur fera ensuite subir un cinglage.

¹Certains villageois vinrent recueillir ces "excréments de fer" qui seront utilisés comme médication, passés sur le corps ou bouillis dans l'eau qui sera bue, contre certaines dysenteries présentant des selles sanglantes.

3. Déroulement d'une réduction du fer chez les forgerons de Bogo

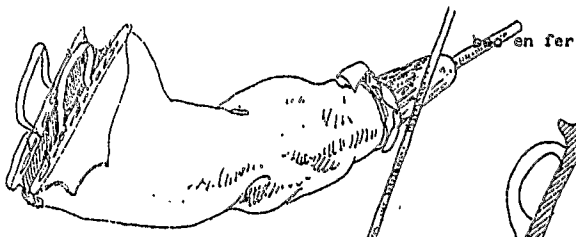
Cette réduction en milieu islamisé a été organisée par les notables forgerons de Bogo sous la conduite de l'Ardo Gudi'en Buba Biri. Elle s'est déroulée le 5 mai 1984 au sud de Bogo, à proximité immédiate d'un tamarinier et d'une termitière.

Deux bas-fourneaux¹ préfabriqués dans les concessions avaient été apportés sur le lieu de réduction. Poteries tronconiques légèrement bombées, hautes de 80/86 cm et de 64/75 cm, avec un diamètre de base de 64/65 cm, leur fond plat révèle en son centre une ouverture circulaire de 25/29 cm de diamètre. Le haut présente un large échancrage et la base des parois, quatre ouvertures afin de laisser passer l'extrémité des soufflets. Ces poteries sont montées avec une argile mélangée à un bousillage de crottin de cheval dans lequel sont introduits sept "médicaments". L'épaisseur va de 8 cm à la base à 5 cm au sommet. Elles sont bien décorées et disposent même de deux poignées. L'une d'elles servira à l'expérience, l'autre sera là en cas de défection de la première.

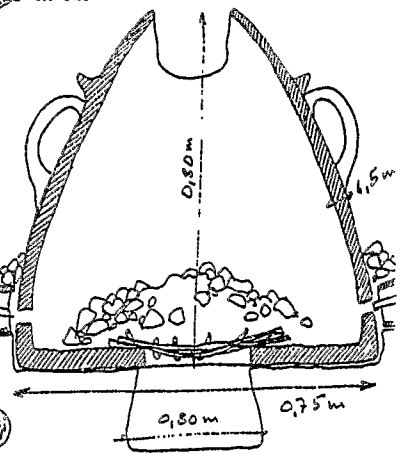
Les quatre paires de soufflets, de deux à deux fois et demie plus longs que ceux officiant dans les forges, ont entre 85 et 95 cm de longueur. Les bois à la prise d'air, de 24 cm, sont en rônier, et l'embout de *Plerocarpus erinaceus* ou de *Ficus polita*.

¹Les appellations les plus courantes pour ces forgerons dudurma de Bogo, foubésisés depuis plusieurs générations, sont *bembal* (grenier de terre en ffdé) ou *kolon kawayaya* (en musgum). On retrouve parfois les termes *dabanga* et *avugum*.

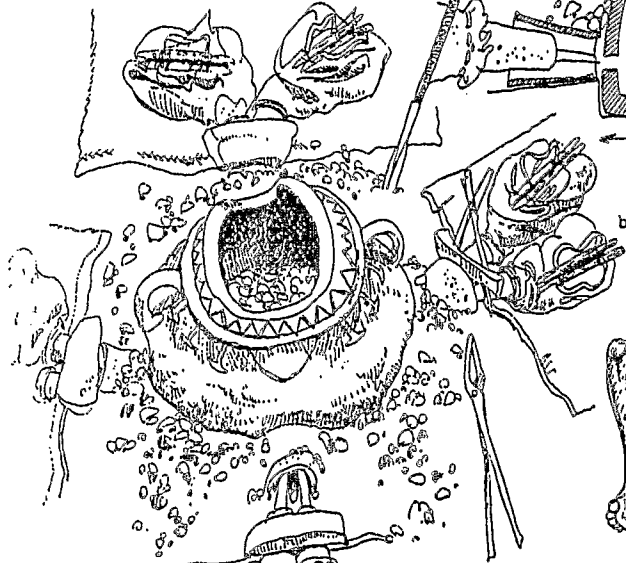
BOGO



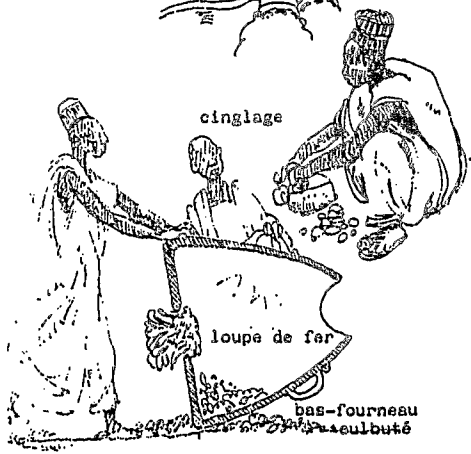
soufflet à outre



bas-fourneau portatif



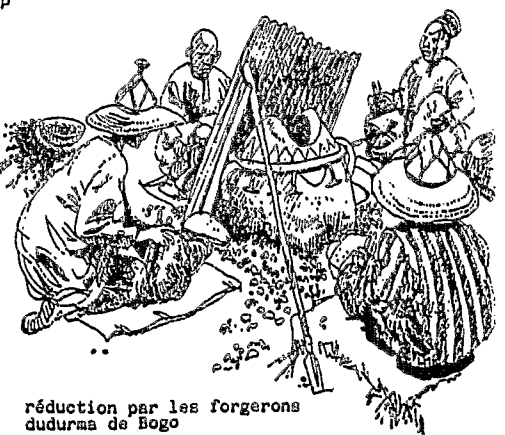
préparation de l'affinage



cinglage

loupe de fer

bas-fourneau saulé



réduction par les forgerons
dudurma de Bogo

Sur l'emplacement où l'on va dresser le bas-fourneau, on a enterré des bulbes, que l'on frotera également sur la base du *bembal* afin qu'il ne colle pas à la terre quand on le basculera en fin de réduction. On creuse légèrement l'emplacement pour que les soufflets atteignent bien les orifices des parois. Un trou de 30 cm de diamètre est aménagé au niveau de l'orifice du fond de la poterie. C'est là qu'on ramassera le fer, sur un dallage de petits graviers. Afin d'empêcher que le charbon ne comble le trou, on place au-dessus de l'orifice une grille légère, qui s'effondrera sous la poussée du fer. Les interstices où s'abouchent les soufflets sont colmatés avec de l'argile. Les soufflets étant sans protection pour celui qui les manipule, on recherche, comme pour la forge, des protections de fortune.

Selon toute vraisemblance, les Murgur en plaine devaient disposer de bas-fourneaux de ce type, mais c'est le minerai qui différait. Les forgerons de Bogo ne savent ou n'ont vu réduire que du minerai venu de Pala, le même que celui que nous avons collecté du côté de Horgi Juman au Tchad.

Les analyses de nos échantillons de "pierre de Pala" réduite à Bogo montrent qu'il s'agit d'un grès ferrugineux dont l'essentiel se compose de quartz anguleux et surtout d'un ciment de goethite. La kaolinite n'y est que faiblement représentée. L'enduit rouge qui ennappe les éléments étudiés se révèle, au contraire, plus riche en kaolinite, la goethite et la magnétite étant subordonnées. La diffractométrie Rx souligne la présence d'un peu de maghémite issue probablement de l'altération de la

magnétite originelle, ainsi que du quartz. On y décèle en outre des traces de feldspaths. Tout ceci laisse à penser qu'il s'agit de résidus d'un niveau de ségrégation de fer dans les altérites en place, ségrégations liées aux battements d'une nappe phréatique. Ces niveaux d'altération sont décapés ou non. L'extraction de la "pierre de Pala" se faisait par le biais de puits de deux à quatre mètres de profondeur. Les gens de Kaya, de Bogô, se procuraient le minerai de Pala ou allaient eux-mêmes réduire sur place, à Pala, dans des bas-fourneaux atteignant la taille d'un homme. Ils arrêterent ce mouvement dans les années 40.

Selon toute vraisemblance les Murgur dans la plaine au XVIIème siècle durent utiliser des granulés ferralitiques récoltés en surface sur les *harde* ou des concrétions collectées dans les yayre à la base des sols vertiques. Texture et composition de ces granules de surface sont très proches de celles des nodules ferralitiques qui se forment à la base des vertisols ou qui sont épandus avant leur développement. Nous avons prélevé ces granules dans la région de Maladi (près de Makari) à une latitude bien supérieure à celle des migrations murgur, mais elles ne semblent pas très différentes de celles recueillies sur les *harde* des régions de Merew et de Mongosi (Girvidik). Ce sont de pseudo-pisolithes ferralitiques à cœur gréseux. Celui-ci se compose d'un sable quartzueux fin, remarquablement trié. Ce sable résulte d'actions éoliennes probablement à courte distance, une déflation qui a trié puis mobilisé les particules fines d'arènes, altérites ou sols desséchés, désagrégés et pulvérulents en surface. La matrice

qui les cimente se compose essentiellement de goethite à laquelle s'associent de la kaolinite et de l'hématite ainsi que des traces de vernadite.

Avant la mise à feu nous avons étalonné les mesures de la calebasse de charbon de bois, ici très homogène, uniquement à base de *Prosopis africana*, à 1,35 kg, et de minerai de Pala; à 0,850 kg.

A 6h du matin, on introduit 7 mesures de charbon de bois et 6 mesures de minerai.

6h10 : le feu est mis.

6h39 : on ajoute 2 mesures de charbon, 6 de minerai et encore 4 de charbon.

7h17 : 2 mesures de charbon, 4 de minerai et 1 de charbon de bois.

7h20 : on refait le passage pour une paire de soufflets qui fonctionne mal.

7h36 : les soufflets s'arrêtent, on charge 4 mesures de charbon.

7h42 : la base de la paroi du *bembal* se lézarde à un endroit. On colmate avec de la glaise. Les souffleurs cherchent à travailler sur le même rythme. Les vieux chantent des chants en musgum - pas une chanson ne sera en fulfulde, qui est leur langue actuelle.

8h07 : arrêt de six minutes pour dégager le conduit d'un soufflet.

8h21 : 4 mesures de charbon.

8h26 : Le minerai est concassé au marteau sous la forme de petits gravillons.

8h47 : Arrêt de quatre minutes.

9h02 : trois mesures de charbon et 6,5 de minerai.

9h11 : on tisonne le passage d'un soufflet qui s'est bouché.

9h20 : arrêt de cinq minutes pour tisonner dans le bas-fourneau. On colmate une nouvelle lézarde sur le haut du *bembal*.

9h46 : nouvel arrêt pour curer les soufflets. Il y a manifestement un problème avec l'arrivée de l'air par les conduits de fer qui jadis devaient être en terre cuite. Le thé arrive, c'est la pause.

10h15 : reprise des soufflets, on essaye à nouveau les soufflets un à un et on tisonne. Les notables se livrent à quelques facéties de forgerons en "mangeant le feu", saisissant les braises à mains nues - mais enduites d'onguent de graisse de batraciens et de décoction de tiges de cucurbitacées. Ces "jeux" faisaient entre autres partie de l'initiation des rois forgerons. Durant toute la réduction, aucune femme ne sera présente, pas un étranger à la famille des notables forgerons n'approchera. Des vigiles ont été placés à 150 mètres de là. Il est exclu qu'une telle opération puisse être vue par un profane.

10h29 : 3 mesures de minerai.

10h30 : nouvel arrêt.

10h45 : redémarrage avec 2,5 mesures de charbon, 2 de minerai et une de charbon.

12h : arrêt.

12h14 : 2,5 mesures de charbon.

12h25 : arrêt.

On reviendra le lendemain pour retourner le bas-fourneau. le fer aura en partie rempli la cavité dans la terre, mais il en reste dans le *bembal* qu'il faut briser.

Il a fallu 21,67 kg de "pierre de Pala" et 44,5 kg de charbon de bois pour obtenir un fer, non encore épuré, de 9,05 kg et 8,0 kg de scories. Le fer

sera concassé, puis réuni en unités (*erugel*) correspondant à deux houes, enrobées d'une argile fine et unie. Il sera placé dans le foyer de la forge, sous du charbon. Il en restera environ 5 kg dont on estimait pouvoir faire 20 fers de houe.